ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



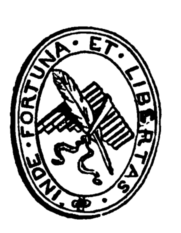
COMÉDIES

VAUDEVILLES

LE COMBAT DES MONTAGNES
LE CAFÉ DES VARIÉTÉS — TOUS LES VAUDEVILLES
LE PETIT DRAGON — LES COMICES D'ATHÈNES
LES NOUVELLES DANAÏDES — LA FÊTE DU MARI
CHACTAS ET ATALA — LES DEHORS TROMPEURS

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II.—3. 1876 1



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau (96 4-6.)

LE COMBAT
DES MONTAGNES

OU

LA FOLIE-BEAUJON

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 12 Juillet 1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN . .	MM. CAZOT.
CALICOT, marchand de nouveautés	BRUNET.
L'ANTIMÈCHE, lampiste	POTIER.
M. TITAN, entrepreneur de montagnes. . . .	BLONDIN.
JEAN LEBLANC, meunier de Montmartre. .	LEFEBVRE.
UN BOSSU, serrurier.	VERNET.
UN ÉGYPTIEN, représentant les Montagnes Égyptiennes.	FREMIN.
UN SUISSE, représentant les Montagnes Suisses	ARNAL.
UN ILLYRIEN, représentant les Montagnes Illyriennes.	BECQUET.
LA FOLIE	Mmes PAULINE.
HORTENSIA, actrice de l'Opéra	CUISOT.
JAVOTTE, fille de Jean Leblanc.	FLORE.

A Paris.



LE COMBAT DES MONTAGNES

OU

LA FOLIE-BEAUJON*

Un jardin élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOLIE, seule. Elle est vêtue en pèlerine, et parle à la cantonade.

Eh! non, messieurs, ce n'est pas moi! C'est bien la peine de se déguiser, et de voyager incognito! Ces Parisiens ont un coup d'œil!... A peine m'ont-ils aperçue, qu'un d'eux s'est écrié : *C'est la Folie! c'est la Folie!* et tous se sont mis à courir après moi; j'ai eu toutes les peines du monde à leur échapper.

* Les parodies et les pièces de circonstance sont essentiellement du domaine du vaudeville. Par malheur elles survivent rarement à l'à-propos qui les a fait naître, et de toutes les pièces, beaucoup trop nombreuses, que j'ai composées en

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

J'ai, pour éviter les amants,
Plus qu'une autre besoin d'adresse;

ce genre, je n'admets dans ce recueil (Édition Aimé-André, 1827-1842.) que *le Combat des Montagnes*, non parce qu'elle est bonne, mais parce que, autrefois, elle a fait beaucoup de bruit, et qu'auprès de bien des gens, le bruit tient lieu de mérite. Voici à quelle occasion cet ouvrage fut donné.

A la fin de 1816, on avait établi à la barrière des Ternes un amusement fort connu à Saint-Pétersbourg et tout nouveau pour les Parisiens. C'étaient des montagnes en bois que l'on descendait sur des chars à roulettes. Cette invention, qui eut beaucoup de succès, donna lieu à plusieurs pièces de circonstance, entre autres à une intitulée *les Montagnes Russes*, que nous fîmes jouer, sur le théâtre du Vaudeville, au mois d'octobre 1816.

Plus tard, d'autres établissements de ce genre se formèrent dans tous les quartiers de la capitale. On vit s'élever au sein de Paris : des montagnes suisses, illyriennes, égyptiennes, etc. Enfin vinrent de riches capitalistes qui, sur l'emplacement des anciens jardins *Beaujon*, bâtirent des *Montagnes Françaises*. Plusieurs millions furent dépensés dans ces immenses constructions; il était impossible de rien voir de plus élégant et de plus magnifique que cet édifice offert par la mode aux caprices parisiens. Ce fut à l'occasion de cette lutte, de cette rivalité de *montagnes*, que fut composée la pièce qu'on va lire, qui ne dut sa vogue qu'à des circonstances tout à fait indépendantes de son mérite.

Après vingt-cinq ans de combats et de victoires, tout ce qui rappelait nos anciens succès, tous les hommes qui y avaient contribué étaient l'objet de la faveur universelle. De là cette considération, ce respect dont jouissaient nos soldats; considération que beaucoup de gens espéraient usurper en se donnant des manières et une tournure militaires. Ainsi, des jeunes gens qui n'avaient jamais été à nos armées, des commis-marchands qui sortaient de leurs magasins, paraissaient dans toutes les promenades avec des moustaches et des éperons. Ce n'était là qu'un léger ridicule; mais comme tout ridicule est justiciable de la comédie et du vaudeville, nous introdui-

Je suis poursuivie en tout temps
Par la plus brillante jounesse.
Oui, dans l'âge heureux des plaisirs,
Sur mes traces chacun s'empresse;
C'est quand on ne peut plus courir
Que l'on court après la sagesse.

Mais, plus je regarde, plus j'ai de peine à reconnaître ces bocages charmants, ancien théâtre de mes triomphes *. Quelle solitude!... Eh! mais, voici un pieux anachorète qui dirige ses pas de ce côté; quelle mise élégante! quel teint fleuri! Ma foi, c'est un ermite d'un nouveau genre **!

SCÈNE II.

LA FOLIE, L'ERMITE.

L'ERMITE.

Quelle est cette gentille pèlerine?

LA FOLIE.

Mon père, oserais-je vous demander où nous sommes?

sîmes dans *le Combat des Montagnes* une scène où M. Calicot, commis-marchand, est pris pour un militaire; cette scène, fort médiocre et très-peu développée, mit tous les magasins de Paris en hostilité avec les Variétés. Plusieurs fois le théâtre fut assiégé dans les règles, et des combats sanglants furent livrés. Je dirai plus tard, et dans la préface du *Café des Variétés*, quelles furent les suites et la fin de cette guerre qui, pendant plusieurs jours, mit tout Paris en émoi, qui inonda la capitale d'un déluge de pamphlets et de caricatures, et qui est restée dans la mémoire des vieux habitués des Variétés, sous le nom de *Guerre des Calicots*.

* Les dépenses énormes que le financier Beaujon avait faites dans ses jardins leur avaient fait donner le nom de la *Folie-Beaujon*. Il semble que ce nom ait porté malheur au local, où depuis les folies de ce genre se sont toujours succédé.

** Nous avions personnifié ici l'*Ermite de la Chaussée-*

L'ERMITE.

A la Folie-Beaujon.

LA FOLIE.

Je ne me trompais pas; je suis chez moi.

AIR : Le premier pas. (Le Petit Courrier.)

Dans ces bosquets
Que de métamorphoses!
J'ai vu l'orgueil y rêver mains projets,
J'ai vu l'amour en effeuiller les roses;
Il m'en souvient, combien j'ai vu de choses
Dans ces bosquets!

L'ERMITE.

Vous êtes donc déjà venue ici, ma fille?

LA FOLIE.

Oui, quelquefois. Mais, vous, mon révérend, êtes-vous aussi de ces lieux?

L'ERMITE.

Non, ma fille. Je suis de bien loin d'ici. Je suis d'un pays que l'on nomme la Chaussée-d'Antin!

LA FOLIE.

Et c'est là que vous étiez ermite?

L'ERMITE.

AIR du vaudeville de Fanchon.

Premier couplet.

Dans ce pays, ma chère,
Tout est imaginaire.
Par le crédit
On s'enrichit,
C'est la règle commune;
On donne concert et dîné,

d'Antin, l'ouvrage de mœurs le plus spirituel de notre époque; il est de M. de Jouy, dont le nom se retrouve toujours dans tous les genres de succès.

Et l'on n'y fait fortune
Que quand on est ruiné.

Deuxième couplet.

Les messieurs qui l'habitent
Bien rarement visitent
Les autres cantons de Paris ;
Quand ils les aperçoivent,
C'est du haut de brillants wiskis,
Que bien souvent ils doivent
Au faubourg Saint-Denis.

LA FOLIE.

Qui vous a donc fait quitter un tel séjour ?

L'ERMITE.

J'ai voulu renoncer au monde. J'hésitais entre le Marais et le quartier de l'Odéon, lorsque j'ai pensé à ces jardins délicieux qui, à ce que je vois, sont aussi connus de madame.

LA FOLIE.

Oui ; c'est un sage aimable, un philosophe millionnaire qui jadis les fit élever à grands frais.

L'ERMITE.

Ces jardins ne sont pas ses seuls titres à notre reconnaissance !

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène. (*Les Amants sans amour.*)

Beaujon près de ces lieux nous laisse
Un monument qu'on ne peut oublier *,
Et l'on pardonne la richesse
A qui sait si bien l'employer.
Parfois frivole et plus souvent utile,
En même temps cet illustre enrichi
Au plaisir ouvrait un asile,
Au malheur offrait un abri.

LA FOLIE.

J'admire vos projets de retraite. Mais, par malheur, vous

* L'Hospice Beaujon dans le faubourg du Roule.

aviez compté sans moi. Vous fuyez le monde, et moi je vous l'amène.

L'ERMITE.

Que voulez-vous dire?

LA FOLIE.

Comment, vous ne me reconnaissez pas! Vous, mon cher ermite, qui avez eu tant de fois l'occasion de me peindre! Sans me vanter, vous me devez vos plus jolis tableaux.

L'ERMITE, *la regardant.*

Ils auront dû leurs succès à la ressemblance. Eh! oui, en croirai-je mes yeux! C'est la Folie! la Folie en pèlerine.

LA FOLIE.

C'est mon habit de voyage. Vous ne savez donc pas que je viens de courir le monde? Telle que vous me voyez, j'arrive d'Angleterre.

L'ERMITE.

Comment, ce peuple qu'on dit si sage?

LA FOLIE.

C'est lui qui m'a le mieux accueillie. Chez lui, il est vrai, je suis obligée d'emprunter une physionomie si grave, si sérieuse, que bien des gens s'y laissent attraper et me prennent pour la Raison; mais le nom n'y fait rien, c'est toujours moi. J'ai assisté aux combats de coqs, aux courses de Newmarket, aux exercices des boxeurs, et je n'ai pas manqué une seule des réunions politiques qui se tiennent dans les tavernes de Londres; j'ai même vu jouer la tragédie en français! Mais en fait de folies, les plus gaies sont les meilleures, et je reviens à Paris revoir mes fidèles sujets; je vais les retrouver bien changés!

L'ERMITE.

Vous allez en juger.

AIR d'une nouvelle Anglaise.

Paris est comme autrefois,
Et chaque semaine

Amène
Nouveaux jeux, nouvelles lois,
Et voilà ce que j'y vois :
Des chevaux dans les
Ballets,
Des serins tirant
Au blanc,
Le chien jouant au
Loto *,
Et le cerf dans son
Ballon **.
Malgré ses frais de verdure,
Plus d'un jardin est désert :
C'est en voyant sa clôture
Qu'on apprend qu'il fut ouvert.
Don Almaviva ***
S'en va;
Déjà Mont-Thabor ****
Est mort;
Feydeau voit chez lui
L'ennui;
L'Opéra souvent
En vend;
Le café Turc est joli,
Mais on n'y consomme guères,
Et l'on va mettre aux enchères
Les nymphes de Tivoli *****.
Que de freluquets
Muets
Qui brillent par leurs
Tailleurs!

* Le fameux chien Munito qui jouait au loto et aux dominos.

** L'aéronaute Margat s'était élevé en ballon, avec un cerf dressé par lui.

*** *Almaviva et Rosine*, ballet de la Porte-Saint-Martin.

**** Spectacle dans le genre de Servandoni, établi rue du Mont-Thabor.

***** On venait de vendre les jardins de Tivoli, pour y bâtir des maisons.

On fait les discours
Très-courts,
Et les pantalons
Très-longs.
Nos badauds
Sont aussi sots,
Nos belles
Aussi cruelles ;
Quant à messieurs nos maris,
Ils sont toujours... de Paris.
Maint et maint milord
Sans or,
Des Cadet Roussel
Sans sel,
Du scandale et des
Procès,
Surtout jour et nuit
Du bruit.
De cette ville voilà,
D'après nature,
La peinture ! (*Bis.*)
De cette ville voilà
Le vivant panorama !

LA FOLIE.

Savez-vous que ce tableau-là est fort affligeant. Comment, rien de neuf, rien de piquant ! Il est temps que j'arrive. J'aime ces lieux ! J'y ai déjà régné, et j'y veux, de nouveau, transporter le siége de mon empire.

(Elle étend sa marotte vers le fond, et l'on entend une musique.)

L'ERMITE.

AIR du Ménage de garçon.

Que vois-je? quel riche portique !

LA FOLIE.

Entrez, le signal est donné.

L'ERMITE.

Oui, mais ce temple magnifique

Me semble à moitié terminé *.

LA FOLIE.

Ouvrons, c'est autant de gagné;
Mon secret, je vous le découvre,
Vous, qu'on voit toujours différer;
Le temps arrive; et quand on ouvre,
Personne ne veut plus entrer.

L'ERMITE.

Et que prétendez-vous faire de ce séjour magnifique?

LA FOLIE.

J'en veux faire un nouvel Olympe.

L'ERMITE.

L'Olympe à la barrière de l'Étoile?

LA FOLIE.

Est-ce que ce n'est pas assez haut pour cela?

L'ERMITE.

Si, vraiment. Il y a de quoi se rompre vingt fois le cou. Mais encore nous faut-il des divinités pour l'habiter.

LA FOLIE.

Eh! mon Dieu, nous n'en manquerons pas, et dans un instant l'Olympe sera au grand complet. Songez donc qu'une place de dieu ou de déesse n'est pas une chose à dédaigner.

L'ERMITE.

Dans ce moment-ci, surtout! où il y a tant de gens à terre qui ne demandent qu'à s'élever.

LA FOLIE.

Ah çà! mon cher ermite, vous sentez qu'il me faut un premier ministre, et je compte sur vous. Vous êtes gai, spi-

* On avait ouvert au public les *Montagnes Françaises* avant même que toutes les constructions fussent terminées, tant était vive l'impatience des Parisiens qui se rendirent en foule dans ces jardins. Trois mois après, personne n'y allait plus.

rituel, parfois malin et satirique... Je vous offre la place de Momus. Momus et la Folie sont inséparables.

L'ERMITE.

A ce titre, j'accepte.

LA FOLIE.

Nous aurons la plus brillante société de Paris, toute la Chaussée-d'Antin : vous serez en pays de connaissance.

AIR : Du partage de la richesse.

On vous reconnaîtra bien vite,
Si vous voulez sous cet habit
Garder du ci-devant ermite
La malice, ainsi que l'esprit.
On pouvait dans son oratoire
Voir les grâces en capuchon,
Et quand il prêchait, l'auditoire
Ne dormait jamais au sermon.

Surtout, point trop de critiques sur les dames ! Songez que toutes celles qui viendront ici seront par cela même mes protégées.

L'ERMITE.

Je vous promets que Momus fera les honneurs de l'Olympe. Mais, je vois encore chez nous bien des places vacantes ! Je ne vous parle pas de Junon ; nous pouvons nous en passer. La Folie sera la maîtresse de céans ; mais, au moins nous faut-il une Vénus, ne fût-ce que pour figurer au comptoir ; c'est indispensable. Voyez plutôt les *Mille Colonnes* *.

* Magnifique c du Palais-Royal, célèbre par ses salons dorés et par sa belle limonadière.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; HORTENSIA, CALICOT, avec des moustaches, une cravate noire, des bottes, des éperons et un œillet rouge à la boutonnière de son habit.

HORTENSIA et CALICOT.

AIR du menuet d'Armide.

C'est le temple de Gnide
Qui frappe dans ces lieux
Nos yeux,
Et les jardins d'Armide
Ne sont rien près
De ces bosquets.

LA FOLIE, à l'ermite, montrant Hortensia.

Voyez quelle noblesse !
Ne serait-ce pas là
Quelque grande princesse?

L'ERMITE.

Oui, du grand Opéra.

HORTENSIA et CALICOT.

C'est le temple de Gnide, etc.

HORTENSIA, à l'ermite.

Monsieur est sans doute le propriétaire? J'ai quitté la répétition de notre nouveau ballet pour voir si ce séjour méritait le bien qu'on en dit.

LA FOLIE.

Qui vous en a donc déjà parlé?

HORTENSIA.

Qui? La Renommée.

LA FOLIE.

Elle n'a pas perdu de temps.

HORTENSIA.

Je crois qu'elle ne sort pas de nos coulisses. Il est vrai qu'elle y a de l'occupation.

L'ERMITE, galamment.

Elle nous a souvent entretenus de vous.

HORTENSIA, avec volubilité.

Oui, c'est une bavarde ! il faut qu'elle jase, qu'elle jase !... Au fait, c'est son état... Mais nous avons là de ces demoiselles qui n'y sont pas obligées, et qui s'en acquittent encore mieux qu'elle. (Regardant autour d'elle.) D'honneur, c'est charmant... je passe ici ma journée.

L'ERMITE.

Je croyais que c'était jour d'Opéra.

HORTENSIA.

J'ai relâche... j'étais indisposée.

AIR nouveau de M. DARONDEAU.

Hélas ! ce n'est pas sans peine !
Que je plains les grands talents.
Danser trois fois par semaine,
Cela prend tout notre temps.
On se doit, malgré soi-même,
A ce public importun ;
(Regardant Calicot.)
Mais je suis à ce que j'aime
De deux jours l'un.

Aussi aujourd'hui nous n'avons pas perdu de temps.

CALICOT.

Nous sommes même venus si vite (c'est moi qui conduisais) que j'ai accroché le phaéton de ce gros colonel ; ça a manqué d'avoir des suites. J'ai vu le moment où ça allait compromettre... le vernis de ma voiture.

LA FOLIE.

Ah ! vous me rassurez ; car, entre militaires, cela pouvait avoir d'autres suites.

HORTENSIA.

Vous vous trompez, ma chère, monsieur n'est pas militaire et ne l'a jamais été. C'est M. Calicot.

CALICOT.

Marchand de nouveautés au Mont Ida !

LA FOLIE.

C'est que cette cravate noire, ces éperons et surtout ces moustaches... Excusez, monsieur, je vous prenais pour un brave...

CALICOT.

Il n'y a pas de quoi, madame.

AIR de Julie.

Oui, de tous ceux que je gouverne
C'est l'uniforme, et l'on pourrait enfin
Se croire dans une caserne,
En entrant dans mon magasin ;
Mais ces fiers enfants de Bellone,
Dont les moustaches vous font peur,
Ont un comptoir pour champ d'honneur,
Et pour arme une demi-aune.

HORTENSIA.

Monsieur est un jeune négociant qui fera de très-bonnes affaires. D'abord, il est déjà très-connu ; on le rencontre partout, au café Anglais, au boulevard de Gand, à toutes les promenades. Il parle de musique à la Bourse et de commerce à l'Opéra. C'est un de nos habitués. Du reste, ne manquant jamais une nouveauté : voilà pourquoi nous sommes venus vous voir.

LA FOLIE.

Vous vous trompez, vous me connaissiez déjà ; regardez-moi bien.

HORTENSIA.

Que vois-je ? La Folie sous ce déguisement ?

LA FOLIE.

C'est moi qui, dans mainte occasion, vous ai servi de guide.

HORTENSIA.

Je vous remercie, vous m'en avez fait faire de belles.

LA FOLIE.

Ingrate ! j'en avais une dernière à vous proposer, une charmante !

HORTENSIA.

Qu'est ce que c'est ?

LA FOLIE.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

J'ignore ce qu'on en dira,
Mais je voulais, ma toute belle,
Vous enlever à l'Opéra.

HORTENSIA.

Oui, certes, la chose est nouvelle !
Un projet tel que celui-là
Malgré nous jamais ne s'achève ;
Vous savez bien à l'Opéra
Que jamais on ne nous enlève.

LA FOLIE.

Je voulais vous proposer une place dans l'Olympe ; mais, pour cela, vous tenez trop à la terre.

HORTENSIA.

Mais, non : nous autres danseurs, nous n'y tenons pas du tout.

CALICOT.

C'est juste, toujours en l'air.

HORTENSIA.

De tout temps l'Opéra a été une région intermédiaire en-

tre la terre et le ciel. Vous voyez que nous sommes à moitié chemin.

CALICOT.

Madame était née pour être déesse; c'est son vrai lot.

HORTENSIA.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Mais quels seront mes attributs ?
Dans le choix encor je balance.

L'ERMITE.

Je vous proposerais Vénus.

HORTENSIA.

Moi, Vénus ? quelle extravagance!
Je crains de mal m'en acquitter,
Et je crains qu'on ne me contrôle;
Mais je ne sais pas résister.

LA FOLIE.

Vous êtes dans l'esprit du rôle.

L'ERMITE.

Je ne vous ai pas offert Minerve.

HORTENSIA.

Non, non; j'aime mieux l'autre; j'ai déjà tenu l'emploi à l'Opéra.

LA FOLIE.

Vénus au comptoir doit nous attirer tout Paris.

CALICOT.

Ah çà ! et moi, belle dame ?

LA FOLIE.

En voyant vos moustaches, je voulais d'abord vous confier la garde de nos jardins et vous offrir la place de Mars.

CALICOT.

Oui, Mars, ça m'aurait assez convenu; ça me rapprochait de Vénus.

LA FOLIE.

Mais depuis que vous vous êtes fait connaître, j'ai changé d'idée. N'avez-vous pas vu en entrant ces élégantes arcades, dont les riches magasins, quand ils seront faits, vont rivaliser avec ceux de la rue Vivienne?

L'ERMITE.

J'entends; on vous propose la place de Mercure.

CALICOT.

Ah! Mercure; n'est-ce pas le dieu du commerce, celui qui porte un caducée à la main et des ailes aux talons? Je les mettrai à la place de mes éperons. Ma foi, va pour les dieux de nouvelle fabrique!

LA FOLIE.

De mon autorité privée, je vous donne l'apothéose!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; L'ANTIMÈCHE.

L'ANTIMÈCHE, *à la cantonade.*

Je vous demande à entrer un moment. Je n'y resterai pas. (*A la Folie.*) Je sortais de Paris par la barrière de l'Étoile, lorsque ce nouvel édifice frappa mes yeux; et comme il serait possible en province d'en établir de pareils...

LA FOLIE.

Monsieur serait-il quelque riche capitaliste?

L'ANTIMÈCHE.

Capitaliste? Au contraire, je suis artiste! artiste lampiste*!

* On ne parlait alors que de l'éclairage par le gaz hydrogène. Ce rôle de l'Antimèche fut créé par Potier; on se rappelle encore la gaieté, l'originalité qu'il y déployait, et surtout la beauté de ses poses et de ses formes, lorsqu'il paraissait au dénoûment, en dieu du jour, en Apollon.

auteur du quinquet mécanique et d'une lampe merveilleuse, que j'aurais aussi présentée au grand Opéra, s'il n'y en avait pas déjà une de reçue*.

HORTENSIA.

Eh ! c'est M. l'Antimèche, l'inventeur de ce nouvel éclairage!

L'ANTIMÈCHE.

Lui-même! mais ne confondons pas. Je ne suis pas de ces éclaireurs obscurs, de ces génies pâles et ternes qui ne sortent point du lampion, ou qui ne se sont jamais élevés plus haut que le réverbère. J'apporte avec moi un foyer de lumière, une invention nouvelle.

L'ERMITE.

Je me doute de ce que c'est.

LA FOLIE.

Laissez-le dire; moi je suis la protectrice déclarée de presque toutes les inventions nouvelles.

L'ANTIMÈCHE.

J'ai proposé d'éclairer tout Paris avec un seul quinquet, un immense quinquet dont on aurait multiplié les branches à l'infini. Je dis les branches, vous le remarquerez, parce que le gaz hydrogène est l'ennemi juré des mèches! C'est même ce qui assure notre supériorité; quelque vent qu'il fasse, nous ne craignons jamais chez nous que la mèche soit éventée.

L'ERMITE.

Il me semble, monsieur l'Antimèche, qu'un pareil projet a dû les éblouir!

L'ANTIMÈCHE.

Pardieu! les résultats en étaient si clairs! mais vous savez ce que c'est que le souffle de l'envie, ça serait capable d'é-

* *Aladin* ou *la Lampe merveilleuse*, de M. Étienne, joué depuis au grand Opéra avec un immense succès.

teindre les idées les plus lumineuses. Ils ont prétendu que mon idée n'était pas nouvelle, que mon gaz était du gaz pillé. J'ai d'abord jeté contre eux feu et flamme; mais bientôt j'ai vu que le jeu n'en valait pas la chandelle, ce qui fait que je leur ai brûlé la politesse; et je vais dans les départements porter mon gaz hydrogène et mon ressentiment.

LA FOLIE.

Vous n'irez pas loin, je vous retiens en ces lieux.

L'ANTIMÈCHE.

Quoi! vous croyez que mes faibles lumières pourront jeter un nouvel éclat sur votre établissement?

LA FOLIE.

Vous nous avez présenté cela sous un jour si séduisant!

L'ANTIMÈCHE.

Oh! le jour, c'est mon plus fort! Moi, l'on ne m'appelle que le dieu du jour.

LA FOLIE.

Eh bien! c'est justement cette place-là que je vous offre. Il ne tient qu'à vous d'être Apollon et d'éclairer l'Olympe.

L'ANTIMÈCHE.

Comment! moi, dans l'Olympe! Je serai là comme un dieu! Au moral, on ne pouvait me donner une place plus appropriée au caractère de l'individu, et même, physiquement parlant, j'ai assez les proportions que l'imagination prête à l'Apollon du Belvédère, et je ne suis pas fâché que l'on puisse comparer... Ah çà! mais ici n'ai-je pas quelque char à conduire?

LA FOLIE.

Non; chez nous, les chars vont seuls: ils se précipitent d'eux-mêmes.

L'ANTIMÈCHE.

Eh bien! je l'aime autant!

L'ERMITE.

Monsieur aurait craint le sort de Phaéton?

L'ANTIMÈCHE.

Non; mais le peu d'habitude... Quand j'étais sur la terre, j'allais assez habituellement à pied; je le préférais même : j'allais plus vite. Et puis, je ne sais pas si, pour rouler, le plancher serait bien solide.

L'ERMITE.

Comment! même dans les cieux vous craignez de tomber?

L'ANTIMÈCHE.

Les cieux! les cieux! c'est fort bien; mais si l'essieu casse, on se trouve à terre comme un simple mortel! Mais ne perdons pas de vue notre affaire, et tâchons d'y voir clair! D'abord, je place le centre de mes rayons au sommet de l'Olympe *, et puis je redescends par une pente douce, insensible, et distribue sur tout l'horizon une masse de lumières, telles que, même aux Antipodes (j'appelle les Antipodes les habitants des Champs-Élysées), on pourra lire la gazette comme en plein midi.

LA FOLIE.

Non, non; prenez garde : il faut faire bien attention à la manière de répandre vos lumières.

AIR du vaudeville des Deux Edmond.

Premier couplet.

Lorsqu'en ces lieux, nos élégantes
Viendront en toilettes brillantes
Pour faire admirer leurs attraits,
Éclairez-les, éclairez-les!

L'ERMITE.

Mais sous l'ombrage tutélaire,

* Il y avait au haut des Montagnes Beaujon un immense réflecteur qu'on apercevait le soir de presque tous les points de Paris.

Il est maint sentier solitaire;
Si l'on y fait quelque faux pas,
Ne les éclairez pas. (*Bis.*)

Deuxième couplet.

Voyez-vous, près d'une coquette,
Ces imprudents que l'Amour guette
Et qu'il va prendre en ses filets?
Éclairez-les, éclairez-les!

LA FOLIE.

Mais pour ces maris bonnes âmes,
Si tranquilles près de leurs femmes,
Ah! pour leur bonheur ici-bas,
Ne les éclairez pas. (*Bis.*)

L'ANTIMÈCHE.

Écoutez, je ne connais que mon état. J'éclairerai toujours. Après, ceux qui ne voudront pas voir n'auront qu'à fermer les yeux! En prend qui veut... Le soleil luit pour tout le monde : c'est ma devise!

LA FOLIE.

Quel bruit se fait entendre? Quand je vous disais que bientôt nous n'aurions plus de places! C'est à qui demandera à être employé dans l'Olympe.

SCÈNE V.

LES MÊMES; ASPIRANTS.

LES ASPIRANTS.

AIR de La Treille de Sincérité.

Employez-nous,
Jeune déesse!
Chacun s'empresse
A vos genoux;
Daignez nous placer près de vous.

PREMIER ASPIRANT.

Près de vous avoir une place,
C'est se trouver au rang des dieux.

LA FOLIE.

Entrez, entrez, nous rendons grâce
Au sort qui vous guide en ces lieux;
Mais ici, soit dit sans malice,
On n'est plus sur terre, et l'on tient
A ce que chacun ne remplisse
Que le poste qui lui convient.

LES ASPIRANTS.

Employez-nous, etc.

LA FOLIE, à un autre.

Toi, quel est ton nom ?

DEUXIÈME ASPIRANT.

Larissolle.

LA FOLIE.

Sur terre quel est ton métier?

DEUXIÈME ASPIRANT.

Madame, je sors de l'école
Des Grignon et des Beauvillier *.

L'ERMITE.

Ami, ta science divine
Te place parmi les élus :
Prends le sceptre de la cuisine,
Et sois chez nous le dieu Comus.

LES ASPIRANTS.

Employez-nous, etc.

LA FOLIE, à un autre.

Toi, dont l'air triste, mais intègre,

* Fameux restaurateurs dont tout Paris a pu apprécier les productions. Beauvilliers est connu aussi par un ouvrage sur la cuisine. Il a joint le précèpte à l'exemple, comme Boileau dans l'*Art poétique*.

Est d'un rentier sans pension,
Quel es-tu ?

L'ERMITE.

Mon Dieu! qu'il est maigre !

TROISIÈME ASPIRANT.

Je fus caissier de l'Odéon.

LA FOLIE.

Deviens le nôtre.

TROISIÈME ASPIRANT.

O sort prospère!

LA FOLIE.

Sois désormais le dieu Plutus.

TROISIÈME ASPIRANT.

Quel bonheur ! enfin, je vais faire
Connaissance avec les écus.

LES ASPIRANTS.

Employez-nous, etc.

LA FOLIE.

Rassurez-vous; il nous faut dans l'Olympe des divinités du second ordre, et nous emploierons tout le monde.

AIR de la Ronde de la Danse interrompue.

Venez tous, et qu'en ces lieux
La Folie
Vous rallie;
Venez tous, et dans ces lieux,
Je vous place au rang des dieux.

L'ERMITE.

Les mortels pour chaque vœu
Me trouveront favorable ;
Oui, mes amis, quoique dieu,
Je serai toujours bon diable.

TOUS.

Venez tous, et qu'en ces lieux, etc.

HORTENSIA.

Au poste, dont j'ai fait choix,
Rester serait trop austère;
Mais on sait que quelquefois
Vénus descendait sur terre.

TOUS.

Venez tous, et qu'en ces lieux, etc.

(Au moment où ils vont reprendre le chœur, on entend les premières mesures de la marche des Scythes, d'*Iphigénie en Tauride*.)

HORTENSIA.

Quel est ce bruit?

L'ERMITE.

C'est quelqu'un qui veut forcer la consigne... on se dispute pour entrer.

LA FOLIE, regardant.

Eh! c'est M. Titan *, cet entrepreneur de montagnes que j'avais mis en vogue l'année dernière; que nous veut-il? Quel air furieux? On dirait qu'il va bouleverser l'Olympe!

(Reprise de l'air des Scythes.)

T US, s'enfuyant

Ah! mon Dieu!

SCÈNE VI.

LA FOLIE, TITAN, portant dans ses bras un petit modèle de montagne.

TITAN, à la cantonade.

Ah! l'on verra! l'on verra! J'ai de quoi vous confondre. (A la Folie.) Enfin, vous voilà, madame; c'est donc ici qu'on vous trouve?

* M Titan représentait ici les *Montagnes Russes* qui avaient eu beaucoup de vogue l'année précédente et qui se voyaient renversées par les nouvelles montagnes

AIR : Ne croyez pas que j'envie. (*Les Deux Matinées.*)

Dans mon fauteuil je m'installe,
Le procès va commencer;
Vous chérissez le scandale,
Moi, je ne puis m'en passer.

Des gens de robe, et pour cause,
J'estime fort les façons,
Et j'ai, dans plus d'une cause,
Donné des conclusions.

Dans mon fauteuil je m'installe, etc.

TITAN.

Qui est-ce qui arrive déjà là ?

(L'Ermite sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; UN ILLYRIEN, arrivant avec une montagne en bas-relief, sur laquelle est écrit : *Montagnes Illyriennes.*

L'ILLYRIEN.

AIR : Il faut quitter Golconde.

Des montagnes de l'Illyrie
J'apporte en ces lieux la copie:
Chez moi la foule est établie,
Déjà dimanche on s'assommait;
Que ça dure, et tout me promet
Que ma fortune est au sommet.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; UN SUISSE portant une petite montagne.

LE SUISSE.

(Même air.)

Moi, des montagnes de la Suisse
J'apporte une légère esquisse;
Du Luxembourg * c'est le caprice;
On n'a jamais rien vu de tel,
Et ce passe-temps immortel
Est du temps de Guillaume-Tell.

SCÈNE X.

LES MÊMES; UN ÉGYPTIEN portant une petite pyramide.

L'ÉGYPTIEN.

(Même air.)

Mes montagnes égyptiennes **
Sont à coup sûr les plus anciennes.
Que chacun vante ici les siennes!
Ce jeu, dans Paris en renom,
Eut un brevet d'invention
Sous le règne de Pharaon.

TOUS.

Ah! daignez ici m'écouter;
C'est moi seul qui dois l'emporter.

* Les *Montagnes Suisses* étaient établies au jardin de *la Chaumière*, dans le quartier du Luxembourg.
** Les *Montagnes Égyptiennes* étaient situées au jardin du *Delta*, faubourg Poissonnière.

LA FOLIE.

Un instant, messieurs, ne parlez pas tous ensemble.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JEAN LEBLANC, JAVOTTE.

(La musique continue.)

JEAN LEBLANC.

Arrêtez donc. Est-ce que je n'pouvons pas aller sans musique? ils me prennent pour un opéra! Pardon, excuse, notre bourgeoise. Il paraît que c'est ici le rendez-vous des Montagnes.

TITAN.

Est-ce que vous en avez une aussi?

JAVOTTE.

Eh! oui... Colibri!

JEAN LEBLANC, montrant Titan.

Et une qui jouerait les siennes par-dessous jambes.

LA FOLIE.

Ne pouvons-nous savoir qui vous êtes?

JEAN LEBLANC.

Notre bourgeoise, j' sis de Montmartre : j' sis le plus ancien meunier de l'endroit, et l'on ne m'appelle que le vieux de la Montagne!

AIR du Ballet des Pierrots.

J' v'nons d'apprendr' dans nos campagnes
Qu'il se tramait quèq' chose entre vous;
Puisqu' y a z'une assemblée d' montagnes,
Ça n' peut pas se passer sans nous.
D' peur qu' sans entendr' on nous condamne,
D' Montmartre on vient de m' députer,
Et j' somm's, moi, ma fille et mon âne,
Chargés de le représenter.

TITAN, regardant autour de lui.

Il me semble que je ne vois pas ici toute la députation!

JEAN LEBLANC.

Eh! non, d'usage et d'habitude, l'autre reste à la porte.

JAVOTTE.

Il y en a assez qui entrent sans lui, mistigri!

TITAN.

Mistigri! mistigri!... Enfin, qu'est-ce que vous voulez?

LA FOLIE.

Oui, encore faut-il savoir ce que vous voulez.

JEAN LEBLANC.

J' v'nons vous dire que de temps immoral, Montmartre est en possession d'être la première montagne d' Paris... et qu'elle ne souffrira pas qu'on la dégote.

LA FOLIE.

Vivat! encore un procès!

JEAN LEBLANC.

Et que si quelqu'un veut s'élever plus haut que nous, il faudra qu'il en rabatte!

TITAN.

Par exemple, si je m'attendais à celui-là! Ah çà! qu'est-ce que ça vous fait?

JEAN LEBLANC.

Je te dis que ça m'offusque, que j' sommes faits au grand air, et que ça gêne la circulation.

JAVOTTE.

Sans compter que ça fait z'un déficit parmi nos danseurs.

LA FOLIE.

Et comment donc?

JAVOTTE.

AIR : Voulez-vous savoir l'histoire.

L' dimanch', sur nos pl'ouses vertes,

On v'nait s' trémousser;
D'puis qu' vos montagn's sont ouvertes,
Ils y vont danser!
Chez nous, on est simpl', novice;
L's amants ici-bas
Aim'nt les endroits où l'on glisse;
Chez nous on n' gliss' pas.

LA FOLIE.

Plus de danseurs, voilà qui mérite considération.

TITAN.

Et bien! voyez donc le grand mal, quand mademoiselle ne danserait pas!

JEAN LEBLANC.

Comment, l' grand mal! Dis donc, malin, connais-tu la giographie?

TITAN.

Parbleu!...

JEAN LEBLANC.

Eh bien! m'sieur du Mont, sais-tu à quel mont tu ressembles, avec ta face! tu ressembles au mont Caucace.

L'ÉGYPTIEN.

Au mont Caucace!

JAVOTTE, le contrefaisant.

Voyez donc ce cocodrille égyptien, avec sa face d' momie...

JEAN LEBLANC.

Dis donc, échappé du passage du Caire, toi et tes pyramides, je t'allons faire donner une tête dans mes carrières!

TITAN.

Quelle patience!... Si on ne se retenait pas!...

JEAN LEBLANC.

Eh bien! voyons, lâche donc ton feu; depuis une heure que tu es là à fumer, on dirait du mont Vitruve...

JAVOTTE.

Oui, z'il m' fait l'effet d'une machine à vapeur.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; L'ERMITE.

L'ERMITE.

Madame, encore une montagne qui arrive du jardin Ruggieri *. Une montagne d'eau, le saut du Niagara, qui demande à entrer.

TITAN.

Fermez les grilles.

JEAN LEBLANC.

Eh bien ! je vais lui parler à ton saut, et garc au plongeon !

TITAN.

Non pas, c'est à moi à m'opposer au torrent.

TOUS.

Et moi, donc?

AIR : Courons aux Prés Saint-Gervais.

Oui, moi seul j'ai ce droit-là,
Et pour lui parler je m'apprête,
Et le saut du Niagara,
Ainsi que vous la dansera.

JEAN LEBLANC.

Quand j' m'y mets, moi, rien n' m'arrête ;
J' leu f'rai tourner les talons.

TITAN.

J'ai mon projet dans la tête,
Dissimulons.

* Dans le jardin *Ruggieri*, rue Saint-Lazare, on avait établi une espèce de balançoire assez dangereuse qu'on avait décorée du nom de *Saut du Niagara*.

TOUS.

Oui, moi seul, j'ai ce droit-là, etc.

(Ils sortent tous en se disputant et en se menaçant.)

LA FOLIE, seule.

Eh! messieurs, arrêtez. Les voilà qui se battent, et qui se jettent leurs montagnes à la tête.

SCÈNE XIII.

LA FOLIE, UN BOSSU.

LE BOSSU, à la cantonade.

Vous pourriez bien prendre garde à ce que vous faites. Ces insolents, avec leurs montagnes!

LA FOLIE.

Est-ce que monsieur serait encore un concurrent?

LE BOSSU.

Ça m'a presque coupé la respiration; on crie : Gare la montagne!

LA FOLIE.

AIR de la Pipe de tabac.

Autant que je puis m'y connaître,
En frappant *ab hoc* et *ab hac*,
Ils vous en ont lancé peut-être
Quelques-unes sur l'estomac.

LE BOSSU.

La montagne était de calibre;
Devant moi la voyant venir,
Crac, j'en ai perdu l'équilibre.

LA FOLIE.

Elle aurait dû le rétablir.

LE BOSSU.

A quoi servent les montagnes, et où est la nécessité qu'il y en ait ici-bas?

LA FOLIE.

Monsieur a ses raisons pour en vouloir aux montagnes.

LE BOSSU.

Oui, madame, j'en ai plein le dos. Il me souvient des montagnes russes, j'en ai un jour régalé toute la maison : ma femme et mon premier garçon en ont eu une courbature, et moi j'en ai eu une bosse au front en tombant sur le dos, le contre-coup apparemment.

LA FOLIE.

Ici, c'est bien différent; si vous voulez seulement vous donner la peine d'entrer...

LE BOSSU.

J'en serais bien fâché; donner trois livres pour ça! Ce n'est pas que je regarde au prix! un artiste comme moi...

LA FOLIE.

Ah! monsieur est artiste?

LE BOSSU.

Ils disent bien dans le quartier que je suis serrurier; le fait est que je suis artiste mécanicien, travaillant en fer; mais pour payer trois livres, il faudrait que je fusse d'une bonne trempe, et je n'y mettrai jamais le pied.

LA FOLIE.

Moi qui avais l'intention de vous offrir vos entrées!

LE BOSSU.

Écoutez donc, belle dame, c'est autre chose. Mais si j'accepte, c'est à cause de la belle saison, parce que les spectacles... Il n'y a plus moyen d'y tenir dans ce parterre : on va, on vient, on me marche sur les mains; avec ça on dirait qu'ils sont tous debout; j'ai beau crier : Assis, je n'y vois rien, et puis d'ailleurs la température... Hier j'ai été voir *Mérope* :

j'avais un billet d'auteur... c'était une chaleur ! et voyez comme le temps change; trois jours auparavant j'avais été à l'Ambigu, aux *Captifs d'Alger* *; c'était un froid à n'y pas tenir; c'est le baromètre qui est cause de cela.

LA FOLIE.

Eh mais ! j'y pense, il faut que je vous consulte : nous avons pour remonter nos chars une mécanique fort ingénieuse.

LE BOSSU.

J'en ai fait. Nous appelons ça un mouvement perpétuel.

LA FOLI.

C'est qu'il s'arrête souvent, et si vous vouliez être des nôtres...

LE BOSSU.

Écoutez donc, belle dame, ça n'est pas de refus.

LA FOLIE.

Mais votre femme et votre premier garçon?

LE BOSSU.

Ah ! je n'y tiens pas du tout.

LA FOLIE.

Si en votre absence on vous jouait quelques tours...

LE BOSSU.

De ce côté-là, comme ça m'est égal, ça m'est bien égal ! Je suis fait aux tours... Et quelle place me donnez-vous ?

LA FOLIE.

Il y en a une dans l'Olympe, qui vous convient si bien ! celle de Vulcain.

LE BOSSU.

Vous avez donc ici des divinités ?

LA FOLIE.

En voilà un échantillon.

* Mélodrame que l'on venait de donner à l'Ambigu-Comique.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; L'ANTIMÈCHE, en Apollon, précédé de deux nègres *, dont l'un porte un réverbère.

L'ANTIMÈCHE.

Huit heures et demie, c'est le moment de paraître et de commencer ma carrière. Éclairons.

L'astre du jour, dans son paisible éclat,
Lançait des feux...

LE BOSSU.

Ma foi, mon cher confrère, voulez-vous me permettre...

L'ANTIMÈCHE.

Un confrère? Qu'est-ce que c'est que ça? est-ce que c'est fait comme un dieu?

LE BOSSU.

Eh bien! qu'est-ce que vous êtes donc ici, vous?

L'ANTIMÈCHE.

Moi, c'est différent, je fais ici une place d'Apollon. L'Apollon du... (Montrant le réverbère.) Mais aussi je suis du bois dont on les fait. (A la Folie.) Ah! vous voilà, madame; justement je venais vous parler.

LE BOSSU, l'arrêtant.

Dites-moi donc, monsieur, quels sont ces deux employés, pourquoi sont-ils noirs?

LA FOLIE.

C'est la couleur de nos gens.

* Dans l'origine tous les employés de l'établissement devaient être des nègres. Les entrepreneurs l'avaient annoncé, mais le projet n'eut pas de suite, probablement à cause des nouvelles lois sur la traite des noirs.

LE BOSSU.

Pourquoi les avez-vous pris ainsi? Ah! j'y suis, parce que c'est moins salissant; mais, dites-moi, monsieur...

L'ANTIMÈCHE.

Je vous dis qu'il faut que j'éclaire.

LE BOSSU.

Demain, il fera jour.

L'ANTIMÈCHE.

Demain, demain... je vous dis que c'est ce soir.

LE BOSSU.

Il me semble, monsieur, que, sans vous déranger, vous pouvez bien un moment...

L'ANTIMÈCHE.

Allons, il m'empêche de passer! depuis feu Josué, qui s'est permis d'arrêter le soleil, je ne crois pas qu'il y ait exemple d'une pareille inconvenance... Ah çà! si je m'échauffe une fois, il vous en cuira.

LE BOSSU.

Parbleu! monsieur, je trouve bien extraordinaire la manière dont vous me répondez.

L'ANTIMÈCHE.

C'est qu'il va finir par attraper quelque bon coup de soleil.

(Il lui brûle avec sa mèche le crêpe de son chapeau.)

LE BOSSU.

Corbleu! monsieur, prenez donc garde à ce que vous faites! vous me brûlez.

L'ANTIMÈCHE.

Je vous le disais aussi, que diable!... approcher comme ça du soleil... Je suis sûr qu'avec votre chevelure enflammée, là-bas à l'Observatoire, ils vont vous prendre pour une comète. (A la Folie.) Madame, je voulais vous dire que je viens de voir des gens de mauvaise mine.

LE BOSSU.

Corbleu ! monsieur, vous me regardez ?

L'ANTIMÈCHE.

Eh ! non, je ne vous regarde pas... Comme il fume !... Ce monsieur Titan les a réunis contre nous; et il pourrait bien...

(On entend un chœur en dehors.)

LE CHŒUR.

AIR : Fillette coquette. (*La Princesse de Tarare.*)

Alerte ! (*Ter.*)
Pour notre perte,
Ils sont unis.
Alerte, (*Bis.*)
Mes bons amis !

LA FOLIE.

Quoi ! les Titans, dans leur audace,
Voudraient escalader la place !
Renversons-les d'un trait malin.

LE BOSSU.

Et s'il faut des armes, Vulcain
En forgera soudain.

LE CHŒUR.

Alerte, etc. (*Ter*)

LE BOSSU.

Pour nous renverser si l'on grimpe,
C'est moi qui soutiendrai l'Olympe.

L'ANTIMÈCHE.

Au fait, Atlas dans ses travaux
Porta le ciel, et ce héros
N'avait pas si bon dos.

LE CHŒUR.

Alerte, etc. (*Ter.*)

(La Folie et le Bossu sortent.)

SCÈNE XV.

L'ANTIMÈCHE, seul.

Quoiqu'il n'en ait pas l'air, il se pourrait bien que ce petit-là fût redoutable : d'abord il a la tête chaude... Mais,

Qu'on se batte, qu'on se déchire !...

continuons le cours de mes glorieuses fonctions. Dans mon état de soleil, il faut toujours aller ; il n'y a ni relâche, ni indisposition ; avec ça que je suis en retard, ils vont croire qu'il y a une éclipse... (Regardant dans la coulisse à gauche.) C'est qu'on est très-bien ici pour voir le combat. Un, deux, trois, quatre, tous ces Titans avec leurs montagnes... Voilà qu'ils les entassent les unes sur les autres ; voilà l'Illyrie sur la Suisse, l'Égypte par-dessus et la Russie qui s'en mêle... Allons, c'est ça, roule ta bosse... Aïe ! voilà Montmartre qui dégringole ; non, il remonte sur sa bête... Ah çà, Dieu me pardonne ! je crois qu'ils escaladent l'Olympe... Et j'éclairerais de pareils forfaits !...

Grand récitatif.

En reculant d'horreur, Phœbus épouvanté,
A ce spectacle affreux refusa sa clarté.

Éteignez, éteignez, qu'une nuit totale couvre l'horizon !... Eh mais... j'entends une musique guerrière. Je ne me trompe pas, c'est l'air : *Du haut en bas.*

(On entend une explosion de fusées et de pétards.)

SCÈNE XVI.

La toile du fond se lève et représente un point de vue, des promenades aériennes. LA FOLIE sur un char, environnée de TOUT L'OLYMPE, et la marotte à la main, vient de renverser LES TITANS qui sont à terre, sous leurs montagnes, et groupés d'une manière grotesque.

LA FOLIE.

***AIR** du vaudeville de **La Robe et les Bottes**.*

Ainsi, vainqueur d'une ligue ennemie,
L'Olympe encor renverse les Titans ;
Ceux que protége la Folie
Ont triomphé dans tous les temps.
Nous voulons que la paix s'achève;
Mais défendons que nul enfin
Au-dessus de nous ne s'élève,
Excepté monsieur Garnerin *.

Bien d'autres peut-être n'useraient pas aussi généreusement de la victoire; mais nous ne voulons la mort de personne. Partageons : Ici sera le bon ton, chez vous la gaieté ; on viendra chez moi toute la semaine... chez vous le dimanche.

JEAN LEBLANC.

C'est ce que nous demandons ; je suis du parti de madame.

TITAN.

En v'là déjà un qui retourne ; c'est une girouette.

JEAN LEBLANC.

Dame ! je suis de Montmartre, et de tout temps ce sont nos girouettes qui ont eu le plus de réputation, après celles de Paris, s'entend !

* Célèbre aéronaute qui souvent alors faisait des ascensions en ballon.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de Flore et Zéphyre.

LA FOLIE.

Venez, disciples joyeux,
Suivez ma bannière ;
L'Olympe n'est plus aux cieux,
L'Olympe est sur terre.

L'ERMITE.

Morphée au Cirque est déjà,
Bacchus aux tavernes,
Terpsichore à l'Opéra,
Mars dans nos casernes.

JEAN LEBLANC.

J'ons vu dans plus d'un jardin
L'Amour sous la treille;
Et chez plus d'un marchand d'vin,
Neptune en bouteille.

CALICOT.

Oui, *Vénus* n'est plus aux cieux,
Sur terre elle loge;
J'y crois en jetant les yeux
(Montrant la salle.)
Là... sur chaque loge.

LE BOSSU.

Si *Vulcain* est le patron
Des époux... honnêtes,
A Paris je serai donc
De toutes les fêtes.

TITAN.

Quand on est à terre, hélas !
Point de fausse honte;
De bonn's jamb's, et chapeau bas,
V'là comme on remonte.

L'ANTIMÈCHE.

Désormais, l'autre *Apollon*

Va, près du moderne,
Briller comme un champignon
Dans une lanterne.

LA FOLIE, au public.

Le premier des dieux, celui
Qui tient le tonnerre,
Par malheur n'est pas ici,
Il est au parterre.

A nos frayeurs les bravos
Pourraient mettre un terme.

LE BOSSU.

Ne craignez rien, j'ai bon dos ;
Messieurs, frappez ferme!



LE

CAFÉ DES VARIÉTÉS

ÉPILOGUE EN VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

Théatre des Variétés. — 5 Aout 1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BERNARD LEROND, commerçant. . .	MM. BOSQUIER GAVAUDAN.
M. DUTOUPET, artiste coiffeur	POTIER.
VERNISSAC, auteur gascon	CAZOT.
M. GOBIN, bossu.	VERNET.
LEGRAND, souffleur du théâtre.	AUBERTIN.
MOKA, garçon de café.	ODRY.
UN JOCKEY anglais.	BECQUET.
Mme GOBIN, femme de Gobin.	Mmes VAUTRIN.
LA LIMONADIÈRE.	ADELINE.

PLUSIEURS PERSONNES qui sont à la queue ou dans l'intérieur du café.

Au café des Variétés*.

* On nomme ainsi le café qui est sur le boulevard Montmartre, à côté du théâtre des Variétés. Ce café communique avec le vestibule du théâtre.



LE

CAFÉ DES VARIÉTÉS*

L'intérieur du café. — On voit dans le fond, à gauche, les dernières personnes de la queue qui se pressent sous le vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOKA, Mme GOBIN, PLUSIEURS CHALANDS.

LES CHALANDS.

AIR : Allons, dépêchons.

Mon Dieu! quel fracas!
D'attendre je suis las.

* Ainsi que je l'ai dit, les jeunes commis marchands de la capitale s'étaient crus offensés par la scène de M. Calicot, dans *le Combat des Montagnes.* Ils prétendaient que c'était outrager le commerce, ce qui n'avait jamais été dans nos intentions, et chaque soir ils se rendaient en masse au théâtre pour empêcher que la pièce ne fût donnée. D'un autre côté, l'autorité exigeait que les représentations fussent continuées; de là des combats, des arrestations; et la guerre qui avait commencé par des chansons allait finir par la police correctionnelle. Pour mettre un terme à un scandale dont nous

Monsieur, ne poussez donc pas!
Mon Dieu! quel fracas!
D'attendre je suis las.
Pourquoi n'avançons-nous pas?

MOKA.

Depuis une heure, voilà
Qu'à la porte l'on s'installe,
Et c' pauv'e public bâill' déjà,
Comme s'il était dans la salle.

LES CHALANDS.

Mon Dieu! quel fracas! etc.

UN CHALAND.

Voilà qu'on ouvre, je croi.

MOKA.

Monsieur, votre demi-tasse?

LE CHALAND.

Par où passe-t-on, dis-moi?

MOKA.

C'est au comptoir que l'on passe.

LES CHALANDS.

Mon Dieu! quel fracas!
Que font-ils donc là-bas?
Ici l'on ne s'entend pas,
Mon Dieu! quel fracas!
Que font-ils donc là-bas?
Et pourquoi n'entre-t-on pas?

étions plus affligés que personne, pour calmer l'irritation des esprits, et pour amener la paix sans la demander, nous composâmes la pièce qu'on va lire, qui obtint beaucoup de succès, et qui produisit le résultat que nous désirions. La paix fut signée entre les puissances belligérantes, et contre l'ordinaire des traités passés entre souverains, la bonne intelligence a toujours duré depuis ce temps entre le théâtre des Variétés et les commis marchands, qui en sont demeurés les fidèles alliés et les plus fermes soutiens.

PREMIER CHALAND.

Garçon, un bol au rhum!

DEUXIÈME CHALAND.

Garçon, une bouteille de bière!

MOKA.

Voilà, voilà, voilà!

Mme GOBIN.

Monsieur le garçon, y a-t-il encore la queue?

MOKA.

Madame, jusqu'à l'entrée du café. On ne peut pas pénétrer sous le vestibule.

Mme GOBIN.

C'est insupportable! Vous verrez que mon mari n'aura pas de billets, depuis une heure qu'il est à la queue, et tout cela pour une méchante pièce!

MOKA.

Ça c'est vrai, c'est ce que tout le monde dit; mais il n'y a que celles-là qui prennent. Regardez-moi *Phocion* *; le voilà bien avancé avec son mérite; il fallait faire jouer ça par M. Potier **, vous auriez vu! Parlez-moi des pièces où l'on s'étouffe, nous ne connaissons que cela au café.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Les Boxeurs et *les Innocents,*
Les Farces, le Ci-d'vant Jeune-homme.
Font mousser les rafraîchiss'ments,
Et nous en vendons, Dieu sait comme!
D'un' pièce nous jugeons l'effet,

* Tragédie de M. Royou, représentée sur le Théâtre-Français, dans l'année 1817. Ouvrage fort estimable, mais d'un genre trop sévère pour attirer la foule ou plaire à la multitude.

** Potier, comédien très-distingué, acteur du premier ordre sur un théâtre secondaire. C'est par lui que l'on rit depuis vingt ans. Une vogue aussi soutenue serait déjà fort extraordinaire, et ce qui l'est encore plus, c'est qu'elle est méritée.

Par les visit's qu'on vient nous faire,
Et *Phocion* n'a pas encor fait
Vendre deux bouteilles de bière.

Mme GOBIN.

Et mon mari qui me laisse là à l'attendre; il n'en fait jamais d'autre!

MOKA.

Vous tenez donc bien à voir notre pièce?

Mme GOBIN.

Point du tout, moi je l'ai déjà vue.

MOKA.

Et vous y retournez? Ah bien! par exemple, vous êtes la première qu'on y rattrape.

Mme GOBIN.

Est-ce que vous croyez que je viens pour votre pièce? C'est bien la peine pour voir un grand sec qui dit toujours des bêtises, et puis une grande dame... je ne sais pas son nom.

MOKA.

Madame Vautrin, une petite maigre?

Mme GOBIN.

Non, non, une grande qui est jolie femme, mais qui fait les beaux bras.

AIR : La maison de M. Vautour.

Du reste, un style décousu,
Et des malices sans finesse,
Un lampiste, un niais, un bossu,
Aussi mal tourné que la pièce.
Venez donc, du fond du Marais,
Voir sur des montagnes mal faites
Le soleil entre deux quinquets,
Et l'Olympe sur des roulettes!

MOKA.

Eh bien! alors, pourquoi y allez-vous donc?

Mme GOBIN.

Pourquoi? c'est qu'on dit qu'il y aura du bruit, et s'il n'y en avait pas, je compte bien en faire.

MOKA.

Est-ce que vous seriez attaquée?

Mme GOBIN.

Comment! si je le suis? Est-ce que mon mari n'est pas artiste mécanicien? est-ce qu'il n'a pas un premier garçon? enfin, est-ce qu'il n'est pas...

MOKA.

Comment?

Mme GOBIN.

C'est public, tout le quartier sait bien qu'il est... Tout le monde l'a reconnu.

MOKA.

Mais encore, qu'est-ce qu'il est?

Mme GOBIN, *montrant son épaule.*

Eh! vous m'entendez bien, je n'ai pas besoin de vous le dire.

MOKA.

Ah! j'y suis; votre mari, n'est-ce pas ce petit bossu qui était avec vous, et qui depuis un siècle est à la queue? Tenez, on le voit d'ici; il est encore à la même place!

Mme GOBIN.

AIR : Vivent les Gascons, mes amis. (*Les Gascons.*)

Je crois que j'en perdrai l'esprit;
Mon Dieu, quel homme,
Quel petit homme!
Je crois que j'en perdrai l'esprit,
Voyez donc comme
Il est petit!

Enfin l'y voilà maintenant :
Eh! mon Dieu, qu'est-ce qui l'arrête?

Voilà que tout le monde prend
Des billets par-dessus sa tête.

Ensemble.

MOKA.

Je crois qu'elle en perdra l'esprit, etc.

Mme GOBIN.

Je crois que j'en perdrai l'esprit; etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LEGRAND.

LEGRAND.

Laissez-moi, laissez-moi passer, je suis de la maison.

Mme GOBIN.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

MOKA.

C'est le souffleur.

Mme GOBIN.

Il a un air endormi.

MOKA.

Dame ! il lit la pièce tous les soirs.

LEGRAND.

Garçon, une demi-tasse?

MOKA, *criant.*

Versez au salon !

Mme GOBIN.

C'est apparemment pour se réveiller.

MOKA, *à Legrand, qui souffle sur son café.*

Eh ! ne soufflez pas, ce n'est pas trop chaud : ce que c'est que l'habitude ! — Eh bien ! monsieur Legrand, nous avons encore du monde.

LEGRAND.

C'est une bénédiction.

AIR de Marianne.

Chez nous, depuis qu'on se rassemble,
Tout va des mieux, et grâce au ciel,
A la Gaîté, *Lutèce* tremble,
Et nous faisons pâlir *Daniel* *.
Qu'un gai délire
Chez nous attire,
Mais qu'en sortant on finisse par rire.
Tout notre espoir
Serait de voir
Qu'on assiégeât tous les soirs
Nos couloirs.
Loin que cette guerre nous lasse,
Accourez! Nous tiendrons longtemps,
Puisque ce sont les assiégeants
Qui nourrissent la place.

Ah çà! vous avez là le manuscrit que je vous ai laissé?

MOKA.

Oui; le voilà. Si vous voulez qu'on le porte au théâtre?

LEGRAND, le mettant dans sa poche.

Je le porterai moi-même. Songez donc que je tiens là tout le talent des acteurs et tout l'esprit de la pièce.

MOKA.

Enfin, si vous voulez?...

LEGRAND.

Je vous remercie... ça n'est pas lourd.

MOKA.

Est-ce que vous allez déjà vous installer dans votre loge?

Mme GOBIN.

Si ce monsieur pouvait me donner une petite place... en

* *Lutèce* et *Daniel*, mélodrames de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin.

ses errant un peu?... Qu'est-ce que j'entends là? Enfin, c'est mon mari; ma foi, ce n'est pas sans peine.

SCÈNE III.

LES MÊMES; GOBIN.

GOBIN.

AIR : Bon voyage, cher Dumolet. (*Le Départ pour Saint-Mâlo.*)

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Si dans la foule,
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin.

Mme GOBIN.

Vous avez donc enfin des billets?

GOBIN.

Oui, ma petite femme.

Oui, chaque jour est pour moi jour de noce;
Plaisir d'autrui jamais ne m'attrista.
Je ne vais point demandant plaie et bosse,
J'en trouve ici bien assez comme ça.

Roul' ta bosse, mon cher Gobin, etc.

Plaisir, gaîté, voilà ma seule escorte;
Et les voleurs me causent peu d'effroi.
Qui me prendrait, morbleu! ce que je porte,
Se trouverait plus attrapé que moi.

Roul' ta bosse, mon cher Gobin, etc.

Mme GOBIN.

Entrons donc vite, au lieu de nous amuser. Où sont ces billets?

GOBIN.

J'ai bien les billets; mais je n'ai pas de place, car il n'y en a plus.

Mme GOBIN.

Comment ?

GOBIN.

Eh bien ! ma petite femme, nous irons ailleurs; je me verrai jouer une autre fois.

LEGRAND.

Comment, monsieur, vous voir jouer... Est-ce que vous vous croyez offensé ?

GOBIN.

Moi, non... je ne m'en doutais pas : c'est ma femme qui veut absolument que je le sois... C'était à qui me le persuaderait, jusqu'à mes confrères... mes confrères en bosse, qui voulaient me faire entrer dans une conspiration ; car nous en avions aussi une, afin que vous le sachiez.

AIR : Ma commère, quand je danse.

Nous avions, pour l'abordage,
Choisi quinze des plus grands ;
Les petits, avec courage,
Devaient monter sur les bancs.
Nous avions même un commandant ;
Et vous devinez, je gage,
Le signe de ralliement.

Ce qui a fait tout manquer, c'est que le chef s'est formalisé de ce qu'on ne l'appelait pas Votre Éminence, et l'on sait qu'un bossu tient éminemment aux formes.

Mme GOBIN.

Il n'en est pas moins affreux qu'un théâtre se permette de faire rire ainsi.

GOBIN.

Eh parbleu ! c'est son état de faire rire.

AIR : Au clair de la lune.

De toute la ville
S'il est fréquenté,
C'est qu'il est l'asile

Cher à la gaîté.
Chez eux, à toute heure,
Ce sont des éclats...
On croit qu'on y pleure
Quand on n'y rit pas.

Mme GOBIN.

J'en conviens; mais s'attaquer à un corps aussi respectable que celui des bossus... Rien que d'y penser, ça fait hausser les épaules à tout le monde.

GOBIN.

Ça n'est pas à moi, toujours; il est vrai que ça ne me les a pas fait baisser d'un pouce.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

Dans l'État, nous ne formons pas
Une masse assez imposante
Pour qu'à nos dépens, ici-bas,
Il soit défendu qu'on plaisante;
Un trait malin me divertit,
Et me fâcher quand on me raille
Serait prouver que j'ai l'esprit
Encor plus mal fait que la taille.

Par exemple, si j'en veux à quelqu'un, c'est à l'acteur qui me représente; on dit qu'il me ressemble, on jurerait que c'est moi. Si jamais je me trouve face à face avec ce monsieur Vernet *...

LEGRAND.

Point du tout, ce n'est pas la même personne. Vous êtes bien plus grand, bien plus bel homme... et d'ailleurs, il ne dit que ce que je lui souffle.

* Vernet, jeune acteur plein de gaieté et de naturel, qui, dans *le Combat des Montagnes*, jouait le rôle du Bossu. C'est aussi lui qui jouait M. Gobin, et il avait su avec un rare talent donner à ces deux rôles une couleur et une physionomie différentes.

GOBIN.

Comment ! c'est vous qui êtes ?...

LEGRAND.

Le souffleur du théâtre.

GOBIN.

Ah ! bien, c'est à vous que j'en veux.

LEGRAND.

Non pas, diable ! souffler, n'est pas...

GOBIN.

Au fait, il a raison. Vous voyez que je n'ai pas de rancune, et la première fois que j'irai, je vous promets de rire comme un... vous m'entendez.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; VERNISSAC.

VERNISSAC.

Ah ! la maudite salle! on étouffe de chaud. Eh ! sang-Dieu, garçon ?...

MOKA.

Monsieur veut-il quelque chose ?

VERNISSAC.

Oui, sans doute, une glace. Est-ce que Sainville n'est pas venu ?

MOKA.

Non, monsieur; mais si vous voulez...

VERNISSAC.

Non; je n'aurai soif que quand il sera arrivé.

Mme GOBIN, bas à Moka.

Quel est ce monsieur ?

MOKA, de même.

Un auteur gascon, qui trouve toujours moyen de se faire payer ses repas et même ses rafraîchissements par ses confrères.

VERNISSAC.

AIR du Fleuve de la vie.

Grâce au droit qu'ici je m'arroge,
Je suis riche sans rien avoir;
J'ai ma voiture et j'ai ma loge,
Je prends ma glace chaque soir.
Tous les jours, sans que l'on me prie,
Je vais dîner chez mes amis;
C'est ainsi qu'on descend *gratis*
Le fleuve de la vie.

(Au souffleur.) Eh! sang-Dieu! c'est vous, mossou; je n'ai point reçu votre réponse pour ce petit ouvrage... car c'est à vous qu'on les adresse.

LEGRAND.

Non, je ne me rappelle pas.

VERNISSAC.

Oh! je vais vous mettre sur la voie : une petite pièce sur le saut du *Niagara*, une pièce épisodique. La première scène, nous mettons un avocat dans le genre de l'*Avocat Patelin.*

LEGRAND.

Ah! tant pis, monsieur, la pièce ne sera pas reçue; nous n'oserions par la jouer à cause de messieurs de la faculté de droit.

VERNISSAC.

Ah! qu'importe? je ne tiens pas à une scène; nous commencerons par la seconde. C'est un médecin comme ceux de Molière.

LEGRAND.

Ça ne se peut pas... l'école de médecine qui se fâcherait...

VERNISSAC.

Allons, commençons donc par la troisième; c'est un grand politique qui parle de tout.

LEGRAND.

Nous aurions contre nous la moitié des salons de Paris.

VERNISSAC.

Sang-Dieu ! mossou, de qui alors voulez-vous que je me moque ? sera-ce des gens d'esprit ?

LEGRAND.

Non pas ; chacun crierait qu'on l'attaque.

VERNISSAC.

Eh bien ! alors, j'attaque ceux qui n'en ont pas. Eh donc ! je n'aurai rien à craindre ?

LEGRAND.

Peut-être, monsieur ; il ne faut jamais avoir à lutter contre la majorité.

VERNISSAC.

Sang-Dieu ! comment voulez-vous donc que l'on écrive la Comédie ?

LEGRAND.

Oh ! je vais vous le dire.

AIR : J'avais un billet d'amateur.

Ne dites rien des procureurs,
Et silence sur les notaires;
Craignez nos modernes docteurs,
Respectez les apothicaires.
Ne parlez pas des grands seigneurs,
Des journaux, de vers ni des belles;
Mais du reste peignez nos mœurs,
Et surtout qu'elles soient fidèles.

Il me semble qu'il vous reste encore un champ assez vaste.

VERNISSAC.

Je ne vois pas cela.

LEGRAND.

C'est que vous ne voulez pas voir.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse

Des gais enfants de la Garonne
Peignez l'esprit et les traits fanfarons.

VERNISSAC.

Non pas, sang-Dieu ! je défends en personne
Qu'on ose attaquer les Gascons.

LEGRAND.

Qu'importe ! suivez mon précepte.
Nous voyons tant d'originaux fieffés...

MOKA.

N'épargnez rien, pourvu que l'on excepte
Les garçons de cafés.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; BERNARD.

BERNARD.

Ah ! il n'y a plus de place ; peu m'importe, j'ai une loge, et j'espère rouler vos montagnes.

LEGRAND.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

BERNARD.

Monsieur, on me nomme Bernard Lerond, et je suis négociant, rue Saint-Denis, à la Bonne Foi.

AIR du vaudeville des Poëtes sans soucis.

Premier couplet.

J'ai toujours accueilli chez moi,
Ce fut notre règle commune,

La justice et la bonne foi,
Et bientôt j'ai vu la fortune
Avec elles venir s'asseoir
Dans mon comptoir. (4 *fois.*)

Deuxième couplet.

Je n'ai pas d'acajou brillant,
Et chez moi la dorure manque;
Mais des doublons, de l'argent franc,
Surtout, de bons billets de banque;
Voilà, monsieur, ce qu'on peut voir
Dans mon comptoir. (4 *fois.*)

LEGRAND.

Est-ce que monsieur se croirait attaqué ?

BERNARD.

Moi, monsieur, point du tout; mais j'ai deux neveux, deux charmants garçons, qui sont à la tête de mon magasin, et que j'aime comme s'ils étaient mes fils. Eh bien ! ce matin, en arrivant de Bordeaux, où j'avais été faire un voyage pour mes affaires, imaginez-vous qu'au lieu de m'embrasser et de me demander de mes nouvelles, ils m'abordent en se plaignant d'une injure qu'on leur a faite ! Ils prétendent qu'on a voulu les tourner en ridicule... Et je ne souffrirai pas qu'on attaque ma famille...

LEGRAND.

Comment, monsieur ! est-ce que messieurs vos neveux portent des moustaches ?

BERNARD.

Non, monsieur.

LEGRAND.

Est-ce qu'ils portent des éperons ?

BERNARD.

Non, monsieur. Qu'est-ce que c'est que des éperons et des moustaches ? Je voudrais bien voir qu'ils en eussent ! est-ce qu'ils rougiraient de leur état ? Apprenez, monsieur, que

l'état de commerçant est le plus beau et le plus utile de tous.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

C'est lui qui répand l'abondance
Par ses efforts industrieux;
C'est lui dont l'utile influence
Unit tous les peuples entre eux.
Aux nobles fruits de la victoire
Si les États doivent l'honneur,
Si les beaux-arts en font la gloire,
Le commerce en fait le bonheur.

Et quand on a l'honneur d'être commerçant, on doit être fier d'en porter l'habit. Qu'est-ce que c'est que des moustaches?

LEGRAND.

Prenez garde; n'en parlez pas si haut! si l'on vous entendait, il y aurait peut-être du danger.

BERNARD.

A Dieu ne plaise que j'en dise du mal; je les respecte trop pour cela.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre. (Le Dîner de Madelon.)

Rendons honneur aux guerriers intrépides
Qui pour la France ont bravé le trépas;
S'il le fallait, en les prenant pour guides,
On nous verrait tous marcher sur leurs pas.
Mais jusqu'alors, au sein de nos murailles,
(Montrant la place des moustaches.)
Ce noble signe a seul droit de flatter
Ceux qui déjà, sur les champs de batailles,
Ont acheté le droit de le porter.

LEGRAND.

Quant à cela, tout le monde est de votre avis, et voilà justement ce que nous voulions faire entendre.

BERNARD.

Oh! parbleu, c'est entendu.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Chez nous l'honneur devance l'âge,
Et les Français pensent, avec raison,
Qu'on peut bien avoir du courage
Sans avoir de barbe au menton;
Tout fiers d'une aussi noble tâche,
Aux ennemis ils feraient voir
Que, pour leur couper la moustache,
On n'a pas besoin d'en avoir.

LEGRAND.

Alors je ne vois pas trop pourquoi messieurs vos neveux n'ont pas voulu permettre qu'on attaquât un léger ridicule qu'ils ne partagent pas.

BERNARD.

Oui, je crois que nous nous sommes fâchés un peu vite, et qu'au fait tout cela ne tombait que sur les éperons.

LEGRAND.

Vous l'avez dit.

BERNARD.

Eh bien! monsieur, nous sommes aussi gens à entendre la plaisanterie; et je suis sûr que s'il en est encore quelques-uns parmi nous qui tiennent à cette petite manie, ils seront les premiers à en rire... Tenez, moi, je me charge d'arranger l'affaire, et de leur dire :

AIR de La Sentinelle.

Oui, croyez-moi, déposez sans regrets
Ces fers bruyants, cet appareil de guerre,
Et des Amours, sous vos pas indiscrets,
N'effrayez plus la cohorte légère.
Si des beautés dont vous causez les pleurs,
Nulle à vos traits ne se dérobe,
Contentez-vous, heureux vainqueurs,
De déchirer leurs tendres cœurs
Et ne déchirez plus leur robe.

LEGRAND.

Et je suis sûr qu'ils auront égard à la pétition.

BERNARD.

Je vous remercie, monsieur, de m'avoir éclairé... Je vais me placer dans ma loge, et vous m'entendrez. (*S'adressant au parterre.*) J'espère maintenant que personne n'a plus de réclamations à faire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; DUTOUPET, *paraissant aux premières loges.*

DUTOUPET.

C'est ce qui vous trompe, et ça ne finira pas ainsi.

LEGRAND.

Je ne vois pas que dans notre pièce monsieur soit attaqué en rien.

DUTOUPET.

C'est justement pour ça que je réclame. Ces messieurs se plaignent d'être mis en scène, et moi, monsieur, je me plains de ce que je n'y suis pas; il me semble que je suis un personnage assez important pour qu'on fasse attention à moi.

LEGRAND.

En voici bien d'une autre !... Mais, monsieur, on ne fait pas ainsi une scène publique...

DUTOUPET.

Au contraire, il ne peut y avoir trop de témoins; c'est une affaire dont je veux faire juges ces messieurs, et vous verrez s'ils ne vous donnent pas tort. Messieurs, je suis artiste coiffeur; j'ai un cabriolet et un jockey, suivant l'usage, puisqu'à présent il est impossible sans cela de faire son chemin! J'éclabousse tout le monde, je rase les boutiques;

je frise les passants ; et le soir, du haut de mon wiski, je fais encore la barbe à ceux que j'ai coiffés le matin. Tout à l'heure encore, en venant au théâtre, j'ai manqué de renverser une pratique ; il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu. Eh bien! tout cela n'y fait rien; et je ne puis venir à bout de faire du bruit dans le monde.

LEGRAND.

Vous en faites beaucoup trop ici, et l'on ne trouble pas ainsi un lieu public.

DUTOUPET.

Est-ce que vous croyez me faire peur? Apprenez que je suis un homme de tête; et que si une fois je mets les fers au feu, je vous prouverai que j'ai, comme un autre, la tête près du toupet.

LEGRAND.

Au fait, monsieur, que voulez-vous?

DUTOUPET.

Je demande qu'il soit question de moi dans vos Montagnes. Je ne vous demande qu'une petite scène; quand ce serait un peu tiré par les cheveux, qu'est-ce que ça fait?

LEGRAND.

Monsieur, c'est assez difficile; mais je connais l'auteur, et je vous promets que, dans sa première pièce, il sera question de vous.

DUTOUPET.

C'est ça ; une pièce, un prologue, je n'y tiens pas... Vous me le promettez?

LEGRAND.

C'est comme si vous y étiez...

DUTOUPET.

Eh bien! à la bonne heure. Moi, je m'emporte d'abord ; je suis vif comme la poudre ; mais ça ne tient pas.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; UN JOCKEY, *paraissant sur le théâtre.*

LE JOCKEY.

Le cabriolet de M. Dutoupet! Monsieur, le cabriolet est là.

DUTOUPET.

Eh! c'est vrai; j'ai de l'ouvrage pour ce soir à l'Opéra, Vénus et Psyché qui hier se sont prises aux cheveux... Ça n'est pas aisé à démêler. Messieurs, les affaires avant tout. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

BERNARD.

Plaisant original, qui se fâche de ce qu'on ne le met pas en scène, tandis que tant d'autres... Vous voyez, messieurs, qu'il est difficile de contenter tout le monde.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville Le Val de Vire.

LEGRAND.

Depuis que ce bas monde est fait,
Partout on se querelle.
Ah! réalisons, en effet,
La paix universelle.
Entre les plaideurs
Et les procureurs,
L'amour et l'hyménée;
Entre les mamans,
Entre les amants,
Que la paix soit signée!

VERNISSAC.

Entre l'artiste et les huissiers,
L'acteur et le parterre;

Les propriétaires altiers
Et l'humble locataire;
Entre le bon sens
Et des noirs pédants
La race renfrognée;
Entre les auteurs,
Les restaurateurs,
Que la paix soit signée!

DUTOUPET.

Vous qui sur un char élevé,
Causez mainte bagarre,
Brûlez un peu moins le pavé,
Et surtout criez : Gare!
Que la foule qui
Redoute un wiski,
Par vous soit épargnée;
Entre les piétons
Et les phaétons,
Que la paix soit signée!

GOBIN.

Les biens et les maux presque tous
Sont compensés sur terre;
On prétend que chez les époux,
On voit souvent la guerre.
Je m'en aperçoi,
C'est un train chez moi
Le long de la journée!
Mais le jour finit,
Arrive la nuit,
Et la paix est signée!

BERNARD, au public.

On sait que c'est par des chansons
Que tout finit en France;
En chantant nous vous proposons
Un traité d'alliance :
Il ne suffit pas

Que la guerre, hélas!
Ici soit terminée;
Par un bruit plus doux,
Messieurs, prouvez-nous
Que la paix est signée.



TOUS LES VAUDEVILLES

OU

CHACUN CHEZ SOI

A-PROPOS-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DÉSAUGIERS ET DELESTRE-POIRSON.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 16 août 1817.

Rend l'ouvrage plus facile,
Et c'est au bruit des chansons
Qu'on bâtit le Vaudeville.

LES OUVRIERS.

Allons, etc.

UN OUVRIER.

Savez-vous bien que la maison avait joliment besoin de réparations ?

BADIGEON.

Parbleu ! si le petit Vaudeville avait voulu se décider plus tôt à déménager, il y a longtemps que cela serait fait ; mais on tient à ses vieilles habitudes, et ce n'est que lorsque son architecte, M. Arlequin, lui a assuré que ce serait tout au plus l'affaire de quinze jours qu'il a enfin pris son parti.

AIR : Lon, lan, la, landerirette.

A ces mots, le Vaudeville
Lentement s'est écarté
De son petit domicile
Qu'il n'avait jamais quitté,
En disant : cette toilette
Rajeunira mon berceau.
Eh ! lon, lan, la, landerirette,
Il faut souffrir pour être beau.

L'OUVRIER.

Mais, avant de partir, il a fait ses adieux à ses amis ?

BADIGEON.

Quelle demande ! Voici ce qu'il leur a dit :

Même air.

De vos bontés paternelles
Le souvenir me suivra ;
D'en mériter de nouvelles
L'espoir me consolera.
Jusque-là plus de goguette
Pour moi ni pour mon troupeau :

Mais, lon, lan, la, landerirette,
Il faut souffrir pour être beau.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ARLEQUIN, une règle à la main.

ARLEQUIN.

C'est bon, c'est bon ! En vérité, depuis que je suis architecte, je ne sais plus auquel entendre : monsieur Arlequin, monsieur Arlequin, eh bien ! quand aurez-vous fini ?... quand ouvrirez-vous ?... voilà quinze grands jours qu'on ne chante plus... Eh ! messieurs, quand il y en aurait trente...

AIR : Cet arbre apporté de Provence. (Les Deux Panthéons.)

Paris, comme on dit à la ronde,
N'a pas été fait en un jour :
En sept jours on a fait le monde,
Me répondent-ils tour à tour.
A cette œuvre assez difficile,
Moi, je ne vois que deux raisons :
L'architecte était plus habile,
Ou bien les jours étaient plus longs.

Enfin ils ont manqué de me faire oublier de déjeuner... Ah ! c'est vous, monsieur Badigeon, ça avance-t-il ?

BADIGEON.

Il n'y a plus que ce côté-ci que je vais faire rebâtir à neuf, avec ces vieux matériaux... vous savez...

ARLEQUIN.

C'est ça, et une couche de blanc par là-dessus.

BADIGEON.

Comme nous avons fait là-haut, pour la loge des figurantes.

ARLEQUIN.

C'est bien ! Il n'est pas nécessaire dans un théâtre que

tout soit neuf du haut en bas... en se prêtant à l'illusion... Ah ! dites-moi ! mon cher ami, ce pilier-là est-il bien solide ?

BADIGEON.

N'avez-vous pas peur que ça tombe ?

ARLEQUIN.

On ne sait pas ce qui peut arriver, voyez-vous ; dans la nouvelle salle, il faut tâcher que rien ne tombe, si c'est possible !... A propos de ça, a-t-on déménagé les magasins?

BADIGEON.

Oui, monsieur, et voilà ce qu'on a descendu. Qu'est-ce que c'est donc que ce gros ballot ? c'était d'un lourd à nous casser les bras.

ARLEQUIN.

Chut !...

BADIGEON.

Comment ! chut ?

ARLEQUIN.

N'en dites rien : ce sont toutes les pièces mortes au Vaudeville.

BADIGEON.

Oh ! je ne m'étonne plus.

ARLEQUIN.

Nous avons encore trois ballots comme celui-là.

BADIGEON.

Et ceux-ci qui étaient si légers, que renferment-ils ?

ARLEQUIN.

Oh ! c'est bien différent.

AIR : C'est le meilleur homme du monde. (*Monsieur Guillaume.*)

C'est notre *afficheur Arlequin*,
Piron, la Danse interrompue,
C'est *Colombine mannequin*,
Barcelonnette et *l'Entrevue*,
Les Vendangeurs, et cœtera,

Et je veux, en artiste habile,
Étayer de ces pièces-là
Les colonnes du Vaudeville.

BADIGEON.

Ça sera très-bien vu... (Montrant le premier ballot.) Ah çà ! que voulez-vous qu'on fasse des vaudevilles tombés ?

ARLEQUIN.

Au fait, ça n'est bon à rien : portez-les aux boulevards ; mais dépêchons, songez que le Vaudeville ne peut tarder à revenir. Eh bien ! qu'est-ce qui arrive là ? Serait-ce déjà quelque curieux qui viendrait nous déranger ?

SCÈNE III.

ARLEQUIN, M. PONT-NEUF.

PONT-NEUF.

Eh bien, ça avance-t-il ? Pardon si j'entre sans façon ! je suis presque de la maison...

ARLEQUIN.

Il me semble, en effet, avoir déjà eu l'honneur de voir votre figure.

PONT-NEUF.

Je le crois : je suis M. Pont-Neuf.

ARLEQUIN.

Oh ! et vous vous portez comme...

PONT-NEUF.

Comme vous dites, à merveille ; mais pour peu que l'absence du Vaudeville se prolongeât encore longtemps, cette belle santé pourrait bien...

ARLEQUIN.

Comment, monsieur Pont-Neuf, vous aimez le Vaudeville à ce point-là ?

PONT-NEUF.

Comme un enfant que j'ai vu naître.

AIR : Bon, bon, bon, lariradondaine.

De ces lieux, je m'en flatte,
Je suis presqu' un pilier;
J'étais de même date
Que les bancs du foyer.
Eh ! bon, bon, bon,
Lariradondaine,
Eh ! gai, gai, gai,
Lariradondé.

Je ne l'ai point quitté, ce cher enfant.

AIR : Sans mentir. (*Les Habitants des Landes.*)

Je l'ai vu tendre et volage,
Grivois, libertin, moqueur,
Toujours fou, quelquefois sage,
Et de temps en temps pleureur.
Sous son humide paupière
Sa vue alors se troublait:
Il tombait; mais quand, par terre,
Notre espiègle se voyait,
Il riait (*Bis.*)
Et soudain se relevait.

Mais je ne suis pas le seul qui soit ici de fondation ; nous formons à l'orchestre un petit aréopage, qui conserve autant que possible le bon goût et les bonnes traditions ; nous sommes tous fidèles au rendez-vous, et si l'un de nous passait une soirée sans paraître à l'orchestre ou au foyer, on ne manquerait pas le lendemain d'envoyer savoir de ses nouvelles. Si vous connaissiez M. Banquette, notre doyen... je me rappelle toutes les affaires où nous nous sommes trouvés ensemble. Il eut un chapeau emporté à *Jeanne d'Arc*, et moi une basque de mon habit qui resta à la première de *Fanchon;* vous sentez bien alors que, depuis que le théâtre est fermé, je ne vis plus, et je voudrais savoir quand je pourrai reprendre mon existence dramatique.

ARLEQUIN.

J'espère qu'aujourd'hui même j'aurai terminé les réparations.

PONT-NEUF.

Ah çà ! dites-moi, monsieur, vous augmentez sans doute la salle ; je me suis laissé dire qu'elle serait plus grande que celle de l'Opéra.

ARLEQUIN.

AIR du vaudeville d'Arlequin afficheur.

Dans un séjour plus spacieux
On n'entendrait plus ma musette,
Je ne suis point ambitieux
Et n'agrandis pas ma retraite.
Si petite qu'elle est, je dis,
Ainsi que ce sage d'Athène :
Plût au ciel que de vrais amis
Elle fût toujours pleine.

PONT-NEUF.

Vous complez la faire assurer contre l'incendie?

ARLEQUIN.

Eh ! mais ce serait plutôt contre le froid.

PONT-NEUF.

Et, dites-moi, monsieur, ferez-vous assurer les pièces? On dit qu'il y a des compagnies d'assurance qui se chargent du succès... et puis je voulais vous demander : Quand revient donc ce cher Vaudeville ?

ARLEQUIN.

Eh! mais, aujourd'hui même.

PONT-NEUF.

Serait-il possible? Je ne quitte point ces lieux, je veux être le premier à le recevoir ; mais ! regardez donc de ce côté, serait-ce lui? quelle foule l'entoure !

ARLEQUIN.

Eh! tant mieux, s'il amène la foule avec lui, nous voilà sauvés. Sangodémi! je cours faire ouvrir les portes.

PONT-NEUF.

Et moi, je l'attends.

ARLEQUIN.

Vous le reconnaîtrez bien.

PONT-NEUF.

Parbleu!

(On entend un roulement de tambour, suivi des mots : *Qui vive?* — *Ami.* — Arlequin sort.)

SCÈNE IV.

M. PONT-NEUF, M. SAINT-MARTIN, avec une grosse caisse.

PONT-NEUF.

Où est-il, ce cher enfant?... Eh! mais qu'est-ce?... que vois-je là?

SAINT-MARTIN.

Parbleu! vous voyez en moi le Vaudeville, et un gaillard bien découplé encore.

PONT-NEUF.

Mon Dieu! comme il est grandi depuis quinze jours! il n'est pas reconnaissable.

SAINT-MARTIN.

Ah! ah! la mauvaise herbe....

PONT-NEUF.

Et puis je lui trouve un air niais.

SAINT-MARTIN.

Dame, c'est sur cet air-là que je chante tous mes couplets.

PONT-NEUF.

Est-il possible que ce soit là le Vaudeville !

AIR : Tout ça passe en même temps.

Un Vaudeville malin
Qui s'annonce de la sorte :
Un « qui vive » pour refrain,
Et des soldats pour escorte !

SAINT-MARTIN.

Moi, monsieur, toujours je porte
Un tambour pour tambourin,
Et ma place est à la porte,
A la porte (*Bis.*) Saint-Martin.

Vous n'êtes donc jamais venu chez nous ?

PONT-NEUF.

Moi, monsieur, depuis vingt ans, je viens ici tous les soirs, et je ne connais que le Vaudeville.

SAINT-MARTIN.

Eh bien ! c'est moi, chaque théâtre a ses attributions; il y en a un où l'on chante l'opéra-comique.

PONT-NEUF.

Où l'on chante ?

SAINT-MARTIN.

Eh ! oui, l'on chante ! N'allez pas me chicaner sur les termes... chaque théâtre a son genre distinct : à l'un c'est l'opéra-comique, à l'autre la comédie, à d'autres le mélodrame ; mais le Vaudeville, on le chante partout, et tout le monde s'en mêle, depuis l'Odéon jusqu'aux théâtres en plein air.

PONT-NEUF.

Et il ne réclamerait pas !...

SAINT-MARTIN.

Comment voulez-vous qu'on entende sa voix, au milieu de nos trombones et de nos grosses caisses ?

(Il frappe sur la sienne.)

PONT-NEUF.

Ah ! mon Dieu !

SAINT-MARTIN.

AIR : Tarare pompon.

Monsieur, lorsqu'il le faut,
Nous chantons à merveille ;
Mais écorcher l'oreille
N'est pas notre défaut.

PONT-NEUF.

Que vous chantiez, c'est juste,
Le chant calme nos maux,
Mais que vous chantiez juste,
C'est faux.

SAINT-MARTIN.

Bah ! ce n'est rien, vous en entendrez bien d'autres : nous sommes venus en famille, je suis là avec mes frère et sœur, madame la Gaîté, M. l'Ambigu, et puis un autre encore que nous avons laissé en route, parce qu'il ne va pas si vite que nous, vu qu'il va à cheval.

PONT-NEUF.

Diable ! un Vaudeville équestre !

SCÈNE V.

LES MÊMES; M. L'AMBIGU, Mme LA GAITÉ.

L'AMBIGU.

AIR : Monsieur d' la Palisse est mort.

Oui, je suis l'Ambigu,
L'Ambigu-Comique ;
Et j'ai l'esprit très-pointu,
Très-pointu, je m'en pique.

LA GAITÉ.

Si mes vers sont ennuyeux,

Ma pantomime touche;
Je ne parle jamais mieux
Qu'en n'ouvrant pas la bouche.

L'AMBIGU.

Oui, je suis l'Ambigu, etc.

LA GAITÉ.

Ma lance égale en crédit
L'arme du ridicule.

L'AMBIGU.

Si je n'ai pas plus d'esprit,
C'est que je dissimule.

Ensemble.

SAINT-MARTIN et LA GAITÉ.

La Gaîté, l'Ambigu,
L'Ambigu-comique
Ont tous deux l'esprit pointu,
Très-pointu, je m'en pique.

L'AMBIGU.

Oui, je suis l'Ambigu, etc.

PONT-NEUF.

Qu'est-ce que c'est que toute cette famille-là? Eh! que diable venez-vous faire ici?

LA GAITÉ.

Nous y établir; ce n'est pas la première fois que nous empiétons sur le Vaudeville, et puisqu'il est absent, nous nous emparons de son domaine.

L'AMBIGU, mystérieusement.

Oui.

LA GAITÉ.

Silence!

PONT-NEUF.

Silence?... quelle singulière femme!

AIR du Ballet des Pierrots.

Pourquoi chanter le Vaudeville?

LA GAITÉ.

Parce que je suis la Gaîté.

PONT-NEUF.

Pourquoi ce bouclier d'Achille?

LA GAITÉ.

Parce que je suis la Gaîté.

PONT-NEUF.

Pourquoi cette lance et ces armes?

LA GAITÉ.

Parce que je suis la Gaîté.

PONT-NEUF.

Pourquoi ce mouchoir et ces larmes?

LA GAITÉ.

Parce que je suis la Gaîté.

PONT-NEUF.

Vous n'avez donc pas de caractère?

LA GAITÉ.

Qu'importe, pourvu que j'aie de l'argent!... Mais rassurez-vous, le Vaudeville ne vient jamais chez nous qu'en seconde ligne: ici tout finit par des chansons; chez nous c'est tout le contraire.

L'AMBIGU.

On commence par chanter...

LA GAITÉ.

Et l'on finit par se battre.

PONT-NEUF.

C'est charmant. Voilà le cas que vous faites du Vaudeville!

AIR : Trouverez-vous un Parlement? (Molière à Lyon.)

Emblème de l'esprit français,
Ce vif enfant de la Folie,
Fameux par ses joyeux succès,
Que chaque peuple nous envie,

Sur les travers prompt à frapper,
Prompt à guérir les maux de l'âme,
Est-il donc fait pour occuper
L'antichambre du mélodrame ?

SAINT-MARTIN.

Le fait est qu'il a un peu l'air de porter notre livrée; mais de quoi se plaint-il, nous l'habillons de manière qu'il n'est plus reconnaissable.

LA GAITÉ.

D'ailleurs c'est trop d'honneur que nous lui faisons en nous emparant de son bien.

L'AMBIGU.

Oui.

LA GAITÉ.

Silence!... justement la porte s'ouvre, tout semble préparé pour notre réception.

PONT-NEUF.

Mais ! ce n'est pas vous qu'on attend.

L'AMBIGU.

Qu'importe. Guerriers!...

AIR de La Cosaque.

En gais lurons,
Sans façons,
Nous forçons
L'asile
Du Vaudeville.
Nous le jurons,
Gais lurons,
Nous saurons
Usurper tous ses flons flons.

LA GAITÉ.

Par quelque noir stratagème,
S'emparer de ses États,
C'est bien là la gaîté même,
Ou je ne m'y connais pas.

TOUS.

En gais lurons, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

M. PONT-NEUF, seul.

Par exemple, si je soupçonnais l'existence de ces trois Vaudevilles-là !... il faut qu'il y ait des bâtards dans la famille.

SCÈNE VII.

M. APOLLON, M. PONT-NEUF.

APOLLON.

AIR de Madelon Friquet.

Monsieur, je suis l'Apollon
Du joyeux boulevard du Temple,
Monsieur, je suis l'Apollon
Du café qui porte ce nom.

Lyre et cafetière à la main,
Le soir, le matin,
Dans mon temple,
On me voit pincer,
Verser.

Monsieur, je suis l'Apollon, etc.

Chaud, chaud, entrons !

PONT-NEUF.

Quel est ce monsieur-là ?

APOLLON.

Qui je suis ? Eh ! parbleu ! le Vaudeville !... chaud, chaud !

PONT-NEUF.

Comment, encore un Vaudeville, et avec une cafetière !

APOLLON.

Dame ! chacun a ses armes, et ce sont les miennes... Monsieur veut-il un couplet?... versez ! je veux dire une demi-tasse, tout ça se mêle.

AIR : Pégase est un cheval qui porte.

J'en ai chez moi de toutes sortes,
Du punch, du rack et des bons mots,
Des pointes et des liqueurs fortes,
Des glaces et des madrigaux.
Cher aux gourmets et cher aux grâces,
Sans jamais me tromper, je mets
Du sucre dans mes demi-tasses
Et du sel dans tous mes couplets.

PONT-NEUF.

C'est agréable, on a de quoi choisir.

APOLLON.

Non, monsieur; on prend le tout ensemble, l'un paye l'autre.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Le consommateur se régale,
Et peut avoir, suivant ses goûts,
Pour un demi-franc *la Vestale*,
Et *Femme à vendre* pour six sous ;
Salomon juge, il absout, il condamne,
Pour quelques biscuits demandés,
Et l'on est sûr de *la Chaste Suzanne*
Pour quelques échaudés.

PONT-NEUF.

Ah ! j'y suis maintenant, c'est ce café théâtral, où l'on ne voit que deux acteurs à la fois.

APOLLON.

C'est bien assez, et ça ne m'empêche pas de monter des pièces à spectacle et des vaudevilles.

PONT-NEUF.

Ça doit être difficile à faire.

APOLLON.

Du tout.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique.*)

Au boulevard, quand le voisin
Donne quelque pièce nouvelle,
Aussitôt, les ciseaux en main,
Pour deux acteurs je la morcelle.
Par mes soins l'ouvrage est réduit ;
Coupant dans les vers, dans la prose,
Je n'en conserve que l'esprit.

PONT-NEUF.

Il doit vous rester peu de chose.

Ah çà ! si vous réussissez si bien là-bas, que venez-vous faire ici ?

APOLLON.

Ah ! c'est que je vais vous dire ! il y a bien des inconvénients, le public n'est pas toujours très-tranquille, nous avons de gros consommateurs qui, après avoir bu deux bols de punch, ne se font pas scrupule de troubler la scène la mieux filée ; le café y gagne, mais l'art y perd considérablement.

PONT-NEUF.

Je conçois.

APOLLON.

Il faut si peu de chose pour troubler un acteur... et je vous demande un peu, quand, dans la scène la plus intéressante, on entend crier : *une limonade !* ça refroidit bien le talent. L'autre jour, par exemple, je ne sais pas dans quel vaudeville un amant reprochait à sa maîtresse d'être insensible à son amour, et au lieu de jouer la scène, il avait l'air de jouer aux propos interrompus :

AIR : C'est mon maître en l'art de plaire.

Grand dieux ! quelle rigueur funeste !. .

Holà ! quelqu'un !

Cruelle, vous me refusez...

Un bol au rhum !

Vous exigez donc que je reste...

Garçon ?

En proie au feu que vous causez...

Une carafe d'orgeat !

Que voulez-vous que je devienne?...

Une flûte !

Si je renonce à vos appas?

Il n'y en a plus.

Hélas ! c'est vouloir que je prenne...

La bière !

Le chemin qui mène au trépas.

Trois verres d'eau à la glace !

N'y a-t-il pas de quoi déconcerter l'acteur le plus sûr de son affaire ! C'est pour cela que je viens m'établir chez le Vaudeville qui, sans doute, ne viendra pas de sitôt.

PONT-NEUF.

C'est ce qui vous trompe... il ne manquera pas de Vaudevilles : ils sont là six pour un.

APOLLON.

Comment ! est-ce que l'on chanterait ? je leur porte mes couplets.

PONT-NEUF.

Eh ! non, ils sont à se disputer.

APOLLON.

Ça s'échauffe, je leur porte mes rafraîchissements, chaud, chaud !

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. PONT-NEUF, CHÉRUBIN, en Chinois, avec une grande tartine de confitures.

CHÉRUBIN, entrant en mangeant ; il chante :

Je suis un petit garçon
De belle figure,
Qui n'aime que le bonbon
Et la confiture.

PONT-NEUF, l'arrêtant.

Où allez-vous donc, mon petit ami ?

CHÉRUBIN.

Laissez-moi donc passer ; je suis le Vaudeville, et je vais chez moi.

PONT-NEUF.

Et celui-là aussi !... il n'y a plus d'enfants ; c'est-à-dire, mon petit ami, que vous êtes tout au plus une ombre de Vaudeville.

CHÉRUBIN.

Oui, et une ombre chinoise.

PONT-NEUF.

Comment vous appelez-vous ?

CHÉRUBIN.

Je me nomme Chérubin.

PONT-NEUF.

Chérubin ! Il est gentil comme un ange, ce petit garçon-là.

CHÉRUBIN.

Nous nous sommes lassés de jouer *le Petit Poucet* et *le Pont cassé*, et, depuis quelque temps, nous nous sommes mis à chanter le vaudeville, et, comme notre salle se trouve trop petite, je viens m'établir dans la vôtre.

PONT-NEUF.

Vous avez donc du monde ?

CHÉRUBIN.

Certainement, la meilleure société de Paris... en petites filles et en petits garçons... parce que le matin on dit : « La bonne, j'irai promener ce soir avec monsieur un tel, vous mènerez le petit aux *Ombres chinoises ;* » par ainsi nous avons tous les enfants dont les mamans vont se promener ; ce qui ne laisse pas de faire du monde.

AIR du Premier Pas.

Avec l'enfant,
La bonne entre et séjourne
En un coin noir et sur le dernier banc ;
Certain monsieur vient et près d'elle tourne,
Et puis l'on jase et puis l'on s'en retourne
Avec l'enfant.

Notre spectacle, comme vous voyez, convient à tous les âges, et nos refrains forment un petit cours de morale... Tenez, voilà le seigneur Polichinelle, mon principal acteur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; POLICHINELLE.

CHÉRUBIN.

Entrez, seigneur Polichinelle.

(Polichinelle entre en dansant sur l'air de *L'Anglaise.*)

CHÉRUBIN.

Allons, seigneur Polichinelle, faites votre compliment à l'honorable société.

POLICHINELLE.

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire !

Que Pantin serait content
S'il avait votre agrément !

PONT-NEUF.

C'est charmant, mais il me semble qu'on n'entend pas beaucoup les paroles.

CHÉRUBIN.

Ah ! on en est bien dédommagé.

PONT-NEUF.

Oui, à la vue.

CHÉRUBIN.

Oh ! mon Dieu ! non, chez nous l'on n'y voit goutte ; c'est ce qui en fait le charme.

PONT-NEUF.

C'est peut-être cela qui vous attire du monde ?

CHÉRUBIN.

Voyons, seigneur Polichinelle, que chantez-vous à ces petits prétendants au grand fauteuil académique ?

POLICHINELLE, chantant.

Tu n'auras pas, p'tit polisson, etc.

CHÉRUBIN.

Que dites-vous à tous ces gens à projet, à tous ces entrepreneurs de montagnes ?

POLICHINELLE, chantant.

Du haut en bas
On monte et puis on dégringole.

CHÉRUBIN.

Et à tous ces gens qui se croient offensés, quand on met un travers nouveau sur la scène ?

POLICHINELLE, chantant.

La comédie est un miroir
Qui réfléchit le ridicule, etc.

CHÉRUBIN.

Allons, seigneur Polichinelle, ne perdons pas plus de temps, et entrons sur-le-champ.

PONT-NEUF.

Comment, vous osez passer cette barrière?

CHÉRUBIN.

Et pourquoi pas?

POLICHINELLE, entre en chantant.

Les canards l'ont bien passée,
Lire, liro, lire, lonfa.

(Chérubin le suit.)

SCÈNE X.

M. PONT-NEUF, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

AIR : Voilà mon cousin l'Allure. (*Le Jour de Saint-Crépin.*

Me voici de retour,
Quel beau jour
Pour mon âme ravie!
Je revois mon pays,
Mes amis,
Je revois mon nouvel
Et bel hôtel;
Puissé-je revoir
Le public chaque soir
Applaudir à ma folie!

(Regardant Pont-Neuf.) Eh! c'est monsieur Pont-Neuf, le plus ancien de nos habitués, la première place du premier banc de l'orchestre, du côté du foyer.

PONT-NEUF.

Précisément, à moins qu'elle ne soit prise quand j'arrive.

LE VAUDEVILLE.

Et je désire qu'elle le soit souvent.

PONT-NEUF.

Mais, qu'avez-vous fait de votre bande joyeuse?

LE VAUDEVILLE.

Je les ai laissés à la dernière auberge, occupés à prendre des forces pour achever le voyage.

AIR : Je pars. (Une nuit de la Garde Nationale.)

D'abord,
Devant un rouge bord
J'ai laissé *mons Sabord*
Et ses *Gardes-Marine;*
Edmon,
Par un tendre sermon,
Enjeôle, en vrai *Démon*,
Germaine qu'il lutine.
Hier,
J'ai laissé *Rochester*
Jouant le rôle et l'air
D'un modeste aubergiste;
Et *Latteignant*
A son monde enseignant,
A coups de Frontignan,
A n'être jamais triste.
Là, *Fanchon*,
Au son de sa vielle,
Fait sauter un vieux bouchon;
Là, *Pigeon*
Craint qu'on ne l'appelle
Pour le mettre en faction.
Honorine
Se mutine
Et ne dîne
Qu'en boudant;
Pierrot happe
Sur la nappe,

Rien n'échappe
A sa dent.

Piron,
Chantant un air luron,
Fait sautiller en rond,
Dix commères énormes,
Tandis
Que de toutes les dix
Dorat, tendre Amadis,
Chante les douces formes

Gaspard,
Attendant le départ,
Se fait régaler par
Un *courrier de Valogne*,
Qui se piquait
De gagner au piquet
Le plus fin joueur qu'ait
Vu naître la Gascogne.

Rouffignac,
Feignant toujours d'être
Descendant de Pouceaugnac,
Parle, et, crac!
Nous voyons renaître
De Melun le doux micmac.

Ory guette,
En cachette,
La fillette
Qui le sert,
Et l'hôtesse,
Peu tigresse,
Lorgne et blesse
Philibert.

Wasner,
Fredonnant un vieil air
Avec madame Wasner,
Recommence
Sa danse.

Enfin,
N'ayant plus soif ni faim,
Sans-Gêne à son voisin
Fait payer son festin.

(On entend du bruit.)

Tenez, déjà seraient-ce eux que j'entends?... Eh! non!... Eh! mon Dieu, qu'est-ce qui nous arrive là, et que nous annonce cette effrayante ritournelle?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; MARTON, LE SÉNÉCHAL, ROSETTE, FINETTE et LISETTE.

LE SÉNÉCHAL.

AIR de *Jean de Paris*.

Qu'à mes ordres ici tout le monde se rende :
C'est moi, grand sénéchal, moi qui parle et commande.
Puisqu'en ces lieux c'est à moi d'ordonner,
J'ordonne donc qu'on serve le dîner.
Oui, c'est le léger Vaudeville
Que je vous annonce en ces lieux.

LE VAUDEVILLE.

Comment! un Vaudeville chez moi? Qui êtes-vous, mon ami, et qui vous amène, s'il vous plaît?

LE SÉNÉCHAL.

AIR : J'ai longtemps parcouru le monde. (*Joconde*.)

J'ai longtemps attendu le monde,
Mais de l'attendre je suis las;
J'ai longtemps attendu le monde;
Mais enfin, puisqu'il ne vient pas,
Je veux, en artiste habile,
Chanter aussi le vaudeville,
Et laisser nos fades chansons

Pour prendre ses joyeux flons flons,
Gai, gai, lon, la, zon, zon, flon, flon.

LE VAUDEVILLE.

Comment vous seriez?...

LE SÉNÉCHAL.

L'Opéra-Comique lui-même... (Montrant les quatre femmes.) Vous voyez toutes ses actrices... (Se montrant.) et tous ses acteurs.

LE VAUDEVILLE.

Eh! mon Dieu, que voulez-vous faire de nos flons flons?

MARTON.

Il est certains flons flons
Qui me semblent fort bons.

D'ailleurs, aux grands maux les grands remèdes!

LISETTE.

On nous a ordonné le vaudeville par régime.

LE SÉNÉCHAL.

Nous comptions sur notre salle repeinte à neuf... Il ne nous restait que cela pour attirer les gens, et vous vous avisez d'en avoir une aussi, et vous nous enlevez tous nos moyens de succès, et vous ne voulez pas que l'on crie!

LE VAUDEVILLE.

Eh! mon Dieu, le moyen de vous en empêcher!... Mais vous voilà bien vengés si vous prenez nos refrains.

LE SÉNÉCHAL.

Distinguons... Ces dames et moi nous reprendrons de temps en temps nos grands airs. Ces autres messieurs se mettront aux Ponts-Neufs; ça jettera dans les morceaux d'ensemble une agréable variété.

MARTON.

La pièce d'ouverture est en répétition, et comme on y met de l'activité, nous espérons qu'avant deux mois... vous verrez.

AIR du Mirliton.

La réussite est certaine :
Qui peut plus, peut moins, dit-on,
Et je parviendrai sans peine
A chanter sur votre ton,
C'est un mirliton,
Mirliton, mirlitaine,
C'est un mirliton,
Ton, ton.

Je vais vous donner un échantillon de mon savoir faire. Vous connaissez l'air *au clair de la lune*. (Au sénéchal.) Mon camarade, soutenez-moi.

(Ils chantent en duo et en brodant d'un bout à l'autre.)

MARTON et LE SÉNÉCHAL.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot;
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu :
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu.

LE VAUDEVILLE, riant.

C'est à merveille !... mais tenez, voulez-vous m'en croire, respectez mon modeste domaine, le vôtre est si beau.

LE SÉNÉCHAL.

Bah ! notre vieux répertoire n'est plus de mode. Où trouver un *Amant ialoux*, un *Félix* ou *l'Enfant trouvé?*

LE VAUDEVILLE.

AIR de La Pipe de tabac.

Les *Amants jaloux*, à la ronde,
Reparaissent de plus en plus ;
Depuis quelque temps, dans le monde,
Que d'*Evénements imprévus!*
Chez nous que de *Femmes vengées*,

Que d'*Enfants trouvés* sur nos pas,
Et, dans mille causes jugées,
Que de *Jugements de Midas !*

MARTON.

Ça vous est bien aisé à dire.

AIR du vaudeville des *Deux Edmond*.

Où trouverons-nous, je vous prie,
Ce favori de Polymnie ?
Tous nos regrets sont superflus :
Grétry n'est plus. (*Bis.*)

LE VAUDEVILLE.

Ranimez la lyre féconde
Qui fit *le Calife* ou *Joconde*,
Leurs chants vous prouveront encor
Que Grétry n'est pas mort. (*Bis.*)

Ainsi, croyez-moi...

AIR : Ah ! vous avez des droits superbes. (*Le Nouveau Seigneur.*)

Ah ! vous avez des droits superbes ;
Mais sachez les faire valoir.

Et je vais vous en donner les moyens.

AIR : Je vais rester à cette place. (*Le Nouveau Seigneur.*)

Restez toujours à votre place,
Et chacun voudra parmi nous
Retenir la sienne chez vous.

Sans compter que nous pourrions prendre les armes pour défendre nos foyers, et jugez alors !

AIR : Et pourtant, papa. (*Le Nouveau Pourçeaugnac.*)

Sur l'air d'importance
De vos comités,
Sur l'heureuse chance
De vos nouveautés,
Ah ! Dieu sait combien
Nous pourrions en dire !
Mais plus de satire,
Nous ne dirons rien.

Sur le peu de formes
De vos contrôleurs,
Sur celles énormes
De certains acteurs;
Ah! Dieu sait combien, etc.

Sur ce gros choriste
Qui cache son jeu,
Sur certaine artiste
Qui le cache peu,
Ah! Dieu sait combien, etc.

(On entend du bruit.)

Qu'est-ce que j'entends là chez moi? Une ouverture à grand orchestre... Si je ne vous voyais là, je croirais que vous y êtes déjà installés.

TOUS, voulant entrer dans le théâtre.

Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que c'est que ça?

(Ils entrent.)

SCÈNE XII.

LE VAUDEVILLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, sortant en se bouchant les oreilles.

Ah! les barbares!... les barbares!... la salle n'y résistera pas... Je conçois qu'on ait pu faire tomber une ville au son de la musique... si elle ressemblait à celle-là.

LE VAUDEVILLE.

Eh bien, Arlequin?

ARLEQUIN.

Sangodémi, que vois-je?... Ah! cette fois, c'est bien lui, c'est mon petit maître... Que je suis aise de vous voir ici, hi, hi, hi!

LE VAUDEVILLE.

Eh bien, tu pleures!

ARLEQUIN, pleurant.

Quand vous saurez que la salle...

LE VAUDEVILLE.

Eh bien ! est-ce qu'elle ne serait pas terminée?

ARLEQUIN, pleurant toujours.

Au contraire, j'ai arrangé ça pour le mieux... nous aurons des galeries, des balcons et des loges.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

C'est en tremblant qu'à tous les yeux j'expose
Ce simple essai de mon faible talent;
Ce que j'ai fait serait bien peu de chose,
Sans le secours d'un plus bel ornement.
Et chaque soir, quand vous verrez nos places,
Doublant d'éclat, offrir à l'œil ravi
Mille beautés disputant à l'envi
Et de jeunesse et d'attraits et de grâces :
Le beau spectacle!

LE VAUDEVILLE, regardant les loges.

Ah! je le vois d'ici.

Il n'y a pas de quoi se désoler.

ARLEQUIN, de même.

Ce n'est pas ça... Cette salle que j'ai rebâtie, en conscience, quoique architecte... eh bien!... elle est pleine.

LE VAUDEVILLE.

Déjà ! ma foi, tant mieux.

ARLEQUIN.

Elle est pleine d'étrangers qui veulent s'en emparer.

LE VAUDEVILLE.

Serait-il possible?

ARLEQUIN.

Monsieur *Saint-Martin*, monsieur *l'Ambigu*, madame *la Gaîté*, le café d'*Apollon*, les *Ombres chinoises*... jusqu

monsieur l'*Odéon* qui vient d'arriver appuyé sur *la Petite Rose*... Ils se disent tous de la famille.

LE VAUDEVILLE.

Si nous sommes parents, c'est d'un peu loin.

ARLEQUIN.

Et ils veulent partager la succession.

LE VAUDEVILLE.

Comment! de mon vivant... un instant, messieurs!

AIR du vaudeville d'*Angélique et Melcour*.

Pourquoi prenez-vous mes bons mots?
Vais-je prendre vos mélodrames?
Pourquoi prenez-vous mes pipeaux?
Vais-je prendre vos fers, vos flammes?
Bornez-vous à peindre à nos yeux
L'horreur, la haine, l'épouvante,
Et ne chantez qu'aux jours heureux
Où toute la France chante.

ARLEQUIN.

Et puis, tout à l'heure encore, j'ai vu une poissarde et un malin... qui disaient qu'ils s'appelaient les *Variétés*... et ils viennent de se faufiler par la porte des acteurs.

LE VAUDEVILLE.

Oui... cette porte-là... leur a souvent réussi... Passe encore pour eux! du moins ils sont gais.

ARLEQUIN.

Mais vous ne savez pas... ils couraient un grand danger... ils étaient poursuivis par des gens à pied qui avaient des *éperons* et des *moustaches*... et ils venaient emprunter au Vaudeville des armes pour se défendre.

LE VAUDEVILLE.

Dès que c'est pour rendre service au voisin, on peut laisser un peu empiéter sur ses droits ; mais pour les autres, nous en ferons justice.

CHŒUR, en dehors.

AIR : Un moment.

Gai, gai, soyons fous,
Gai, gai, gai, divertissons-nous ;
Gai, gai, soyons fous,
Nous sommes chez nous.

ARLEQUIN.

Tenez, c'est une scène de vaudeville qu'ils répètent, je vois d'ici des soldats.

LE VAUDEVILLE.

Et si j'avais là ma troupe!...

CHŒUR des acteurs du Vaudeville, qu'on entend en dehors, du côté opposé.

AIR de *La Boulangère.*

Enfin nous sommes de retour
Dans notre cher asile :
Par nous la folie et l'amour
Vont ranimer la ville;
Plus de tristesse, plus d'ennui!
Voilà le Vaudeville
Chez lui,
Voilà le Vaudeville !

ARLEQUIN.

Ce sont eux.

LE VAUDEVILLE.

Nous sommes sauvés !

AIR de *La Boulangère.*

Entendez-vous ces chants joyeux ?
Fuyez de mon asile,
Fuyez, mélodrame ennuyeux,
Fuyez, troupe inhabile!
Chacun chez soi rentre aujourd'hui ;
Voilà le Vaudeville
Chez lui,
Voilà le Vaudeville !

(Il entre dans le théâtre en frappant sur son tambourin.)

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, seul, regardant vers le fond.

Même air.

Déjà l'Odéon éperdu
Gagne le péristyle,
La Gaîté file, et l'Ambigu
La suit d'un pas agile ;
En chantant, Feydeau s'est enfui :
Voilà le Vaudeville
Chez lui,
Voilà le Vaudeville !

(**Arlequin entre aussi dans le théâtre.**)

SCÈNE XIV.

Le Palais du Vaudeville.

Autour du VAUDEVILLE sont groupés TOUS LES ACTEURS du Vaudeville, dans leurs divers costumes.

VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

AIR : Ah ! qu'il est doux de vendanger ! (*Les Vendangeurs.*)

Le Vaudeville, Dieu merci !
Reprend sa place ici.
Ah ! messieurs, jugez aujourd'hui
Quel bonheur est le nôtre,
En vous voyant aussi
Y reprendre la vôtre.

POUPARDIN. (*Le Procès du Fandango.*)

Le jugement de Fandango
Ne fut qu'un long bravo;
Changeant ainsi de nos procès
Les épines en roses,

Faites nous désormais
Gagner toutes nos causes.

Mme WINTER. (*La Belle Allemande.*)

Pour m' marier, — on m' dit chaqu' jour, —
Que j' suis trop sur le r'tour;
Mais aujourd'hui, j' croyons pouvoir
Allumer queuqu' tendresse,
Car le plaisir d' vous voir
Me rend tout' ma jeunesse,

L'AFFUT. (*Florian.*)

Garde-chasse de Florian,
L'Affût, depuis un an,
Pour tuer parfois votre ennui,
Charge, arme, vise, ajuste...
Ah! quel bonheur pour lui,
S'il a le coup d'œil juste!

EDMOND. (*Les Deux Edmond.*)

D'Edmond je suis le colonel,
Et pour vous, comme tel,
Je veux qu'ici mon régiment
Soit en grande tenue;
Oui, mais venez souvent
Le passer en revue.

LUCY. (*Le Courtisan dans l'embarras.*)

Nous v'là rentrés dans not' hameau;
Messieurs, pour l' maint'nir beau,
Plus d'un nouvel arbre fruitier,
Nous sera nécessaire;
Mais j' conserv'rons entier
Tout not' ancien parterre.

M. DESBOUDOIRS. (*Les Montagnes Russes.*)

Du Vaudeville chirurgien,
Quoiqu'il se porte bien,
Pour mainte chute, mon emploi
Lui devient nécessaire;
Ici permettez-moi
De n'avoir rien à faire.

SIMPLET. (*Le Mariage extravagant.*)

Du pauvre diable de Simplet
Souv'nez-vous s'il vous plaît;
Et si notre maison des fous
Mérita queuqu's éloges,
Soyez aussi fous qu' nous,
Et v'nez remplir nos loges.

BLANCHE. (*La Belle au bois dormant.*)

Messieurs, la belle au bois dormant
Rêva dernièrement
Qu'un doux bruit romprait le sommeil
Où le destin la plonge;
De cet heureux réveil
Réalisez le songe.

SANS-GÊNE. (*Monsieur Sans-Gêne.*)

Pendant dix jours j'ai voyagé,
Mais loin d'avoir changé,
Mon seul désir est de vous voir
Ici, chaque semaine,
Aussi gênés le soir,
Que moi, je suis sans gêne.

NANCY. (*Le Moulin Sans-Souci.*)

Après avoir continuell'ment
Tourné vite et gaîment,
D' la p'tit' meunièr' de Sans-Souci,
L' moulin triste comme elle,
Pendant tous ces jours-ci
N'a battu que d'une aile.

L'ATTEIGNANT. (*Fanchon la vielleuse.*)

Puisque l'on vient de rebâtir
Le temple du plaisir,
Si j'ai, pour maintenir sa loi,
Toujours prêché d'exemple,
Ah! messieurs, nommez-moi
Aumônier de ce temple.

PAOLA. (*Alfred-le-Grand.*)

Dans mon auberge vous revoir,
Messieurs, c'est mon espoir.
J'aurai, vinssiez-vous cent chez nous.
En fait de comestibles,
De quoi contenter tous
Les appétits possibles.

L'EXEMPT. (*Madame Favart.*)

Vous tous présents, de par la loi
De Momus, notre roi,
Vous êtes, chaque soir, ici
Sommés de comparaître
Autant que vous voici,
Et j'ai bien l'honneur d'être.

CHÉRUBIN.

Depuis que je ne vous ai vus,
J'ai quinze jours de plus;
Mais, sans vos leçons, quinze jours
Sont une année entière.
Messieurs, guidez toujours
Votre jeune écolière.

ROCHESTER. (*L'Exil de Rochester.*)

Rochester va rouvrir céans
Sa taverne aux passants.
Messieurs, je conserve l'espoir,
Comme un prodige attire,
Que vous reviendrez voir
Un Anglais qui fait rire.

Mme FOLIGNAC. (*Fandango.*)

Avant de cesser de vous voir,
Je dansais par devoir,
Puis, j'ai dansé, par le désir
De charmer votre absence.
Ce soir, c'est de plaisir;
Et donc, vive la danse!

LE COMTE ORY. (*Le Comte Ory.*)

Belles, vous qui du comte Ory,

Avez si souvent ri,
Si, de vous, chacun en ces lieux
Se changeait en abbesse,
Il jouerait beaucoup mieux
La chanson que la pièce.

PIGEON. (*Une nuit de la Garde Nationale.*)

Pigeon arrive d'Orléans
Et se revoit céans;
Par même zèle transporté,
Vous plaire est le seul rôle
Dont son cœur soit flatté ;
Parlez... et Pigeon vole.

LAURE. (*La Leçon de Botanique.*)

De la botanique en chansons
Je donne des leçons;
De grâce, ne soyez pas sourds,
Messieurs, à ma supplique;
Daignez suivre toujours
Mon cours de Botanique.

GASPARD L'AVISÉ. (*Gaspard l'avisé.*)

Si vous aimez à r'voir Gaspard,
Messieurs, prouvez-lui par
Un' défense à nos f'seurs d' journaux
D'oser, dans leur gazette,
Débiter plus d' fagots
Que lui dans sa charrette.

ARLEQUIN. (Architecte.)

Si l'architecte a réussi
Dans cet ouvrage-ci,
Si son compas, si son niveau
Désarment la censure,
Messieurs, criez bravo
Sans règle ni mesure.

TIENNETTE. (*Le Nouveau Pourceaugnac.*)

N'allez pas croire qu' ces gens-là
Soyont c' qu'ils disont là :

J'ons des costumiers à Paris
Aussi bien qu'à Limoges,
Et j' les ons tous surpris
S'habillant dans leurs loges.



LE
PETIT DRAGON

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET MELESVILLE

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 18 Septembre 1817.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES		ACTEURS
LE BARON	MM.	HENRI.
LE GOUVERNEUR		St-LÉGER.
ALFRED, son neveu		ISAMBERT.
FRANCK, vieux soldat, père nourricier d'Elvina		PHILIPPE.
MARCELLIN, jardinier		GUÉNÉE.
UN VALET.		—
ELVINA, fille du baron, vêtue en amazone .	Mmes	PERRIN.
CONSTANCE, sœur d'Alfred		HERVEY.

SOLDATS.

Dans un village voisin de Paris.



LE
PETIT DRAGON

ACTE PREMIER

Une petite esplanade couverte d'arbres. — A droite, une grille ouverte qui conduit au jardin du baron ; à gauche, un bout du rempart avec une tourelle pour indiquer le commencement d'un château fort. Près de la grille, quelques pots de fleurs en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLIN, seul ; il tient deux arrosoirs.

Arrosons maintenant. Queu tranquillité ! on voit bien que mam'selle Elvina n'est pas encore descendue au jardin, ou p't-être ben qu'elle est déjà sortie : car, dès que le jour paraît, brrrrr... ça court sans savoir où ; toujours dans les champs, dans les bois, à la chasse : queu lutin ! je ne peux pas me persuader qu' ça soit une femme, je gagerais qu' son père, monsieur le baron, n'en est pas sûr lui-même ; aussi son mari (si jamais elle en trouve un) n'a qu'à bien se tenir !

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Quand un débat s'élèvera
Entre eux, après le mariage,
Notre maîtresse se croira
A la guerre dans son ménage ;
Et comme une femme toujours
A son mari cherche querelle,
Il sera forcé tous les jours
De tirer l'épée avec elle.

(Il va pour arroser ses pots de fleurs.)

Ah! mon Dieu! c'est-y possible! queu ravage! mes pauvres giroflées, mes tulipes! Tatigoi!... faut qu'elle ait déjà passé par là.

SCÈNE II.

MARCELLIN, FRANCK, fumant, entre par la grille.

FRANCK.

Eh bien! eh bien! à qui en as-tu donc, avec tes giroflées, imbécile? Tu fais plus de bruit qu'une pièce de trente-six.

MARCELLIN.

A qui j'en ai? Pardi! à c' diable à quatre qu' j'avons ici pour nos péchés, votre aimable Elvina.

FRANCK.

Mon élève, corbleu!

MARCELLIN.

Oui, une belle éducation que vous avez faite là!

FRANCK, fumant toujours.

Certainement; et lorsque mon colonel fut obligé de partir pour la guerre d'Amérique, dont il croyait revenir au bout d'un an au plus, et qu'il confia sa petite Elvina à ma femme, sa nourrice, il savait bien que j'en ferais un sujet distingué :

aussi, depuis la mort de la défunte, elle n'a pas eu d'autre maître que moi.

MARCELLIN.

Il y paraît, et depuis quinze jours que monsieur le baron est revenu, il a dû s'en apercevoir. Pour ce qui est de moi, déjà je ne peux plus y tenir, c' que j' fais d'un côté, elle me l' défait de l'autre; all' prend mon chien pour chasser, et je ne désespérons pas de la voir un jour prendre mon pauvre âne pour l' dresser aux manœuvres de cavalerie.

AIR du vaudeville de *Partie carrée*

De tous côtés chacun s'récrie
D' la voir avec un si gentil minois
Parcourir les champs, la prairie,
Et vivre toujours dans les bois.
Oui, ceux qui pass'nt dans not' village,
Avec raison sont tout surpris
D' rencontrer un' fille sauvage
Aussi près de Paris.

FRANCK, gravement.

Paix! imbécile, paix!... C' n'est pas à un blanc-bec comme toi à juger une personne comme elle, qui a été éduquée par un brave comme moi.

AIR du *Major Palmer*.

Morbleu! c'est la plus belle âme!
Un esprit sensible et bon.

MARCELLIN.

Ça s' peut bien, mais pour un' femme...
Ell' n'en a rien que le nom.

FRANCK.

Quand je la vois sous les armes,
Je crois voir un grenadier...

MARCELLIN.

C' n'est pas avec de tels charmes
Qu' all' pourra se marier.

FRANCK.

Mill' bomb' ! des époux, je gage
Qu'elle n'en manquera pas.

MARCELLIN.

Moi, je crois qu' dans son ménage
Ell' f'rait un joli fracas.

FRANCK, vivement.

J' suis certain, ne t'en déplaise,
Qu'on n' lui résist'ra jamais,
Elle est bell comme un' Française
Et se bat comme un Français.

FRANCK et MARCELLIN.

Et se bat comme un Français!

FRANCK, avec feu.

Oui, morbleu! elle se ferait hacher pour son père, pour moi, pour vous tous qui la jugez si mal : n'a-t-elle pas encore sauvé, ces jours-ci, un jeune officier que les gardes-chasse du bois voulaient arrêter? Hein? quelle intrépidité ! quel sang-froid ! contenir à elle seule trois gardes-chasse! Je n'aurais pas mieux fait.

MARCELLIN.

Eh bien ! j' vous conseille d' vous vanter d' celle-là ; monsieur le baron a-t-il assez grondé ! s'exposer à faire le coup de fusil avec la maréchaussée ! Enfin c'est un diable incarné, un vrai lucifer.

FRANCK, en colère.

Comment ! tu oses... Attends, maraud, attends !

(Il va pour tirer son sabre.)

MARCELLIN, apercevant Elvina.

Ah ! ben, v'là le p'tit dragon par ici; j' serons entre deux feux, sauvons-nous.

(Il se sauve à gauche, du côté du château.)

SCÈNE III.

FRANCK, ELVINA, entrant avec vivacité, le fusil sur l'épaule et la carnassière sur le dos.

ELVINA, embrassant Franck.

Bonjour, mon vieux camarade ; tiens, voilà ma chasse.

FRANCK.

Diable ! nous n'avons tué qu'un lièvre ? tu t'es négligée aujourd'hui. Mais, dis-moi, tu es sortie de bien bonne heure ce matin ?

ELVINA.

Oh ! j'ai fait une promenade charmante.

AIR basque, tiré de l'ouverture de *L'Auberge de Bagnères.*

Oui, les champs, les forêts,
M'offrent seuls des attraits ;
Du bonheur, de la paix,
C'est l'image :
Et fuyant le sommeil,
Sur l'horizon vermeil
J'ai guetté le réveil
Du soleil.

L'oiseau dit sa chanson,
Et l'écho lui répond;
Mais voilà que, du fond
Du bocage,
Un couple que je voi,
Sans me dire pourquoi,
S'enfuit d'un air d'effroi
Devant moi.

Les troupeaux bondissants
S'en retournent aux champs,
Et nos gais paysans
A l'ouvrage ;
Lorsqu'au détour d'un bois,

Un peu tremblants, je crois,
Le fer en main, je vois
Deux grivois.

Arrêtons-nous, dit l'un,
Car j'aperçois quelqu'un;
Mon aspect importun
Fait qu'aucun
N'est défunt :
Car d'un avis commun
Pensant qu'ils sont à jeun,
Dans la forme ordinaire
Tous deux vont terminer la guerre.

Oui, les champs, les forêts,
M'offrent seuls des attraits ;
Du bonheur, de la paix,
C'est l'image.
Là, je vis sans façon,
Et fuis, avec raison,
Les grands airs et le ton
Du salon.

(Elvina regarde du côté du rempart.)

FRANCK.

Mais qu'est-ce que tu regardes donc de ce côté avec tant d'attention ?

ELVINA.

Tu ne sais pas? Une aventure assez singulière, une rencontre...

FRANCK, vivement.

Une aventure ! conte-moi ça, mon enfant.

ELVINA.

Tout à l'heure, en revenant de la chasse, j'ai aperçu dans ce château, à travers les barreaux d'une fenêtre, un prisonnier d'une physionomie si douce, si intéressante, que j'en ai été tout émue.

FRANCK.

Elle vous a un si bon cœur!

ELVINA.

Mais, ce qui va bien t'étonner, c'est que j'ai cru reconnaître le jeune homme que j'avais secouru dans le bois. .

FRANCK.

Qui? cet officier poursuivi par des gardes-chasse, et à qui, sans toi, on aurait fait un mauvais parti?

ELVINA.

Lui-même. Il paraissait bien triste, bien malheureux. Ses regards, ses gestes que je suivais de loin, imploraient ma pitié. Il allait peut-être s'expliquer; mais il a disparu tout à coup, comme s'il craignait d'être surpris.

FRANCK.

Parbleu! il m'intéresse aussi.

ELVINA.

N'est-ce pas? Je suis sûre que c'est un garçon estimable.

FRANCK.

Très-estimable! Un jeune homme d'une physionomie douce, qui rosse des gardes-chasse et qui se fait mettre en prison... Je n'en faisais pas d'autres, moi.

ELVINA.

Écoute; il m'est venu une idée : Si je pouvais le délivrer, le rendre à ses parents, à ses amis...

FRANCK.

Il faut le délivrer.

ELVINA.

Mais quel moyen?

FRANCK, cherchant.

Le premier venu; une entrée de vive force, un assaut général à nous deux.

ELVINA.

C'est décidé; d'ailleurs, il s'agit d'une bonne action.

FRANCK.

Certainement.

ELVINA.

D'un brave militaire que l'on retient injustement.

FRANCK.

C'est-à-dire nous ne savons pas au juste; mais c'est égal, c'est affreux. Allons, en avant, marche!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MARCELLIN, accourant.

MARCELLIN.

Mam'selle, mam'selle, une lettre pour vous.

ELVINA.

Comment? une lettre pour moi!

MARCELLIN.

J'sais bien qu'vous n'en recevez pas beaucoup par la poste, aussi celle-là n'en vient pas.

ELVINA.

Que veux-tu dire?

MARCELLIN.

Je passais sous le petit donjon, lorsque j'entends: pst, pst! je lève la tête, et je manque de recevoir ce paquet sur le nez. C'était un beau jeune homme qui l'avait jeté.

ELVINA.

Un prisonnier!

MARCELLIN.

Apparemment qu'il vous connaît, et moi aussi; car il m'a dit: Imbécile, porte cela à ta jeune maîtresse.

FRANCK.

C'était donc attaché à une pierre?

MARCELLIN.

Oui; mais la pierre était une pièce de six francs. J'ai mis

la pierre dans ma poche, et je vous apporte la lettre, por payé.

ELVINA.

Donne.

MARCELLIN.

Ah! j'oubliais de vous dire qu'en même temps il me montrait un grand ruban. J'ai présumé que c'était pour avoir votre réponse; car je ne manque pas d'esprit, afin que vous le sachiez.

ELVINA.

C'est bien.

FRANCK.

Va-t'en.

MARCELLIN.

Ah çà! et la réponse?

FRANCK.

Je m'en charge.

MARCELLIN.

Pour la porter?

FRANCK.

Je m'en charge.

ELVINA.

AIR : Bravo, Calpigi. (*Tarare.*)

Mais tais-toi, je te le conseille,
Sinon je te coupe une oreille.

FRANCK, *lui frappant sur l'épaule.*

Je m' charg' de l'autr', par contre-coup.

MARCELLIN.

Ce pèr' Franck se charge de tout. (*Bis.*)
Pourtant une pareille affaire,
Dans mon état n' peut pas déplaire,
Et j'voudrais qu'ainsi chaqu' matin...
(*Regardant la pièce d'argent.*)
On j'tât des pierr's dans mon jardin.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté Marcellin.

FRANCK.

Allons, morbleu! nous voilà déjà en correspondance réglée.

ELVINA.

J'étais sûre de l'avoir reconnu; c'est bien lui. Mais comment se trouve-t-il en prison si près de nous?... Eh! qui se serait douté qu'il y eût des prisonniers dans cette partie du château où jusqu'à présent on n'en avait point vu.

FRANCK.

Cette lettre nous donne des renseignements. Voyons un peu.

ELVINA.

Oui, voyons; nous sommes bien avancés!... Comment deviner ce qu'il veut, ce qu'il écrit. (Tournant la lettre entre ses mains.) Morbleu! faut-il que je ne sache pas lire!

FRANCK.

Ah, diable! il faut faire comme au régiment. Le premier camarade...

ELVINA.

Et si c'est un secret?

FRANCK.

C'est vrai. Voyons donc si j' pourrai déchiffrer ce chiffon.

ELVINA.

Toi! mais tu ne sais pas lire non plus?

FRANCK.

Bah! c'est égal, avec d' l'intelligence on vient à bout de tout; et puis j'ai les premiers éléments, j'ai manqué d'apprendre.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Peu s'en est fallu, je te jure,
Que tu ne lusses couramment :
Je d'vais apprendre la lecture
D'un trompette du régiment.
Mais l' blanc-bec qui devait m'instruire,
Le jour d' la première leçon,
S' laisse enl'ver d'un boulet d'canon,
Et v'là pourquoi tu n' sais pas lire.

Mais, tiens, v'là justement monsieur le baron, on peut s' confier à lui.

ELVINA.

Comment, mon père?

FRANCK.

Sois donc tranquille, je ne dirai pas que la lettre est pour toi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LE BARON.

ELVINA, courant à lui.

Bonjour, mon père. (Voyant l'air froid de son père.) Eh bien! est-ce que tu es encore fâché contre moi?

LE BARON.

Mais, franchement, Elvina, cette scène d'hier au soir...

ELVINA, vivement.

Que veux-tu? Je ne puis supporter le prétendu bon ton de toutes vos sociétés. Un monsieur de Forbel, petit fat parfumé, qui me dit, en arrangeant sa cravate devant une glace : *Quand mademoiselle sera-t-elle colonel de hussards?* Morbleu! si je l'étais...

LE BARON.

Et tu me demandes encore ce qui cause mon chagrin!

AIR : Le briquet frappe la pierre. (Les Deux Chasseurs.)

Lorsque jeune, aimable et belle,
Ma fille, par sa douceur,
Pouvait faire mon bonheur
Et le fixer auprès d'elle,
Elvina ne songe, hélas!
Qu'à l'exercice, aux combats,
Mais à moi ne songe pas.
Voyant enfin la paix faite,
Dans mes foyers j'espérais
Vivre en repos désormais...
Et loin d'avoir ma retraite,
Grâce à toi, dans ma maison,
Je me crois en garnison.

ELVINA, *lui prenant les mains.*

Eh bien! mon père, voilà qui est dit. Pour te plaire, pour toi seul, je me corrigerai, j'étudierai.

FRANCK, *sa lettre à la main.*

Oui, mon colonel, nous étudierons; et pour commencer, si vous voulez me lire ceci.

LE BARON.

Une lettre!

FRANCK.

Oui, c'est une lettre, que l'on m'écrit à moi.

LE BARON.

Très-volontiers, mon camarade. Eh! mais il n'y a point d'adresse.

FRANCK.

Non, ça m'a été donné de la main à la main.

LE BARON, *lisant.*

« En vous voyant, mon cœur se plaît à vous croire aussi « bonne que belle. » De qui parle-t-il donc?

FRANCK.

Mon colonel, c'est sans doute une faute d'orthographe.

LE BARON.

Continuons. (Il lit.) « J'ai trouvé le moyen de parvenir « jusqu'à la petite porte qui donne en face du jardin... »

FRANCK.

Celle du parapet, bon!

LE BARON, continuant.

« Tous les jours, à deux heures, je puis écarter mes sur-« veillants; il dépend de vous de me rendre au bonheur, « et si vous partagez mes sentiments, belle Elvina... »

FRANCK.

Aïe! aïe!

LE BARON, lisant bas.

Comment! une déclaration! (A Elvina.) Écoute, ma fille, c'est à toi que cela s'adresse.

ELVINA.

Ah! je l'ignorais, mon père; j'ai cru que ce pauvre jeune homme ne parlait d'autre chose que de sa captivité.

LE BARON.

Ah! c'est un jeune homme?

FRANCK.

Eh bien! oui, mon colonel, c'est un jeune homme, c'est un prisonnier. Nous avions déjà résolu de le secourir, et si vous voulez être de la partie...

LE BARON.

Y penses-tu?

ELVINA, vivement.

Oh! oui, mon père, tu m'aideras à le délivrer, tu auras pitié d'un malheureux jeune homme qui réclame nos secours. Je te réponds qu'il n'est pas coupable; il ne peut pas l'être avec une figure aussi intéressante.

LE BARON, à part.

Le hasard m'offrirait-il enfin l'occasion de lui donner une

bonne leçon! Avant tout, allons prendre quelques informations sur cette aventure.

ELVINA.

Eh bien, mon père?

LE BARON.

Ma foi, ma chère Elvina, ton élan généreux m'entraîne, m'électrise, et je te promets de rêver aux moyens...

ELVINA.

De le délivrer.

FRANCK.

C'est ça, délivrons-le, mille bombes! mon colonel s'ra le général, Elvina l'aide de camp, et moi le corps d'armée, et je vais tout disposer.

AIR du vaudeville de Gilles en deuil.

Nous nous reverrons sur la brèche,
J'espère qu'il y fera chaud.

LE BARON, à part.

Méditons sur cette dépêche,
Et tâchons d'empêcher l'assaut.

FRANCK.

Comme d'abord, en temps de guerre,
Il faut voir clair à ce qu'on fait,
Je vais mener, avant l'affaire,
Le corps d'armée au cabaret.

FRANCK et ELVINA.

Nous nous reverrons sur la brèche, etc.

LE BARON.

Nous nous reverrons sur la brèche,
J'espère qu'il y fera chaud,
Méditons sur cette dépêche,
Et tâchons d'empêcher l'assaut.

(Le baron rentre chez lui ; Franck sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

ELVINA, seule.

Bon, ils s'éloignent! c'est surtout à ce gouverneur que j'en veux. C'est indigne à lui de retenir Alfred prisonnier, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE VIII.

ELVINA, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Parbleu! voilà sa maison. Ce cher baron, il sera ravi de me revoir.

ELVINA.

Quel est ce militaire?

LE GOUVERNEUR.

Mon enfant, peut-on parler à monsieur le baron?

ELVINA, à part.

Une visite? et dans ce moment-ci! (Haut.) Monsieur, il est sorti.

LE GOUVERNEUR.

Sorti! un de ses gens m'a pourtant assuré...

ELVINA, brusquement.

Il est très-occupé, et ne reçoit personne.

LE GOUVERNEUR.

Lorsqu'il saura que c'est le gouverneur du château voisin...

ELVINA, vivement.

Le gouverneur du château! Comment, monsieur, c'est vous?

LE GOUVERNEUR.

Moi-même, ma chère enfant.

ELVINA, très-vivement.

Ah ! ah ! je suis enchantée de vous trouver et de vous faire mon compliment.

LE GOUVERNEUR, étonné.

Que veut dire ?

ELVINA, de même.

Cela veut dire que vous vous conduisez horriblement, que vous ne faites que des injustices, des actes de tyrannie, et que tout le monde se plaint de vous.

LE GOUVERNEUR, regardant le costume d'Elvina.

Tout le monde se plaint...

ELVINA.

Oui, monsieur, et moi la première, je vous en avertis.

LE GOUVERNEUR.

En vérité, mademoiselle ?

ELVINA.

Ah ! vous emprisonnez les jeunes gens, les officiers, vous les confinez dans de vieux donjons, vous les faites périr d'ennui !

LE GOUVERNEUR, souriant.

AIR du vaudeville du Piége.

Oui, ces messieurs, je le conçoi,
Malgré mon humeur peu sévère,
S'amusent rarement chez moi ;
Hélas ! je n'y saurais que faire.
Chacun, j'en conviens des premiers,
Comme vous n'a pas en partage
L'art de faire des prisonniers
Qui bénissent leur esclavage.

ELVINA, brusquement.

Monsieur, vos observations me déplaisent.

LE GOUVERNEUR, l'examinant.

Ah ! j'y suis. Ce costume, ce ton cavalier ; c'est sans doute le petit dragon dont on m'a tant parlé depuis mon arrivée.

ELVINA, avec feu.

Vous m'insultez, monsieur ; cette épithète...

LE GOUVERNEUR, riant.

Eh mais, mademoiselle, il me semble que c'est vous-même, dont les discours offensants...

ELVINA.

C'est possible, monsieur ; dans tous les cas je suis prête à vous rendre raison.

LE GOUVERNEUR, élevant la voix.

Comment, mademoiselle ?

ELVINA, à demi-voix.

Parlons bas, monsieur, parlons bas, je vous prie.

LE GOUVERNEUR.

Mais c'est un diable que cette petite femme-là !

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; LE BARON.

ELVINA.

Mon père !... ah, quel dommage !

LE BARON.

Que vois-je ! Forlis, mon cher ami, mon fidèle compagnon d'armes !

ELVINA.

Ah ! mon Dieu ! il le connaît.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon cher baron, c'est moi-même, j'ai voulu te surprendre. Embrassons-nous encore.

LE BARON.

Mais je suis désolé. Tu étais seul ici?

LE GOUVERNEUR, regardant Elvina.

Non, non, mademoiselle me faisait les honneurs de chez toi.

LE BARON.

C'est ma fille que je te présente. (A Elvina.) Salue donc!

LE GOUVERNEUR, souriant.

Oh! nous avons déjà fait connaissance.

LE BARON, serrant la main du gouverneur.

Ce bon Forlis! (A Elvina.) Dis donc, Elvina, si nous le mettions dans notre confidence, il peut nous servir; c'est un brave.

LE GOUVERNEUR.

Dispose de moi, parbleu! je suis à ton service.

ELVINA, bas au baron.

Y penses-tu? c'est le commandant du château voisin.

LE BARON, bas.

Le commandant, c'est vrai. (Haut.) J'avais oublié ta nomination, mon ami, et, depuis mon retour, je ne suis pas sorti de chez moi.

ELVINA, bas, au baron.

Tu sens bien alors qu'il est prudent...

LE BARON, de même.

Sans contredit, je me tais.

(Le gouverneur examine le jardin avec une lorgnette.)

ELVINA, bas.

Je vais retrouver Franck, mon père; je ne te demande qu'une grâce, c'est de le retenir ici vingt minutes. Adieu, mon père. (Au gouverneur, d'un ton sec.) Adieu, monsieur.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE X.

LE GOUVERNEUR, LE BARON.

LE GOUVERNEUR.

Quoi, mon ami ! c'est là ta fille ? c'est une petite personne charmante.

LE BARON.

Tu trouves, mon ami ? Eh bien, j'en suis enchanté.

LE GOUVERNEUR.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Je rends justice à son mérite,
Mais d'honneur ! je ne pensais pas
Que pour te rendre une visite,
Il fallût livrer des combats...

LE BARON, l'interrompant.

Comment ! ma fille !

LE GOUVERNEUR, continuant l'air.

Moi qui chéris les périls et la gloire,
Selon mes goûts je viens d'être servi ;
Ah ! quel bonheur, chez toi l'on peut se croire
En pays ennemi.

LE BARON.

Eh bien ! mon cher Forlis, tu vois la cause de tous mes chagrins.

LE GOUVERNEUR.

Oui, je sais bien... On m'a conté que son éducation... Mais, morbleu ! une bonne résolution !... Tu vas me dire que la tendresse, le cœur paternel... Bah ! s'il fallait écouter tout ça !... Moi, qui te parle, j'ai un neveu que je regarde comme un fils... charmant sujet, qui me fera damnér.... dont je suis fou.

LE BARON.

Tu as un neveu ?

LE GOUVERNEUR.

Des talents, de l'esprit, excellent militaire... que je mets aux arrêts tout comme un autre... et dans ce moment même, je le tiens sous clef pour certaine escapade.

LE BARON.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

Oh ! ce n'est pas un prisonnier d'État, c'est le mien, et c'est en sa faveur que j'ai fait une prison de cette tourelle que tu vois d'ici, et qui communique à mon appartement.

LE BARON.

Attends donc ! Est-ce que ton neveu serait M. Alfred ?

LE GOUVERNEUR.

Tu le connais ?

LE BARON.

Oui, indirectement ; je t'expliquerai cela. Mais tu le crois donc bien en sûreté ?

LE GOUVERNEUR.

Je t'ai dit que je le tenais.

LE BARON.

Eh bien ! tu ne le tiendras pas longtemps ; on a le projet de le faire évader. Ma fille, mes gens, moi-même, toute la maison est dans la conspiration.

LE GOUVERNEUR.

Comment, diable !

LE BARON.

Oui, nous avons besoin d'une leçon. Écoute, tu es gouverneur du château voisin, tu es mon ami, fais-moi le plaisir de me mettre en prison.

LE GOUVERNEUR.

Très-volontiers, enchanté de te posséder. Je te l'ai dit, j'ai justement tout près de mon appartement une prison particulière pour moi et ma famille ; mon neveu ne la quitte presque pas, mais il y a toujours une place pour mes amis.

LE BARON.

Bien. Mais ça ne suffit pas; il me faudrait du bruit, de l'éclat, une arrestation sérieuse.

LE GOUVERNEUR.

Diable! tu en demandes trop; je ne puis pas. Mes devoirs... et puis, songe donc... (Il s'arrête étonné, en regardant du côté du château.) Eh! mais qu'est-ce que je vois là-bas? quelqu'un qui se glisse le long du mur.

LE BARON, regardant aussi.

Dieu me pardonne, c'est ma fille et Franck, le vieil invalide qui l'a élevée.

LE GOUVERNEUR, de même.

Mais ils portent une échelle. Comment, morbleu! mon neveu est de la partie. (Avec colère.) Ah! ceci passe la plaisanterie. Heureusement pour eux, il n'y a pas de sentinelle de ce côté; tenons-nous à l'écart, et observons.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE XI.

FRANCK entre le premier, avec une échelle qu'il cache le long de la charmille; puis ALFRED et ELVINA.

FRANCK.

Je me suis avancé jusqu'ici en tirailleur. Personne! (Il fait signe à Alfred et à Elvina d'approcher.) Pst, pst, pst!...

ALFRED.

Mon brave camarade... Mademoiselle, comment reconnaître jamais tout ce que vous venez de faire pour moi?

ELVINA.

En vous éloignant sur-le-champ. Passez par ce jardin, qui est celui de mon père.

FRANCK.

Vous franchissez la haie, vous vous trouvez sur la grande route, et dans une demi-heure vous êtes à Paris, où vous cherchera qui pourra.

ALFRED, à Elvina.

Quoi! moi vous quitter ainsi! ne plus vous revoir! puis-je oublier jamais tant de générosité, tant de courage! non, belle Elvina, je jure de vous consacrer mon existence.

ELVINA.

C'est trop, beaucoup trop pour un simple service. Mais éloignez-vous, je vous en supplie. Tout à l'heure, quand il fallait vous délivrer, rien n'aurait pu m'effrayer, et maintenant je ne sais pourquoi je tremble malgré moi. Partez, rejoignez votre régiment... Vous allez à la guerre, vous allez vous battre, vous êtes bien heureux! servez bien votre prince, votre patrie, et, au milieu de vos succès, pensez quelquefois à ceux à qui vous les devez, c'est tout ce que je vous demande.

(Le baron paraît dans le fond, les écoute et se rapproche de la grille de son jardin.)

ALFRED.

Ah! je suis trop coupable; et, puisqu'il faut vous l'avouer, apprenez que mon esclavage était loin d'être rigoureux, et que, si j'ai cherché à exciter votre pitié, c'était moins pour fuir ma prison que pour me rapprocher de vous.

ELVINA.

N'importe, partez. (Roulement de tambour dans le château.) Je vous l'ai dit, vous vous perdez.

FRANCK.

Mille bombes! on donne l'alarme.

(Au moment où Alfred, Franck et Elvina veulent s'éloigner, des soldats paraissent dans le fond.)

ELVINA.

Morbleu !

(Elle saute sur son fusil, qu'elle a laissé près de la grille, et menace les soldats.)

LE BARON, accourant.

Elvina... ma fille, y penses-tu?

ELVINA.

Ciel ! mon père !

(Le baron tient dans ses bras Elvina, Franck a tiré son sabre et s'est jeté devant Elvina.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LE GOUVERNEUR, SOLDATS, MARCELLIN.

LE GOUVERNEUR.

Arrêtez !

AIR : On vit toujours décence austère. (*Adolphe et Clara.*)

Dans ce séjour, quel dessein vous attire ?
Redoutez tous un juste châtiment !
Par escalade, s'introduire
Dans le château dont je suis commandant!

ELVINA.

Que vois-je! ô ciel, monsieur le commandant !
Lui qui brava mon transport imprudent.

ALFRED, à Elvina.

C'est que mon oncle est notre commandant :
Je ne le vis jamais aussi méchant.

LE GOUVERNEUR, à Alfred.

Vous, monsieur, d'un oncle sévère
Redoutez surtout la colère.

LE BARON, bas au gouverneur.

Fort bien, fort bien, de la colère !

LE GOUVERNEUR.

Je vais en écrire à la cour.

ALFRED, ELVINA, LE BARON et FRANCK.

Comment, en écrire à la cour !

LE BARON.

Ah, grand Dieu !

FRANCK.

Morbleu !

ELVINA.

Comment faire!

ALFRED, souriant.

Moi j'espère...

LE GOUVERNEUR, aux soldats.

Qu'on les enferme !

ALFRED.

Ensemble ?

LE GOUVERNEUR.

Non, chacun dans une tour.

On connaîtra quel dessein vous attire
Dans le château dont je suis commandant.

LES SOLDATS.

Par escalade, s'introduire
Dans le château dont il est commandant !

LE GOUVERNEUR et LE BARON.

Fort bien, grâce à cette folie,
Elle sera bientôt guérie.

MARCELLIN.

Mais quelle est donc cette folie ?
Ceci passe la raillerie.

FRANCK et LE BARON.

Rassure-toi, fille chérie ;
Tu ne partiras pas sans moi.

ALFRED.

Comptez sur moi.

MARCELLIN.

Partez sans moi.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on la sépare à l'instant de son père.

ELVINA.

Nous séparer ! non, ne l'espérez pas !

LE GOUVERNEUR, à part.

Ah ! malgré moi, je ris de sa colère.
(Haut.)
Qu'on obéisse ; allons, soldats!

LE BARON, à Elvina.

Crois-moi, ne lui résiste pas.

ELVINA, vivement.

Mon père n'est pas mon complice ;
Non, c'est une injustice.

LE GOUVERNEUR.

Vous voulez me tromper, madame.
Qui? moi ! je croirais qu'une femme
Ait osé tenter un assaut?
Votre père est ici seul auteur du complot.

ELVINA.

Non, monsieur, c'est une injustice.
Lui, mon complice !

LE GOUVERNEUR.

Qu'on obéisse ; allons, soldats!

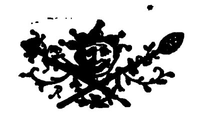
LE BARON, à Elvina.

Crois-moi, ne lui résistons pas.

LE GOUVERNEUR, et LE BARON.

Fort bien, grâce à cette folie, etc.

(On entraîne Elvina et le baron.)





ACTE DEUXIÈME

Une salle commune à plusieurs chambres de prisonniers. — Des portes de côté; au fond, une galerie qui traverse le théâtre dans toute sa longueur, et qui communique d'une tour à une autre; sur le devant de la scène, une chaise, une table avec des livres.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, CONSTANCE, *en négligé très-élégant.*

LE GOUVERNEUR.

Comment! c'est toi, ma chère Constance? tu as pu te décider à quitter les plaisirs de Paris pour venir visiter tes amis?

CONSTANCE.

Non, mon oncle, je vous jure que je ne viens que pour gronder mon frère.

LE GOUVERNEUR.

Alfred?

CONSTANCE.

Je suis outrée contre lui.

LE GOUVERNEUR.

Qu'a-t-il donc fait?

CONSTANCE,

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique*).

L'autre jour, pour un bal divin,

J'étais déjà toute parée.
Hélas ! je comptais sur sa main ;
J'attendis toute la soirée.
Il me fuit, il me tient rigueur ;
C'est en vain que je le réclame :
Enfin je ne suis que sa sœur,
Et l'on me prendrait pour sa femme.

Aussi je viens le chercher pour le bal de ce soir : car il est capable de m'avoir encore oubliée.

LE GOUVERNEUR.

T'oublier ? non ; mais comme ton frère est aux arrêts depuis trois jours, tu peux chercher un autre cavalier.

CONSTANCE.

Vous n'en faites jamais d'autres !... En vérité, mon oncle, cela n'a pas de nom ! me priver de mon frère ! moi qui n'ai que lui pour me conduire dans le monde en l'absence de mon mari !... Certainement je ne m'oppose pas à ce que vous mettiez Alfred aux arrêts : il le mérite, rien que pour son manque de parole de l'autre jour... mais arrangez-vous, au moins, pour que ses jours de prison ne tombent pas sur mes jours de bal. Que voulez-vous que je devienne ce soir ?

LE GOUVERNEUR.

Est-ce qu'on ne peut pas te dédommager de ce bal ? Si, par exemple, je t'engageais à passer la soirée avec moi ?

CONSTANCE.

Certainement, mon oncle, c'est fort agréable ; mais je suis priée pour dix valses, au moins. Je vous le demande, puis-je manquer à ma parole, à des engagements sacrés ?

LE GOUVERNEUR.

C'est juste. Pourtant, si je t'offrais un rôle dans une petite comédie que nous allons jouer ?

CONSTANCE, vivement.

Comment ! mon oncle, ici, la comédie au milieu des gui-

chets, des porte-clefs? ce sont vos prisonniers qui seront sans doute vos acteurs et vos spectateurs!

LE GOUVERNEUR.

Précisément.

CONSTANCE.

C'est délicieux.

LE GOUVERNEUR.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (Ida.)

Chez moi toujours la foule abonde.

CONSTANCE.

Mais c'est, qu'en directeur zélé,
Afin d'avoir toujours du monde,
Vous tenez le public sous clé.

LE GOUVERNEUR.

Chacun, comme à la comédie,
Peut applaudir ou bien siffler.

CONSTANCE.

Mais par malheur, quand il s'ennuie,
Le public ne peut s'en aller.

LE GOUVERNEUR, *souriant.*

Oh! il se gardera bien de s'ennuyer tant que vous serez en scène.

CONSTANCE.

C'est décidé, je renonce à mon bal; mais au moins, mon cher oncle, mettez-moi au courant.

LE GOUVERNEUR.

C'est une leçon que nous voulons donner à une petite fille de dix-sept ans.

CONSTANCE, *souriant.*

De dix-sept ans?... Ah! j'y suis... mon frère joue aussi, n'est-ce pas?

LE GOUVERNEUR.

Mais cela se pourrait bien.

CONSTANCE.

Je vous devine : une petite personne bien langoureuse, bien sentimentale....

ELVINA, derrière le théâtre.

Oui, morbleu! je parlerai au commandant, et malgré vous.

CONSTANCE, étonnée.

Qu'est-ce que cela, mon oncle ?

LE GOUVERNEUR.

C'est la jeune personne langoureuse et sentimentale... qui peut-être rosse le geôlier.

CONSTANCE.

Ah !... mon Dieu !...

LE GOUVERNEUR.

Elle me cherche sans doute; il ne faut pas qu'elle te voie : va m'attendre dans mon cabinet, je t'expliquerai tout.

AIR du vaudeville des Gascons.

Tu serviras notre dessein,
Pour que la fête
Soit complète,
Et pour que l'ouvrage aille enfin
Sans accident jusqu'à la fin.

CONSTANCE.

Vous allez gronder, je parie,
Alfred va parler sentiment;
Moi, parler raison, c'est charmant;
Nous jouerons tous la comédie.

Ensemble.

LE GOUVERNEUR.

Tu serviras notre dessein, etc.

CONSTANCE.

Je servirai votre dessein, etc.

(Constance sort.)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, ELVINA.

LE GOUVERNEUR.

On la conduit ici... fort bien.

ELVINA, parlant à la cantonade.

Je vous dis que je veux être auprès de mon père. Est-ce que vous croyez me faire peur avec vos grosses voix?

LE GOUVERNEUR.

Doucement, mademoiselle, doucement... On n'obtient rien chez moi par la violence.

ELVINA.

Ah! monsieur, c'est vous précisément que je cherchais. Il est affreux qu'on ose me séparer de mon père : je ne le souffrirai pas au moins.

LE GOUVERNEUR.

Votre père, mademoiselle? j'attends à son égard la décision du ministre, et bientôt...

ELVINA, effrayée.

Quoi! monsieur, sérieusement...

LE GOUVERNEUR.

Quoique son ami, je dois en convenir : son délit est inexcusable. Un ancien militaire, un officier supérieur!

ELVINA.

Mais, monsieur, quand je vous répète que c'est moi seule, oui, moi seule...

LE GOUVERNEUR.

Impossible, il a tout avoué.

ELVINA.

AIR du vaudeville de Turenne.

Monsieur, c'était à ma prière;
Son cœur a craint de m'affliger.

LE GOUVERNEUR.

C'est un crime, et de votre père
Vous n'auriez pas dû l'exiger.
L'honneur toujours régna dans la famille
Et j'étais bien loin de prévoir
Que s'il dût manquer au devoir,
Ce fût à la voix de sa fille.

En attendant, cependant, je ferai tout pour adoucir son sort et le vôtre. Vous verrez d'abord votre père chez moi ; j'y réunis souvent, dans de petites fêtes, les prisonniers qui sont, par leur conduite, dignes de cette faveur. Le matin, je vous permettrai de passer quelques heures avec le baron. (Avec intention.) Vous avez sans doute des talents agréables, vous pourrez calmer l'ennui de sa position, en faisant de la musique, des lectures... ma bibliothèque est très-variée. Je possède une harpe, un clavecin.

ELVINA, avec humeur.

C'est charmant, monsieur, c'est charmant.

LE GOUVERNEUR, lui montrant une porte.

Vous voyez votre appartement ; je vous laisse.

ELVINA, à part.

C'est bien heureux.

LE GOUVERNEUR, revenant.

Ah ! j'oubliais... Vous aurez pour voisine une jeune dame, dont les inclinations s'accorderont, je crois, très-bien avec les vôtres.

ELVINA.

Une femme du grand monde, sans doute ? Il ne me manquerait plus que cela.

LE GOUVERNEUR.

AIR : Pégase est un cheval qui porte.

Elle est d'un esprit agréable,
D'un naturel plus vif que doux.

ELVINA, avec ironie.

Monsieur, vous êtes trop aimable,
D'honneur! on est trop bien chez vous;
Mais malgré ce que vous en dites,
Seule ici j'aime mieux rester...
(En le regardant.)
Et c'est bien assez des visites
Que l'on ne peut pas éviter.

LE GOUVERNEUR, souriant.

Elle est charmante !... Mademoiselle, je vous salue.

ELVINA, à part.

Oh! le vilain homme !

(Le gouverneur sort.)

SCÈNE III.

ELVINA, seule.

Quelle différence de ce méchant gouverneur à son neveu! ce bon M. Alfred ! que d'empressement! avec quelle chaleur il nous a défendus !... J'ai vu le moment où il se mettait en fureur contre son oncle et battait toute la garnison. Oh ! c'est un bien bon jeune homme, un bien bon cœur!... S'il savait comme on me traite !... (D'un ton plus vif.) Voilà donc notre habitation... c'est superbe en vérité... Voyons un peu ma chambre. (Elle pousse une porte.) Ah! l'horreur! des barreaux à ma fenêtre!... Je ne pourrai jamais vivre ici, j'y périrai d'ennui. (Elle regarde la table.) Des livres, du papier ! belle ressource, ma foi !... Encore si j'avais là mon cher Franck, pour me faire ses récits de batailles... Mais non, personne ici ne s'intéresse à moi... Que veut ce soldat?

SCÈNE IV.

ELVINA, FRANCK, *avec un autre uniforme.*

ELVINA, *le reconnaissant.*

Que vois-je!... comment! c'est toi, mon cher Franck!

FRANCK.

Chut!... chut donc!... Sûrement c'est moi... Mille bombes! est-ce que je pouvais me passer de te voir?

ELVINA.

Quoi! le commandant t'a permis?...

FRANCK.

Ah ben! oui, l' commandant, n' m'en parle pas; il n'sait pas vivre, morbleu! et j' donnerais ma pipe, pour me battre avec lui.

ELVINA.

Mais enfin, par quel moyen?

FRANCK.

AIR : Vers le temple de l'hymen. (Amour et Mystère.)

Pour te servir, mon enfant,
Tu sais que rien ne m'étonne,
Et j' viens moi-même en personne
D' parler à ton commandant.
Croirais-tu bien qu'il raisonne;
Il n' veut pas qu'on m'emprisonne!
De ces lieux même il ordonne
Que l'on me fasse sortir.
D'y rester je suis bien l' maître
On n' peut pas m'empêcher d'être
Prisonnier pour mon plaisir.

ELVINA.

Prisonnier, toi!

FRANCK.

Quand j'ai vu ça, j'ai pris l'uniforme...

ELVINA.

Quoi! Franck?...

FRANCK.

Je me suis enrôlé dans la garnison.

ELVINA.

Comment, mon pauvre ami...

FRANCK.

Tu sens bien qu'ils ont tous été enchantés de m'avoir... j'en ai frotté plus d'un dans cette garnison... aussi j' puis compter sur eux... et puisque te v'là aux arrêts, il vaut encore mieux qu' ce soit moi qui te garde qu'un autre.

ELVINA.

Mon bon ami, mon cher Franck... si tu savais combien ton dévouement me touche... Mais as-tu vu mon père?

FRANCK.

Lui, il est tranquille, morbleu! comme la veille d'une bataille! il écrit, il dessine, il n'a pas plus l'air de songer qu'il est en prison...

ELVINA, soupirant.

Il dessine! il est bien heureux! moi, je ne sais que faire... cet appartement est si petit...

FRANCK, regardant la chambre.

Ah! il est sûr qu'il serait difficile de chasser ici ou de monter à cheval... mais on peut encore y manier un fusil, et je te promets de te donner deux leçons d'exercice par jour au lieu d'une... parce que, vois-tu, quoiqu'on soit en prison, i' ne faut pas négliger son éducation, et puis tout ça aura une fin, que diable!...

ELVINA, soupirant.

Une fin! Dieu sait laquelle?...

FRANCK.

Sois donc tranquille... j' vais courir, m'informer... tâcher de voir M. Alfred... à présent qu' je suis en pied... (Il écoute.) Attends donc, je m'oublie avec toi... c'est la garde montante... j'y cours, morbleu!... il serait joli pour la première fois d' me faire mettre à la chambre de discipline.

AIR du vaudeville d'Une Nuit de la garde nationale.

Il n' faut pas que l' chagrin t' gagne;
Si l' sort a trompé nos vœux;
A notre second' campagne,
Crois-moi, nous serons plus heureux.
Song' donc que dès la première,
On n' peut tout avoir, morbleu!...
C' n'est qu'à la sixième affaire
Que j'eus mon premier coup d' feu.

Ensemble.

ELVINA.

Que la prudence accompagne
Tes démarches en ces lieux,
Et dans quelqu'autre campagne,
Nous pourrons être plus heureux.

FRANCK.

Il n' faut pas que l' chagrin t' gagne, etc.

(Franck sort.)

SCÈNE V.

ELVINA, seule.

Il ne reviendra qu'à trois heures... que faire d'ici-là?

AIR : Tyrolienne de Mme Gail.

Premier couplet.

Hélas! quand on est en prison,
Quelle triste et froide existence

Pour s'amuser, comment fait-on,
Hélas! quand on est en prison?

(On entend une harpe.)

CONSTANCE, finissant l'air.

Tra, la, la, la, etc.

ELVINA, parlant.

Qu'est ce que j'entends?... une harpe! Serait-ce cette femme dont le gouverneur m'a parlé?

Deuxième couplet, accompagné par la harpe.

Elle est comme nous en prison,
Et pourtant quelle différence!
Elle chante!... comment peut-on
Oublier qu'on est en prison?

CONSTANCE, reprenant le refrain.

Tra, la, la, la, etc.

ELVINA, regardant.

Eh! mais la porte s'ouvre.

SCÈNE VI.

ELVINA, CONSTANCE, entrant avec vivacité, et affectant un air très-résolu.

CONSTANCE.

C'est vous, mademoiselle; on me permet de vous voir un instant, et je m'empresse d'en profiter. Une autre trouverait peut-être ma démarche extraordinaire; mais je sais que vous ne tenez pas aux formes de la politesse... c'est comme moi.

ELVINA, la regardant.

Comment!

CONSTANCE, du même ton.

Oui, l'on m'a parlé de vous, de votre caractère... On dit

qu'il est inflexible, impétueux... Je sais que vous êtes au-dessus des faiblesses de notre sexe, c'est très-bien, c'est ce qu'il me faut... c'est comme moi.

ELVINA, toujours plus étonnée.

Mais, madame...

CONSTANCE.

Je suis prisonnière, comme vous, et votre voisine.

ELVINA.

Serait-ce vous que je viens d'entendre?

CONSTANCE.

Oui, j'ai cultivé jadis les arts, la musique, la danse... mais ne croyez pas que je mette la moindre importance... Je pense comme vous... A quoi cela mène-t-il? à plaire... Vous n'y tenez pas... ni moi non plus. (D'un ton marqué.) Nous sommes opprimées... le malheur doit nous unir... Il faut sortir d'ici... Nous ne le pouvons que par un coup d'éclat.

ELVINA.

Un coup d'éclat!

CONSTANCE.

Chut! si l'on nous entendait, ce serait fait de nous.

ELVINA.

C'est donc bien terrible?

CONSTANCE.

Écoutez, notre salut est dans nos mains: j'ai gagné un porte-clefs, qui m'a fourni une lanterne sourde et des armes. Cette nuit, trouvez-vous à deux heures dans cette salle... j'aurai soin que votre porte soit ouverte... Nous suivrons le corridor qui termine le grand escalier... Un des concierges veille de ce côté... nous le forçons, le pistolet sur la gorge, de nous livrer ses clefs...

ELVINA.

C'est fort bien... mais s'il résiste?

CONSTANCE.

Je lui brûle la cervelle !

ELVINA, étonnée.

Ah! vous lui brûlez la cervelle!

CONSTANCE.

Je sais que ça ne vous étonne pas.

ELVINA.

Moi, madame!

CONSTANCE.

Oui, oui, l'on m'a raconté votre aventure des gardes-chasse. Combien étaient-ils? deux, trois, quatre? c'est très-bien, c'est comme moi.

ELVINA.

Comment! on vous a raconté...

CONSTANCE.

Allons, point de modestie. Continuons; nous ouvrons la petite grille qui donne sur la cour... là nous trouvons un souterrain qui nous conduit près du rempart... nous le suivons doucement et nous arrivons à la poterne qui n'est gardée que par deux sentinelles.

ELVINA.

Deux sentinelles!...

CONSTANCE.

Oh! pour ceux là, ils ne se rendront pas... ce sont de vieux soldats... mais nous avons deux pistolets... Vous m'entendez... et nous sommes sauvées.

ELVINA, à part.

Oh! quelle femme!

CONSTANCE.

Mais qui vient nous interrompre?... Silence, ma chère amie!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; UN VALET, portant un étui de guitare avec de la musique.

LE VALET, à Elvina.

Mademoiselle, c'est de la part de M. le gouverneur ; une guitare et de la musique pour vous distraire.

ELVINA.

Une guitare !

CONSTANCE.

De la musique ! de la musique à nous ! (A Elvina.) Renvoyez tout cela, renvoyez tout cela.

ELVINA.

Oh ! certainement, je vais...

LE VALET, à voix basse.

Mademoiselle, on vous prie de faire attention aux romances ; elles sont très-nouvelles. (Bas.) C'est de la part de M. Alfred.

ELVINA, à part.

Alfred !

CONSTANCE.

Qu'est-ce que c'est ?

ELVINA, regardant le valet.

Alors, pour ne pas désobliger... le commandant... laissez cela... je verrai.

CONSTANCE.

Comment ! vous daignez... (Au valet, d'un ton brusque.) Eh bien ! m'entendez-vous ?... laissez-nous.

(Le valet sort.)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, ELVINA.

CONSTANCE.

Reprenons notre plan.

ELVINA.

Mais, madame, ces romances.

CONSTANCE.

Eh bien! ces romances... quel rapport!... Est-ce que ces misères-là doivent nous occuper?

ELVINA, embarrassée.

C'est que je soupçonne qu'elles renferment quelques nouvelles, quelque avis.

CONSTANCE, prenant la musique.

Ah! voyons, voyons... que ne le disiez-vous... ça peut servir à notre plan... c'est peut-être une conspiration en musique. (Elle regarde la musique, et fredonne.) Hum... Hum... *Lorsque dans une tour obscure, le prisonnier...* Ça ne peut pas être cela.

ELVINA, vivement.

Mais, peut-être, madame, le prisonnier...

CONSTANCE.

Ah, mon Dieu! que c'est vieux!... cela a cent ans... Ah! voilà de la prose!... J'aperçois quelques lignes au crayon.

ELVINA.

Lisez donc, je vous prie.

CONSTANCE, lisant.

« J'ai mille choses à vous dire, que je ne puis confier « qu'à vous seule; et je ne sais comment vous voir. Il y a « ce soir réunion chez le gouverneur; on y dansera : je ne

« doute pas que vous n'y soyez invitée. Acceptez : j'y « serai. »

ELVINA, *à part.*

C'est lui.

CONSTANCE.

Effectivement, ça a bien l'air d'une conspiration. (*L'observant.*) La personne qui vous écrit s'intéresse vivement à vous, à ce qu'il paraît ?

ELVINA.

Mais... je le crois...

CONSTANCE.

Il faut suivre son conseil ; il faut aller au bal.

ELVINA.

Oui, mais au bal nous serons surveillés... comment nous parler sans danger ?

CONSTANCE.

En dansant, il n'y a rien au monde de si commode.

ELVINA.

Mais il faut savoir danser, et j'avoue...

CONSTANCE.

Bon ! pour une simple contredanse ! qu'est-ce qui ne sait pas figurer dans une contredanse ?

ELVINA.

Moi, je vous jure...

CONSTANCE.

Qu'est-ce que ça fait? je serai aussi à ce bal, moi, je puis danser... avec la personne et en causant avec elle...

ELVINA, *vivement.*

Non, non vraiment... je n'y consentirai pas... vous détestez la danse. (*A part.*) Ah, mon Dieu ! que cette femme me déplaît !

CONSTANCE.

Comment faire pourtant?

ELVINA, avec embarras.

Si j'osais... vous savez danser, vous, madame?

CONSTANCE.

Autrefois, dans mon enfance...

ELVINA.

Ne pourriez-vous m'indiquer seulement?... c'est pour faciliter notre évasion, ce que j'en fais.

CONSTANCE.

Cela va sans dire. Mais il n'y a rien au monde de si facile.

(Elle fait un pas avec nonchalance.)

ELVINA.

Oh! c'est charmant. (Elle se place près d'elle, et l'imite gauchement.) Ce n'est pas cela. (A part.) Oh! puisqu'Alfred aime la danse, il faut que je l'apprenne bien vite, je souffrirais trop de le voir danser avec les autres.

CONSTANCE.

Donnez-moi votre main.

(Constance la place. Pendant la ritournelle, le baron et le gouverneur paraissent sur la galerie du fond.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LE BARON, LE GOUVERNEUR.

CONSTANCE, donnant sa leçon.

AIR : Le troubadour, fier de son doux servage. (*Jean de Paris.*)

Premier couplet.

Comme cela,
D'abord chacun se place;
De ce bras-là
Montrez toute la grâce.

ELVINA.

Comment! voilà
Ce qu'on nomme la danse?
Ah! quand j'y pense,
Depuis seize ans,
J'ai, je le sens,
Perdu mon temps.

(Pendant qu'Elvina danse.)

Ensemble.

AIR : Au bruit des castagnettes.

CONSTANCE.

Fort bien, cela commence!
Que de grâce et d'aisance!
Oui, par mes soins heureux,
Vous allez attirer tous les yeux.
Tout succède à nos vœux;
Fort bien, de mieux en mieux,
De mieux en mieux.

LE BARON, à part.

Eh quoi! ma fille danse;
Déjà que d'élégance!
Quel changement heureux!
Dois-je en croire en ce moment mes yeux?
Tout succède à nos vœux;
Fort bien, de mieux en mieux,
De mieux en mieux.

LE GOUVERNEUR, à part.

Eh quoi! sa fille danse, etc.

ELVINA, dansant.

Tout succède à mes vœux,
Fort bien! de mieux en mieux,
De mieux en mieux.

(Elles dansent, pendant la ritournelle.)

CONSTANCE, figurant un pas.

AIR : Le troubadour, fier de son doux servage. (*Jean de Paris.*)

Deuxième couplet.

Ainsi soudain,
Le cavalier repasse ;
Puis votre main
A la sienne s'enlace.

ELVINA.

Comment, sa main ?
(Souriant.)
Mais j'aime assez la danse.
Ah ! quand j'y pense,
Depuis seize ans,
J'ai, je le sens,
Perdu mon temps.

Ensemble.

AIR : Au bruit des castagnettes.

CONSTANCE.

Fort bien, cela commence, etc.

LE BARON.

Eh quoi ! ma fille danse, etc.

LE GOUVERNEUR.

Eh quoi ! sa fille danse, etc.

ELVINA, dansant.

Tout succède à mes vœux, etc.

(Constance et Elvina dansent, et à la fin de la ritournelle, le baron et le gouverneur se retirent en se faisant des signes d'intelligence.)

SCÈNE X.

ELVINA, CONSTANCE.

ELVINA, enchantée.

Ainsi, madame, Alfred sera à côté de moi, comme vous étiez tout à l'heure ? nous nous donnerons la main ?

CONSTANCE.

Alfred, dites-vous?

ELVINA, *à part.*

Ah, mon Dieu! je ne voulais pas le nommer.

CONSTANCE.

Alfred!

ELVINA.

Madame le connaît?

CONSTANCE.

Certainement, un jeune officier.

ELVINA.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Aimable, spirituel, joli garçon! comment donc? mais je l'aime beaucoup, je serai enchantée de le revoir, ce cher Alfred.

ELVINA, *à part.*

Ce cher Alfred! cette femme-là a un bien mauvais ton!

CONSTANCE.

Il sera donc au bal du gouverneur?

ELVINA.

Mais... je présume...

CONSTANCE.

Oh! cela me décide, je ne voulais pas y paraître... mais j'irai, certainement j'irai.

ELVINA, *à part, avec dépit.*

Là, j'en étais sûre!

CONSTANCE.

Je cours à ma toilette; ma bonne amie... Alfred est un garçon rempli de goût, d'élégance...

ELVINA, *à part.*

Elle va se faire superbe à présent!

CONSTANCE.

Nous nous reverrons au bal, ma chère, nous reparlerons de notre projet; nous pourrons mettre Alfred dans notre confidence... dans tous les cas, je compte sur votre discrétion... (Avec intention.) Sans adieu, ma toute belle... j'ai une robe délicieuse, une garniture divine... certainement je fais bien peu de cas de toutes ces bagatelles, mais en prison il faut bien s'amuser à quelque chose. (A part, en sortant.) La pauvre petite, comme elle me déteste!

SCÈNE XI.

ELVINA seule.

Et moi... moi qui n'ai jamais songé à ma parure! qui n'ai rien que cet habillement si modeste!... (Avec un soupir.) Elle va s'habiller maintenant... faire une toilette pour séduire Alfred... Oh, oh! non, elle ne réussira pas.

AIR de la Romance de *Téniers*.

Ce ton hardi ne peut que lui déplaire...
Eh! mais pourtant je suis ainsi!
Surtout quel mauvais caractère...
Cependant c'est le mien aussi!
Quand mes yeux se fixaient sur elle,
J'éprouvais là des sentiments nouveaux :
Il me semblait qu'une glace fidèle
Me retraçait tous mes défauts.

SCÈNE XII.

ELVINA, FRANCK.

FRANCK, accourant.

Bonne nouvelle, mon enfant, bonne nouvelle!... M. Alfred est en liberté... et puis il y a un ordre du ministre... non, c'est une lettre... il t'expliquera cela lui-même.

ELVINA.

Et qui donc?

FRANCK.

M. Alfred.

ELVINA.

Tu lui as parlé?

FRANCK.

Et de toi, morbleu! je ne l'ai vu que deux minutes, mais je lui en ai dit sur ton éducation, ton courage, tes talents... Ah! j'étais en train!

ELVINA, avec dépit.

Comment! il saurait... C'est insupportable! peut-on faire une pareille gaucherie?

FRANCK, stupéfait.

Comment? une gaucherie!

ELVINA.

Non, mon ami, mais tu as eu tort.

FRANCK, suffoqué.

Tort! quand je fais ton éloge! après toutes les peines que je me suis données pour ton éducation.

ELVINA.

Tu as fait pour le mieux, certainement; mais, vois-tu, je crois que tu t'es trompé... je veux dire que nous nous sommes trompés.

FRANCK, tirant son mouchoir.

Je m' suis trompé! moi! par exemple, je n' me serais pas attendu...

ELVINA, vivement.

Ce n'est pas ta faute... mais enfin tu m'as toujours dit que j'étais parfaite, et moi je t'ai cru sur parole.

FRANCK, vivement.

Oui, morbleu, tu es parfaite; si quelqu'un osait me dire le contraire!...

ELVINA, le calmant.

Eh bien! oui, mon ami; mais, vois-tu, toute parfaite que je suis, je sens que je ne sais rien du tout, pas même lire.

FRANCK.

Comment!... et toi aussi!..

ELVINA.

Non, non, console-toi. (L'embrassant.) J'aimerais mieux ne savoir lire de ma vie que de te causer un moment de chagrin. . Allons, tu oublies tout, n'est-ce pas?

FRANCK, s'essuyant les yeux.

Est-ce que j' puis te garder rancune?... Mais c'est égal, va, tu as beau dire, ce jeune homme t'adorera, t'épousera, et... je m'en vais monter ma faction.

ELVINA.

Comment! tu es déjà de garde?

FRANCK.

Pour toute la nuit... Mais je n' serai pas loin de toi, et ça me console... J' suis d' garde à la poterne.

ELVINA, effrayée

A la poterne!... toi!

FRANCK.

Eh bien! qu'est-ce que t'as donc?

ELVINA, troublée.

Et cette méchante femme!... Si elle exécutait son projet!

FRANCK, très-étonné.

Ah! mon Dieu! elle va... Mais, ventrebleu! est-ce que le chagrin t'a tourné la tête?

ELVINA, le retenant.

Tu n'iras pas, Franck, je ne veux pas que tu y ailles...

(Elle aperçoit Alfred et court à lui.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; ALFRED, DEUX SOLDATS.

ELVINA, à Alfred.

Monsieur Alfred... monsieur Alfred... venez vite. Empêchez que Franck ne soit de garde à la poterne... sa vie est menacée.

FRANCK, étonné.

Moi!

ALFRED, à part.

Allons, du courage, je l'ai promis. (Haut.) Ne craignez rien, belle Elvina, je réponds de lui. Je viens ici m'acquitter d'une autre mission plus importante pour vous.

ELVINA.

Pour moi... monsieur Alfred?

ALFRED.

Vous êtes libre, mais votre père...

ELVINA, vivement.

Oserait-on le retenir?

ALFRED.

En renvoyant le courrier que mon oncle avait expédié, on lui a délivré deux ordres : l'un vous accorde votre grâce ; l'autre prescrit au gouverneur de considérer le baron comme son prisonnier, pour avoir manqué aux lois militaires.

ELVINA.

Ciel!

FRANCK.

Mille bombes!

ELVINA, avec résolution.

Monsieur Alfred, le ministre ne sait pas la vérité... Je vous demande une grâce, une seule grâce...

ALFRED.

Ordonnez.

ELVINA.

C'est de lui écrire en mon nom, tout de suite.

FRANCK.

Oui, ventrebleu! nous allons lui écrire.

ALFRED.

Vous voulez que ce soit moi?

ELVINA.

Je vois votre étonnement... Mais j'en conviens maintenant sans rougir... vous m'avez cru digne de vous, par mon éducation, mon caractère, lorsque vous m'avez témoigné un intérêt si vif... mais il est bon que vous sachiez, monsieur Alfred, que je ne sais rien, rien absolument, que j'ai une mauvaise tête qui a fait le malheur de mon excellent père...

FRANCK, qui se contient à peine.

Mon capitaine, ne croyez pas au moins...

ALFRED.

Non, sans doute.* (A part.) D'honneur, elle m'enchante... Je suis presque fâché qu'on veuille la corriger.

ELVINA, vivement.

Écrivez, je vous prie... il n'y a pas un moment à perdre.

ALFRED, se plaçant à la table.

M'y voici.

FRANCK, lui donnant une plume.

Oui, nous y sommes.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; LE BARON, LE GOUVERNEUR, CONSTANCE.

Ils sont dans le fond. Alfred est entre Elvina et Franck, de manière que ceux-ci ne voient pas les autres acteurs.

ELVINA, dictant.

« Monsieur...

ALFRED, répétant.

« Monsieur...

ELVINA.

« Je ne puis être libre, si mon père ne l'est pas. C'est « moi seule qui suis coupable... »

FRANCK, avec un mouvement.

Et moi donc !

ELVINA.

Non, Franck, c'est mon étourderie qui l'a compromis, exposé... (A Alfred.) Oui, monsieur Alfred, mettez... *seule coupable.* (Elle dicte.) « Et puisque je ne puis prendre sa « place, ordonnez au moins que je partage sa prison. »

LE GOUVERNEUR, au baron qui s'avance.

Chut ! mon ami.

ALFRED.

Quoi ! belle Elvina !

ELVINA, vivement.

Ah ! ne me plaignez pas : je suis indigne de paraître dans le monde... Cette captivité sera un bonheur pour moi... j'en profiterai pour corriger mon caractère, pour former mon esprit. Oui, oui, je ne m'abuse plus ; je me connais maintenant : j'ai dû faire le malheur de mon père, et je veux, à force de tendresse, de soumission, effacer les chagrins que je lui ai causés.

LE BARON, courant à elle.

Elvina, ma chère fille...

ELVINA, tombant dans ses bras.

Mon père, c'est toi !

Ensemble.

AIR : Honneur à la musique. (Le Bouffe et le Tailleur.)

LE GOUVERNEUR, CONSTANCE et ALFRED.

Qu'ici la gaîté brille ;
Quel moment pour son cœur !
Il retrouve sa fille,
Il renaît au bonheur.

LE BARON, à Elvina.

Oui, de notre famille
Tu dois être l'honneur ;
J'ai retrouvé ma fille,
Je renais au bonheur.

FRANCK.

Oui, de votre famille
Elle sera l'honneur :
En retrouvant sa fille,
Il renaît au bonheur.

ELVINA.

Quoi ! mon père, tu n'es pas en prison ?

LE GOUVERNEUR, gaîment.

Eh ! non, morbleu ! il n'y a jamais été, ni vous non plus, ma belle enfant.

ELVINA.

Est-il vrai ? (Voyant Constance.) Que vois-je !

LE GOUVERNEUR.

Ma nièce.

CONSTANCE, souriant.

Une femme terrible, qui n'est pas si méchante pourtant qu'elle en a l'air, et qui brûle de vous appeler sa sœur. (Elle l'embrasse.)

ELVINA.

Ah! madame...

FRANCK.

Comment! mill' z'yeux! nous aurions été dupes...

LE BARON.

D'un stratagème, (A Elvina.) dont je m'applaudirai toute ma vie, puisqu'il t'a fait prendre une résolution si courageuse.

ELVINA.

Je l'exécuterai... oui, mon père, je te le promets.

LE BARON, avec douceur.

Ma chère Elvina, je sais bien qu'une leçon de deux heures n'a pu te corriger entièrement. Tu retrouveras encore quelquefois ton ancien caractère; mais tu en as vu les dangers, tu as rougi de ton ignorance, je suis sûr à présent de ta conversion ; et bientôt, tes grâces, tes talents...

FRANCK, en frappant du pied.

Des grâces, des talents! Ah! ventrebleu! on va me la gâter!

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville Les Maris ont tort.

LE BARON.

Ici ton amitié fidèle
Répond du parti que tu prends,
Mais de ta conduite nouvelle
Je connais de meilleurs garants :
Peut-être, en vain, malgré mon zèle,
A ton bonheur j'aurais songé ;
Mais sitôt que l'amour s'en mêle,
On est bien vite corrigé.

LE GOUVERNEUR.

J'aimai, je défendis les belles,
Et si je fis, dans mon printemps,
Le serment de vivre pour elles,

Je le répète à cinquante ans;
En vain la sagesse en murmure,
Sous leurs lois prompt à me ranger,
Si c'est un défaut, moi, je jure
De ne jamais m'en corriger.

CONSTANCE.

Cœur superbe, de votre audace
Un doux regard devint l'écueil;
Fier courtisan, une disgrâce
Saura corriger votre orgueil.
Dans les nœuds d'une amour trop vive,
Redoutez-vous d'être engagé...
Rassurez-vous, l'hymen arrive!
On est bien vite corrigé.

ALFRED.

A chaque instant changeant d'idole,
Le Français, dans son libre essor,
Se corrige d'un goût frivole
Par un goût plus frivole encor;
Mais aux combats que Mars prélude,
En tout temps il vole au danger,
Car la gloire est une habitude
Dont il ne peut se corriger.

FRANCK.

L' vin est mon meilleur camarade,
Et pourtant que d' tours il m'a faits:
Il m'a fait manquer la parade,
Que d' fois il m' fit mettre aux arrêts!
De ses malic's, à ce qu'il m' semble,
L'eau seule pourrait me venger,
Et pourtant toujours ma main tremble
Dès que je veux le corriger.

ELVINA, au public.

Quand sur mes défauts un bon père
A fermé les yeux aujourd'hui,
Messieurs, pourriez-vous au parterre

Être plus sévères que lui ?
Vous êtes notre premier maître,
Songez-y bien à votre tour,
Ce serait trop s'il fallait être
Deux fois corrigée en un jour.



LES

COMICES D'ATHÈNES

OU

LES FEMMES ORATEURS

COMÉDIE VAUDEVILLE EN UN ACTE

Imité du grec, d'ARISTOPHANE.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 7 Novembre 1817.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
PHILOTIME, sénateur d'Athènes.	MM.	JOLY.
POLÉMON, archonte		GONTIER.
ARGUS, esclave de Philotime.		PHILIPPE.
CALLIMAQUE, mari de Thélésille.		PERRIN.
THÉONE, femme de Philotime	Mmes	HERVEY.
NAIS, sa nièce.		MINETTE.
SOSTRATA, Athéniennes		BODIN.
THÉLÉSILLE, Athéniennes		St-AULAIRE.
PROXAGORA, Athéniennes		CLÉMENCE.
CYMODOCÉE, Athéniennes		EUGÈNE.
MILTO, Athéniennes		LOUISE.

ATHÉNIENS et ATHÉNIENNES.

A Athènes.



LES

COMICES D'ATHÈNES

OU

LES FEMMES ORATEURS

Ὦ Ἀθηναῖοι, τοῖς γέρουσι λείπω πόλιν καὶ πόλεμον.
Athéniens, je laisse à vos Sénateurs les soins de la guerre et du gouvernement.

ARISTOPHANE.

Un vestibule de la maison de Philotime. — A droite du spectateur une porte, entre deux colonnes; dans le fond, au-dessus des draperies du vestibule, les arbres d'un jardin, et dans le lointain quelques monuments de la ville d'Athènes.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, plusieurs siéges sont disposés en demi-cercle. THÉONE, SOSTRATA, THÉLÉSILLE, PROXAGORA, CYMODOCÉE, MILTO, et les autres Athéniennes viennent d'abandonner leurs siéges et sont groupées près de la porte à droite, cherchant à écouter.

THÉONE.

Silence donc, mesdames! Jamais, je crois, nos maris n'ont parlé si bas.

SOSTRATA.

Le mien parle pourtant assez haut... chez lui, il est vrai, car à l'assemblée il ne dit jamais rien.

THÉONE.

Je vous le demande, de quoi s'avisent-ils de se réunir en séance secrète, et de nous cacher le sujet de leurs délibérations! Cela nous arrive-t-il à nous?

THÉLÉSILLE.

Non assurément; et nous ne nous sommes pas assemblées une seule fois, sans que le lendemain toute la ville d'Athènes n'ait été instruite de ce qui s'était passé dans la séance.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

Nous devrions être au fait des affaires,
Et pourtant nous ne savons pas
Combien on arme de galères...

THÉONE.

Combien nous avons de soldats.

SOSTRATA.

Sur notre armée et ce qui l'intéresse
On devrait plus nous consulter,
Car c'est toujours à nous que l'on s'adresse
Toutes les fois qu'il faut la recruter.

THÉONE.

Il se trame quelque chose; car Philotime, mon mari, qui n'assistait presque jamais aux assemblées, est revenu subitement de sa campagne, où il était depuis huit jours.

THÉLÉSILLE, affirmativement.

Il se trame quelque chose.

SOSTRATA.

Qui sait même si cela ne nous intéresse pas particulièrement?

THÉONE.

AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère.

Sur le projet que l'on médite

Il faut enfin nous éclairer.

THÉLÉSILLE.

Mon époux me craint et m'évite.

SOSTRATA.

Du mien je ne puis rien tirer.

THÉLÉSILLE.

Pour fuir mes demandes, ma chère,
Il ne rentre plus...

SOSTRATA.

Croiriez-vous
Que le mien dort la nuit entière?
Ah! c'est un complot contre nous.

TOUTES.

Oui, c'es un complot contre nous.

THÉONE.

Reprenez vos places. Oui, respectable Sostrata, et vous, vénérable Cymodocée, Proxagora, Milto, pourquoi souffririons-nous plus longtemps que nos maris s'occupassent seuls du gouvernement? Ne pourrions-nous pas, si nous le voulions, parler à la tribune aussi bien que leurs orateurs?

SOSTRATA.

Comment! aussi bien? et même plus, si j'avais une fois la parole...

THÉONE.

Je n'en doute point, éloquente Sostrata : mais c'est moi qui dans ce moment...

TOUTES.

C'est juste, c'est juste. A l'ordre!

THÉONE.

Oui, nobles descendantes de Cécrops :

AIR du Pot de fleurs.

Que ces fiers citoyens d'Athènes
Sous nos lois viennent se ranger;
Jamais, en nous prenant pour reines,

Ils n'auront de joug plus léger.
A notre douce monarchie
De se soumettre ils seront trop heureux,
Quand nous pourrions, grâce aux yeux,
Aspirer à la tyrannie.

Athènes ne risque rien en nous confiant ses intérêts, ça ne peut pas aller plus mal : donc, ça ne peut qu'aller mieux avec nos talents et l'aide de Minerve, protectrice de cette ville.

SOSTRATA.

Par Jupiter! le président des Comices n'eût pas mieux parlé, et je pense qu'après madame, il n'y a plus rien à dire. Voici un petit projet de loi que je viens proposer : Pour perpétuer parmi les dames Athéniennes le goût de la politique et la science du gourvernement, il m'est venu une idée neuve et inconnue jusqu'à présent aux peuples de l'Attique. Ce serait d'établir des tablettes périodiques qui seraient rédigées par des femmes, et que l'on colporterait chaque matin dans les premières maisons d'Athènes. On y parlerait des variations de l'atmosphère et de la politique, et l'on tâcherait d'être juste, toutes les fois que l'intérêt de la rédactrice ne serait pas compromis.

AIR de Fanchon.

Premier couplet.

Ces tablettes nouvelles
Offriront des modèles
De goût, d'esprit, et cœtera ;
Sous leur heureux empire
L'indépendance renaîtra,
Et l'on pourra tout dire,
Quand on le permettra.

Deuxième couplet.

On devra, quoi qu'il fasse,
Louer peu l'homme en place,
Respecter ceux qui n'y sont plus ;
Vu que les mœurs sont bonnes,

Parler innocence et vertus,
Et laisser deux colonnes
Pour les objets perdus.

TOUTES, levant la main.

Je vote pour le projet de loi.

THÉONE.

Il parait, mesdames, qu'il y a majorité absolue, et que nous sommes toutes d'accord.

SOSTRATA.

Je demande qu'on en prenne acte.

THÉONE.

Mais qui vient nous troubler ?

SCÈNE II.

LES MÊMES; NAIS.

NAÏS.

Ah ! ma tante, vous ne savez pas...

THÉONE.

Comment ! Naïs, est-ce que vous étiez là à nous écouter?

SOSTRATA.

C'est fort mal. Les dieux immortels punissent toujours les petites filles curieuses.

NAÏS.

Eh non, ce n'est pas vous que j'ai écoutées. Je traversais les portiques qui mènent au grand péristyle ; on faisait du bruit; j'ai prêté l'oreille, et comme il y avait une petite lézarde, j'ai regardé; ça donnait juste sur l'endroit où les sénateurs sont assemblés.

SOSTRATA.

Serait-il possible ! Raconte-nous ça.

NAÏS.

Oh! je n'ai pas écouté, parce que les dieux immortels punissent les petites filles curieuses; mais j'ai regardé et j'ai aperçu ces messieurs :

AIR de Calpigi. (*Tarare.*)

Entourés de leur draperie,
Et rangés avec symétrie,
La tête penchée en avant,
Ils méditaient tous gravement.
J'en ai vu qui, d'un air auguste,
A chaque instant disaient : c'est juste !
(Faisant un geste de tête.)
Les autres répondaient : c'est bien!
Et le reste ne disait rien.

THÉONE.

Nous voilà bien avancées.

NAÏS.

Alors l'archonte Polémon s'est levé: vous savez bien, ma tante, ce jeune homme que nous avons rencontré l'autre jour au Céramique et aux courses de chars et qui était à côté de nous au théâtre de Bacchus... Par exemple, ça, c'est un bien grand hasard: je ne sais pas comment il nous rencontre toujours.

THÉONE.

Il ne s'agit pas de cela. Eh bien! Polémon?...

NAÏS.

Polémon s'est levé; quelle différence! il avait si bon air, et puis ses cheveux noirs étaient parfumés d'essence et entremêlés de cigales d'or... et un manteau qui lui allait à merveille! Il faut que ce soit une mode nouvelle, car je n'en ai encore vu qu'à lui.

THÉLÉSILLE.

Eh bien! voyons, que disait-il?

NAÏS.

Je n'ai pas bien pu écouter puisque je le regardais; mais il m'a semblé qu'il parlait de vous, et puis de mon mariage.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Il disait: « Dans la république,
« Puisse tout le monde être uni! »
Être unis! ce seul mot explique
Qu'il désire être mon mari.
« Oui, mon pays peut compter sur mon zèle; »
Or, son pays, j'en suis aussi, je croi.
Puis il disait: « Je lui serai fidèle; »
Vous voyez qu'il parlait de moi.

SOSTRATA.

Vous allez voir qu'il était question de votre mariage dans l'assemblée des magistrats!

NAÏS.

On y traite quelquefois des sujets moins intéressants. Tant il y a qu'il fallait que ce fût quelque chose comme ça, car on l'a applaudi, et que le président a dit : « A ce soir, aux comices, le projet de loi. » Alors l'assemblée s'est séparée en recommandant bien le silence. Ils ont déposé leurs robes dans le premier vestibule du temple. Ils sont sortis par la grande porte de l'autre côté, et je les ai suivis de loin des yeux.

THÉONE.

Vous le voyez, mesdames, il y a un projet de loi qu'on nous cache. (A NAÏS.) Et le résultat de tout cela?

NAÏS.

Le résultat! c'est qu'il est monté dans un char, un char d'un goût exquis. Ça ne tenait à rien: c'était charmant.

THÉONE.

Qui?

NAÏS.

Eh bien! Polémon... Et puis deux mules blanches de

Sicyone, qui sont parties avec la rapidité de l'éclair, si bien qu'il a manqué d'écraser une demi-douzaine d'Athéniens qui se promenaient tranquillement. Il est vrai qu'il a crié: gare, gare! après avoir passé.

SOSTRATA.

Je propose un projet de loi pour empêcher les chars d'aller si vite dans les rues d'Athènes.

THÉONE.

C'est bon.

SOSTRATA.

Nous sommes sûres de la majorité. Nous aurons pour nous tous ceux qui vont à pied, et de plus beaucoup de gens de mérite.

THÉLÉSILLE.

Mais quelqu'un s'avance vers ces lieux.

SOSTRATA.

Quel est le téméraire qui ose franchir cette enceinte consacrée à Diane?... qu'il redoute le sort d'Actéon!

THÉONE.

Il n'a rien à craindre: c'est mon mari. Il faudra qu'il soit bien habile, si je ne connais pas par lui le projet de loi.

TOUTES.

AIR de Montano et Stéphanie.

Sans bruit,
Sans bruit,
Que chacune ici se retire;
Sans bruit,
Sans bruit,
Nous reviendrons avec la nuit.

THÉONE.

Sans peine, j'espère
Séduire mon époux;
Tâchez, ma chère,

D'en faire
Autant chez vous.

TOUTES.

Sans bruit,
Sans bruit,
Que chacune ici se retire;
Sans bruit,
Sans bruit,
Nous reviendrons avec la nuit.

(Elles sortent excepté Théone.)

SCÈNE III.

THÉONE; PHILOTIME, entrant en rêvant.

PHILOTIME, à part.

C'est une chose bien intéressante qu'une assemblée; je ne sais pas pourquoi je m'y endors presque toujours, mais depuis trente ans que j'exerce, je n'ai pas mémoire d'avoir jamais fait un si bon somme que dans celle-ci. Enfin, contre mon habitude, je ne me suis pas même réveillé pour aller aux voix.

THÉONE, à part.

Il faut apparemment que quelque grand dessein l'occupe.

PHILOTIME, à part.

Tout ce que j'ai entendu, c'est qu'il y avait ce soir un sacrifice et un repas de corps chez les prêtres de Cybèle, avant l'ouverture des Comices.

THÉONE.

Ah! vous voilà, mon ami? vous êtes bien soucieux et vous ne me dites seulement pas bonjour.

PHILOTIME.

Si vous croyez qu'un homme d'État n'a pas d'autres choses en tête...

THÉONE.

Oui, je conçois... Ce qui vient de se passer à la séance...

PHILOTIME.

Oui, ça! autre chose : Est-on venu pendant que j'étais à la campagne?

THÉONE, montrant une caisse qui est à terre.

On a apporté de la part du médecin Asclépiade...

PHILOTIME.

Je sais ce que c'est.

THÉONE.

Cela a peut-être rapport à ce dont nous parlions tout à l'heure?

PHILOTIME.

C'est un panier de ce vin de Naxos qu'il m'a promis, et dont les effets sont si puissants. Imaginez-vous qu'un seul doigt de cette liqueur, pris en se couchant, vous procure à l'instant même le sommeil le plus doux et les songes les plus agréables.

THÉONE.

Par Morphée! vous dormez assez sans cela.

PHILOTIME.

Je ne saurais trop dormir dans ma position.

AIR : J'ai vu partout, dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Si l'on écoutait l'éloquence
De nos orateurs d'aujourd'hui,
Il faudrait bientôt, je le pense,
Pencher pour tel ou tel parti.
Je dors pour garder l'équilibre,
Et grâce à mon sommeil prudent,
Moi, ma pensée est toujours libre
Et mon suffrage indépendant.

Il faut mettre ce vin en réserve. Holà! quelqu'un! Machaon!

THÉONE.

Il n'est plus ici, je l'ai vendu il y a quelques jours.

PHILOTIME.

Comment ! Machaon, mon esclave favori, qui était si bon cuisinier...

THÉONE.

Vous n'en avez plus besoin, puisque les élections sont passées et que vous êtes nommé !

PHILOTIME.

C'est vrai, mais il fallait au moins me consulter.

THÉONE.

Eh ! avez-vous le temps de songer à ce smisères-là ? vous qui, dans ce moment-ci, je le sais, avez des occupations...

PHILOTIME.

Oui, un repas de corps pour ce soir ; je dois même prononcer un discours improvisé.

THÉONE.

Sans doute sur ce projet de loi, dont il a été question ce matin... Mon ami, qu'est-ce que c'est que ce projet de loi ?

PHILOTIME.

Ah ! ça, c'est un article sur lequel je suis obligé de me taire.

THÉONE.

Comment, mon ami !... Ah ! je vois que vous ne m'aimez plus, puisque vous n'avez plus de confiance en moi... je suis bien malheureuse !

PHILOTIME.

Allons, voilà qu'elle pleure à présent ! Ma femme, ma chère Théone... je vous aime toujours.

THÉONE, avec dépit.

Ah ! vous avez des secrets pour moi !... j'en aurai aussi pour vous... Croyez-moi, parlez, je le veux... je l'exige, ou

vous ne savez pas à quelles extrémités la vengeance peut me porter.

PHILOTIME, *s'approchant de sa femme, et d'un air confidentiel.*

Adieu, je vais où mon devoir m'appelle; que Junon vous maintienne en joie ! vous serez cause qu'on aura commencé sans moi les premières libations.

THÉONE, *le retenant.*

AIR : Non, non, point de façon.

Non, non, répondez-moi,
Car ce mystère
Excite ma colère;
Non, non, répondez-moi :
Vous parlerez ou vous direz pourquoi!
Parlez.

PHILOTIME.

Je me tais...

THÉONE.

Pensez-vous ?

PHILOTIME.

Jamais.

THÉONE.

Quoi ! pas un seul mot?

PHILOTIME.

Eh ! c'est encor trop.

THÉONE.

Mes soins...

PHILOTIME.

C'est assez...

THÉONE.

Mon amour...

PHILOTIME.

Cessez.

THÉONE.

Eh ! quoi, mes vertus...

PHILOTIME.

Ne m'en parlez plus.

Ensemble.

THÉONE.

Non, non, répondez-moi,
Car ce mystère
Excite ma colère;
Non, non, répondez-moi :
Vous parlerez ou vous direz pourquoi.

PHILOTIME.

Non, non, eh ! laissez-moi,
Je dois me taire
Et je ne puis mieux faire.
Non, non, eh ! laissez-moi,
Je dois me taire et je sais bien pourquoi.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

THÉONE, SOSTRATA.

SOSTRATA.

Eh bien ?

THÉONE.

Comment ! vous êtes encore là ?

SOSTRATA.

Ces dames reviendront toutes, vers la huitième heure; elles ont été obligées de retourner chez elles pour s'occuper quelques instants de leur ménage. Il faudra même, à ce sujet-là, que nous pensions à une loi qui dispense les dames athéniennes de tous ces soins domestiques.

THÉONE.

C'est bon; ce n'est pas là le plus urgent.

SOSTRATA.

Vous avez raison. Qu'avez-vous appris?

THÉONE.

J'ai tout employé : les prières, les larmes... il a été, pour la première fois de sa vie, d'une discrétion à toute épreuve.

SOSTRATA.

Ça n'est pas naturel.

THÉONE.

C'est ce que je dis aussi... et, quel moyen de nous instruire?...

SCÈNE V.

THÉONE, SOSTRATA; ARGUS, en bonnet phrygien et avec l'habit d'esclave; il est boiteux et a un bandeau noir sur l'œil gauche.

THÉONE.

Qu'est-ce?... C'est Argus, ce nouvel esclave dont j'ai fait l'acquisition.

SOSTRATA.

Par Pollux! il est bien nommé.

ARGUS.

AIR : Dorilas, contre moi des femmes. (Pour et Contre.)

Mon patron, qu'on vante à la ronde,
Avait cent yeux : c'est un défaut;
Et, pour réussir dans le monde,
Cet autre Argus y voyait trop.
Moi, plus commode, aux belles je dois plaire,
En les surveillant ici-bas,
Avec un œil qui n'y voit guère,
Avec un œil qui n'y voit pas.

Au surplus, ça ne m'empêche pas de faire mon service, et voilà des tablettes que je vous apporte.

THÉONE.

Qui te les a remises ?

ARGUS.

Je n'ai pas vu.

THÉONE.

Le messager est-il encore là ?

ARGUS.

Je ne m'en suis pas aperçu.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; NAIS.

NAÏS.

Ma tante, c'est de lui, c'est de Polémon. J'ai très-bien reconnu son esclave et il attend une réponse.

THÉONE.

Lui, m'écrire ! et pour quel sujet ? (Elle déroule la lettre et lit :) « Polémon, archonte, fils de Callias l'Athénien, à Théone. » (Elle achève de lire la lettre à voix basse.) Comment ! en l'absence de mon mari, il me demande un entretien secret pour une affaire importante.

ARGUS, à part.

C'est clair.

THÉONE.

Sage Sostrata, qu'en pensez-vous ?

SOSTRATA.

Je pense que l'archonte a quelque grand secret à nous révéler. Peut-être même il veut se faire un appui de notre association, dont il sait que vous êtes présidente.

THÉONE.

Au fait, je ne vois pas pour quel autre motif...

SOSTRATA.

Il faut accepter.

NAÏS.

Oh ! oui, ma tante, il faut accepter.

THÉONE.

Sans doute... mais un rendez-vous, avec un jeune homme qui passe pour un des plus aimables d'Athènes !...

AIR : On ne peut pas trouver de mal à ça.

Ma vertu s'inquiète
D'un tête-à-tête...

SOSTRATA.

Bah !
Si, dans un tête-à-tête,
On peut sauver l'État,
Eh ! par Vesta !
On ne saurait trouver de mal à ça.

TOUTES.

Oui, par Vesta !
On ne saurait trouver de mal à ça.

THÉONE.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

J'accorde donc ce rendez-vous ;
J'en conviendrai, c'est avec peine :
Mais puis-je hésiter ?... Entre nous,
Il y va du salut d'Athènes.
Pour son pays en pareil cas
Il faut que l'on se sacrifie.

NAÏS.

Que ne suis-je assez grande, hélas !
Pour servir aussi la patrie !

THÉONE.

Eh bien ! dites à Polémon que je l'attends ce soir à souper... tête à tête... puisqu'il le faut ; mais que j'exige qu'il

y ait toujours un esclave présent à notre entrevue. Argus, ce sera toi qui nous serviras.

ARGUS, à part.

Allons, c'était bien la peine ! moi qui comptais avoir ma soirée !

THÉONE.

Naïs, va dire à son esclave... Non j'aime mieux écrire la réponse moi-même.

SOSTRATA.

Oui, cela aura un caractère plus diplomatique.

THÉONE.

Sostrata, venez m'aider à la rédiger. Toi, Argus, reste ici; fais préparer le souper, observe tout et ne reçois que Polémon. Naïs, que mes femmes viennent me rejoindre et qu'elles s'occupent de ma toilette... Ah ! que les affaires du gouvernement donnent de soins et d'embarras !

(Elle sort avec Sostrata et Naïs.)

SCÈNE VII.

ARGUS, seul ; puis des ESCLAVES, apprêtant la table du souper.

Ce qu'il y a de plus dur dans le métier d'esclave, c'est de ne pas faire sa volonté. Par exemple, quoiqu'il soit défendu aux esclaves d'assister aux assemblées du peuple, je comptais bien m'y rendre en cachette pour entendre nos orateurs, car on prétend que nous en avons... Eh bien ! pas du tout, il faut que je reste à la maison... Ah ! si j'étais seulement affranchi, je pourrais prendre part aux affaires... J'ai toujours eu l'idée que si je m'en mêlais... D'abord, je défendrais aux femmes comme notre maîtresse de se mêler de politique... ça ne les regarde point... à la bonne heure

des gens comme moi... J'ordonnerais que, comme chez les Spartiates, nos voisins, les esclaves pussent s'enivrer en liberté, qu'ils fussent traités avec les plus grands égards. (Appelant.) Eh bien donc, Lycaon !... Voyez si ces butors-là arriveront ? Faut-il que je prenne un bâton ? (Des esclaves apportent une table servie.) Placez là cette table. (Reprenant son monologue.) J'ordonnerais ensuite qu'il leur fût permis de ne rien faire... (Aux esclaves.) Voyez les paresseux ! tout est-il là : les fruits, les coquillages, les vins ?... Tenez, portez cette corbeille dans le cellier... Ah ! attendez... (Il en tire une bouteille.) C'est du vin de Naxos : ils ont écrit le nom dessus de peur qu'on ne s'y trompât... Eh bien ! qu'est-ce que vous attendez ? Laissez-moi... puisqu'il faut que je reste... (Les esclaves sortent.) Je sais bien ce qui me vaut cette faveur, chez toutes les dames d'Athènes que j'ai servies : l'avantage que j'ai d'être... (Montrant son bandeau noir.) m'a toujours procuré des priviléges... Ah ! si j'avais eu le bonheur d'être aveugle, ma fortune serait faite !

SCÈNE VIII.

ARGUS, PHILOTIME.

PHILOTIME.

A-t-on vu une étourderie comme celle-là ? moi qui dois prononcer un discours improvisé, et qui oublie d'en prendre la copie.

AIR du vaudeville de *Lasthénie*.

J'ai toujours, pour les grands moments,
Un discours préparé d'avance;
C'est le même depuis vingt ans,
C'est un chef-d'œuvre d'éloquence.
Soixante fois depuis ce temps,
Je l'ai prononcé d'abondance...
Avec de légers changements,
Il est toujours de circonstance.

ARGUS.

L'ami, que viens-tu chercher ici?

PHILOTIME.

Et qui es-tu toi-même, qui ne sais pas que je suis de la maison?

ARGUS.

Eh bien! si tu es de la maison, décampe au plus vite! Nous avons besoin d'être seul, et ta présence nous gêne.

PHILOTIME, *à part.*

Voilà un hardi coquin! serait-ce celui qui a remplacé Machaon? (Haut.) Combien y a-t-il que tu es ici?

ARGUS.

Voilà huit jours que madame m'a pris.

PHILOTIME.

Eh bien! apprends qu'il y a beaucoup plus longtemps que je suis à son service, et que, si tu dis un seul mot, je t'enverrai tourner la meule.

ARGUS, *à part.*

Il faut que ce soit quelqu'affranchi, car il est plus insolent que moi. (Haut.) Écoute, camarade : ne te fâche pas... c'est par l'ordre de madame, ainsi va-t'en et ne dis rien! elle a un rendez-vous.

AIR de Gaspard l'Avisé.

Oui, pour souper, ce soir, on compte
Sur un galant, sur un archonte ;
Quand l'époux parlera bien haut,
Oh! oh! oh! oh!
Tout bas madame parlera,
Ah! ah! ah! ah!
Pourtant chacun s'entendra.

PHILOTIME.

Ah! par Vulcain, qu'entends-je là!

ARGUS.

Nous connaissons tous ces tours-là :
C'est un rien qu' ça.

PHILOTIME.

C'est déjà
Bien assez comme ça.

ARGUS.

Je dois les servir à table. La dame a voulu, par un petit raffinement de pruderie, qu'il y eût là un témoin... mais tu sais qu'en pareil cas on ferme les yeux, et moi ça me coûte moitié moins qu'à un autre.

PHILOTIME.

Et tu t'es prêté ?...

ARGUS.

Comme si un esclave était son maître ! Est-ce que tu crois que c'est pour mon plaisir ? je suis déjà assez fâché de ne pouvoir pas assister à l'assemblée !

PHILOTIME.

Eh bien ! écoute... entre camarades il faut s'aider... Qui t'empêche d'y aller ? je servirai à ta place, je me charge d'arranger cela avec madame. Elle aimera même mieux que ce soit moi.

ARGUS.

Tu crois ?

PHILOTIME.

Quand je te dis que je prends tout sur moi.

ARGUS.

Et moi, je te promets de te rendre compte de la séance. Je te dirai si l'on s'est occupé de la réclamation des Phocéens, ou de la guerre contre les Perses. Tu es sans doute pour les Phocéens ?... Et moi aussi ! je trouve qu'on ne peut sans injustice...

PHILOTIME.

C'est bon. Pars, tu n'auras pas de place... Eh bien ! où

vas-tu avec ce bonnet phrygien ? On te reconnaîtrait pour esclave.

ARGUS.

Tu as raison; je vais le laisser au logis... Adieu, camarade.

AIR du vaudeville de Gilles en deuil.

Grand merci de ta complaisance :
Va, j'espère bien quelque jour,
Te prouver ma reconnaissance
Et payer ma dette à mon tour.
Aux Comices je vais me rendre.

PHILOTIME.

Et moi je reste ici ce soir.

ARGUS.

Puissé-je là-bas tout entendre !

PHILOTIME.

Et moi puissé-je ne rien voir !

Ensemble.

ARGUS.

Grand merci de ta complaisance !
Va, j'espère bien quelque jour,
Te prouver ma reconnaissance
Et payer ma dette à mon tour.

PHILOTIME.

Cachons-lui que ma complaisance
N'est ici qu'un adroit détour,
Et que ce soir, par son absence,
Il me rend service à son tour.

SCÈNE IX.

PHILOTIME, seul.

Par les dieux immortels ! je ne suis point jaloux ; mais il y aurait de quoi émouvoir le dieu Terme lui-même.

(Regardant la table.)

AIR : Adieu ! je vous fuis, bois charmant. (Sophie.)

Certes, j'ai les yeux bien ouverts :
C'est un festin que l'on apprête.
J'aperçois deux lits, deux couverts,
Et ce n'est pas moi que l'on fête !
Chez nous, de même qu'au sénat,
Il paraît, comme loi constante,
Que la place d'un magistrat
Ne peut jamais rester vacante.

Apprêtons-nous à jouer le rôle d'observateur... Otons ce manteau. (Il se trouve revêtu d'une tunique verte, comme l'était Argus. Il prend une des bandelettes noires de sa coiffure et se l'adapte sur l'œil gauche, en guise de bandeau.) Mais je ne puis croire qu'au sein même de mes pénates, et devant mes dieux Lares, ma femme voulût se permettre... Non, la femme d'un sénateur... ce n'est pas possible !... Et cet esclave, qu'elle a voulu rendre présent à cette entrevue, prouve qu'assurément... Mettons toujours cette coiffure... En contrefaisant un peu la démarche d'Argus, je pourrai sans qu'on s'en aperçoive... Mais qui vient déjà ?

SCÈNE X.

PHILOTIME, POLÉMON.

POLÉMON, à la cantonade.

C'est bien, dites-lui que je l'attendrai. Aux dieux ne plaise que je la dérange de sa toilette ! Nous sommes trop heureux, lorsque les dames d'Athènes veulent bien se livrer à des soins pareils.

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Hélas ! c'est à la politique
Qu'aujourd'hui la beauté s'applique,
Chez l'artisan, le magistrat
On trouve des femmes d'État.

Chez la crémière on délibère,
Et Glycère, la jardinière,
Ne vend plus ses roses, dit-on,
Qu'aux gens de son opinion.

PHILOTIME, à part.

C'est Polémon ! Eh bien ! cet archonte-là ne m'a jamais plu, Aussi, patience! aux prochaines élections...

POLÉMON.

Théone est de parole. Voilà les apprêts du festin, et nous pourrons causer librement de ce qui m'intéresse. Mais pourquoi veut-elle qu'un témoin assiste à cette entrevue? Il est fort incommode d'avoir derrière soi un confident obligé de tous ses discours. (A Philotime.) Dis-moi, l'ami, tu es au service de Théone ?

PHILOTIME.

Oui.

POLÉMON.

C'est toi qui nous sers à table?

PHILOTIME.

Oui.

POLÉMON.

Et tu as de l'esprit ?

PHILOTIME.

Oui.

POLÉMON, à part.

Voilà un esclave presque aussi laconique qu'un Spartiate. (A Philotime.) Tiens, il y a vingt drachmes dans cette bourse.

PHILOTIME.

Oui.

POLÉMON.

Quand je te ferai signe, tu auras soin de disparaître et de nous laisser. Nous avons à causer d'objets importants, d'affaires de famille... Tu m'entends?... Il suffira de t'absenter pendant quelques instants...

PHILOTIME, à part.

Je ne sors pas d'ici.

SCÈNE XI.

PHILOTIME, POLÉMON, THÉONE.

POLÉMON, à Théone.

Je ne m'attendais pas à une si grande faveur : je ne vous demandais qu'un entretien, et vous m'invitez à souper.

THÉONE.

Le motif qui vous amène est assez important...

POLÉMON.

Oh ! nous avons le temps d'en parler.

PHILOTIME, à part.

On s'observe à cause de moi.

POLÉMON.

Je n'ai vu aucune Athénienne mise avec ce goût et cette élégance... Vous ne connaissez pas mon nouvel attelage... Je suis venu en quelques minutes, des portiques de l'Académie... C'était Zénon qui parlait : je n'ai pas attendu la fin de la séance.

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire. (*Les Artistes par occasion.*)

Là des moralistes austères,
Déclarant la guerre aux plaisirs,
Voudraient dans des chaînes sévères
Captiver l'essaim des désirs.
Fendant la foule qui s'empresse,
Moi brusquement j'ai tout quitté,
Et, déserteur de la sagesse,
J'accours aux pieds de la beauté.

(Ils se mettent à table. — A Philotime.)

A boire ! (Buvant.) Il est fort bon, votre vin.

PHILOTIME, à part.

Je le crois bien : je le gardais depuis dix ans.

THÉONE.

N'annonce-t-on pas au théâtre une tragédie politique d'Euripide?

POLÉMON.

Peu m'importe! quand Timocrate ne joue pas, je ne vais jamais au spectacle, et comme dans ce moment-ci il est tour à tour citoyen de Thèbes, de Corinthe ou d'Argos...

THÉONE.

Je le croyais Athénien.

POLÉMON.

Oui, trois mois par an, il daigne être de son pays; il n'en est pas moins l'objet de la reconnaissance publique. Il irait même à Sparte qu'il n'en serait encore que mieux vu parmi nous, car les dames d'Athènes aiment beaucoup les étrangers.

THÉONE.

Prétendez-vous nous en faire un crime?

POLÉMON.

Eh ! quel pays peut paraître préférable au nôtre?

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Athène, ô ma noble patrie,
Séjour des grâces, des beaux-arts,
Tu fus toujours le temple du génie,
Et l'œil des dieux veille sur tes remparts.
Déjà, Minerve tutélaire
Sur notre sol a planté l'olivier,
Et nos exploits prouvent que cette terre
Peut produire aussi le laurier.

THÉONE.

Je veux faire ma paix avec vous. Acceptez quelques-unes de ces figues; elles sont du pays... (Polémon baise la main de

Théone; Philotime fait un geste et renverse une coupe.) Eh bien! Argus, prenez donc garde, voilà un vase en morceaux!

PHILOTIME, à part.

Au fait, c'est encore moi qui paye les vases cassés.

THÉONE, à Polémon.

Vous ne me parlez pas de ce qui vous a occupé ce matin.

POLÉMON.

Si vraiment... je vous le dirai, en vous expliquant l'objet de ma visite... Esclave! (Lui faisant signe.) Hum!... eh bien! hum!

PHILOTIME, à part.

Oui, fais des signes!... je suis aveugle et sourd.

THÉONE.

Eh bien! vous disiez que le sujet de votre visite. .

POLÉMON.

Oh! vous devez en partie avoir deviné mon secret, (Avec chaleur.) et si l'attachement le plus sincère... Mais est-il nécessaire que cet esclave?...

THÉONE.

Argus... vous avez peut-être affaire... là-bas.

PHILOTIME, à part.

Et ma femme aussi!...

THÉONE, cherchant à lui faire entendre.

L'on a peut-être besoin de vous?

PHILOTIME.

Non... madame.

THÉONE, à part.

Et moi qui lui croyais de l'intelligence! Allons, c'est encore un sot qu'il faudra renvoyer! (Regardant une amphore.) Que vois-je! ce vin de Naxos... qu'a fait venir mon mari... oh! ce serait charmant! (Haut, à Polémon.) Argus est un serviteur fidèle... vous pouvez parler devant lui... mais avant tout, faisons aux dieux immortels les libations d'usage.

POLÉMON.

Vous avez raison : je bois à Cypris, déesse des amours.

THÉONE, prenant la bouteille de Naxos.

Et toi, Argus, prends cette coupe et bois à Harpocrate, dieu de la discrétion.

POLÉMON.

AIR de Mademoiselle Hamilton.

C'est du nectar le plus divin.

PHILOTIME.

Enchanté qu'il s'en aperçoive !
(Il reprend la coupe.)
Quand chacun boit ici mon vin,
C'est bien le moins qu'aussi j'en boive !

THÉONE, le regardant.

Mais notre Argus y prend goût, je le vois.

POLÉMON.

Il le connaît depuis longtemps, je crois.

Ensemble.

POLÉMON, élevant sa coupe.

Cypris, déesse tutélaire,
Du haut des cieux, entends mes vœux,
Et fais que ta douce lumière
Brille en ce jour à tous les yeux !

THÉONE, examinant Philotime.

Pour éviter sa surveillance
Le moyen est délicieux ;
Déjà... par sa douce influence,
Déjà... Bacchus ferme ses yeux.

PHILOTIME.

Redoutons ici quelque trame,
Et de peur d'accident fâcheux,
Sur Polémon... et sur ma femme,
Tâchons d'avoir toujours les yeux,
Ayons toujours... toujours les yeux.

(Il s'endort.)

POLÉMON.

Eh ! mais, cet esclave s'endort.

THÉONE.

Qu'importe ! nous buvions au dieu de la discrétion... Il nous a sans doute exaucés. (Se levant.) Parlez maintenant sans crainte... Instruisez-nous du sujet de votre visite... car je suis d'une impatience... L'heure s'avance et déjà, j'en suis sûre, la plupart des dames d'Athènes attendent ici près, dans les jardins, le résultat de notre conférence.

POLÉMON.

Comment ! les dames d'Athènes... Mais ce que j'ai à vous dire ne regarde que vous.

THÉONE.

Aussi n'en parlerai-je qu'aux premières d'entre elles... Vingt-cinq de mes amies dont la discrétion est connue... Mais parlez, de grâce !...

POLÉMON, à part.

Quelle singulière femme ! (Haut.) Eh bien, madame, vous savez qu'Alcée, le frère de Naïs, a été exilé et dépouillé de ses biens... J'ai entre les mains de quoi faire casser cet injuste arrêt. Puis-je espérer que votre mari voudra me seconder?... Je sais que nous sommes ennemis, mais vous avez tout pouvoir sur lui et sur une autre personne encore pour laquelle vous ne pouvez ignorer mes sentiments.

THÉONE, avec dépit.

Comment, Polémon, c'est là cette affaire importante pour laquelle...

POLÉMON.

Il me semble qu'elle l'est assez, puisqu'il s'agit de la fortune et de l'existence d'un de vos parents.

THÉONE.

Eh bien ! je n'en crois pas un mot, et ce n'était pas là le véritable objet de votre visite.

POLÉMON.

Comment, madame?

THÉONE.

Brisons là : nous avons, vous et moi, trop d'habitude de la politique pour nous arrêter à de vains détours!... Vous savez très-bien pour quel sujet je viens traiter avec vous, et j'aborderai la question directement.

POLÉMON.

Par Jupiter! vous m'effrayez... Quel ton diplomatique! Vous avez appuyé sur le mot directement avec une gravité digne d'un ambassadeur d'Artaxerce.

THÉONE.

Vous aimez Naïs, ma nièce... mais son hymen dépend de la volonté de mon mari : la volonté de mon mari dépend de la mienne... et aujourd'hui même vous êtes l'époux de Naïs, (A voix basse.) si vous voulez me révéler ce dont on doit s'occuper dans les comices de ce soir.

POLÉMON, avec indignation.

Comment!

THÉONE, vivement.

Je sais qu'il doit y être question de nous... que le projet de loi nous concerne... mais quel est-il? Voilà ce que j'attends de vous.

POLÉMON, avec ironie.

Voilà en effet une négociation bien délicate... et je ne crois pas que depuis le traité du Péloponèse on ait agité des intérêts plus importants.

THÉONE.

Enfin, prononcez.

POLÉMON, de même.

Mon choix est fait... et dès que vous me promettez de me faire épouser votre nièce... directement... Mais quel est ce bruit?

THÉONE.

Ce sont ces dames qui se rendent ici mystérieusement, comme nous en sommes convenues.

POLÉMON, à part.

O Aristophane, où es-tu !

SCÈNE XII.

THÉONE, POLÉMON, SOSTRATA, NAIS, PROXAGORA, THÉLÉSILLE, ATHÉNIENNES ; PHILOTIME, dans le fond, endormi.

TOUTES LES FEMMES.

AIR : Goûtons sans bruit, tandis qu'elle sommeille. (*Le Diable à Quatre.*)

Ici, chacune, à son serment fidèle,
Auprès de vous se rend à son devoir ;
Parlez, parlez ; dans votre zèle
Nous avons placé notre espoir.

THÉONE, bas aux autres femmes.

Ce n'est pas sans peine.... Il a fallu déployer toutes les ressources de la politique ; mais, enfin, nous allons tout savoir.

POLÉMON, gravement, s'adressant à Naïs.

Votre tante, belle Naïs, m'a chargé de vous notifier ses intentions. Il paraît constant que le salut d'Athènes et l'intérêt de l'État dépendent de notre hymen ! et il est nécessaire, avant de passer outre, de savoir si quelques considérations politiques ne vous empêchent pas d'obtempérer à cette décision.

NAÏS.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

THÉONE.

Allons, répondez.

NAÏS, *étonnée.*

Ma tante sait bien que je ne suis pas capable de m'opposer au salut de l'État ! et dès que cela convient à Athènes... il faut bien...

THÉONE.

Que ça vous convienne ou non... j'ai promis... Il faut que cela soit.

NAÏS.

Eh bien ! je ne dis pas non ; mais pourquoi parle-t-il ainsi ?... il a l'air d'un décret.

POLÉMON.

Il ne s'agit point ici d'un hymen ordinaire, vous êtes mariée officiellement.

NAÏS, *effrayée.*

Officiellement !... je me doutais bien aussi qu'il y avait quelque chose... Officiellement ! dites-moi, ma tante, ça empêche-t-il d'être aimée de son mari ?

THÉONE.

Quelle demande !

NAÏS.

Oh bien, alors, qu'on me marie comme on voudra.

THÉONE.

Silence ! (*A Polémon*) Parlez, Polémon, nous vous écoutons.

POLÉMON.

Oui, mesdames, je veux me rendre digne de votre confiance et je ne vous cacherai pas qu'on doit s'occuper ce soir aux comices de vos plus chers intérêts.

PROXAGORA.

Je le savais.

THÉLÉSILLE.

Je le disais.

SOSTRATA.

Je le pensais.

POLÉMON.

Vous savez jusqu'où l'on a poussé dans Athènes l'abus du costume. Tous les jours n'est-on pas exposé à prendre un parasite pour un philosophe, un maître de danse pour un archonte, et le chanteur Caritidès pour un homme de mérite?

AIR du vaudeville de Nice.

On croit saluer un guerrier,
    C'est le marchand Nymphée!
Cet autre que traîne un coursier
    En litière étoffée...
Quel est-il donc? c'est Tigillon!
Serait-ce un sénateur?... Eh! non,
Ce n'est qu'un artiste en renom
    Dont la ville est coiffée.

TOUTES.

Ah! c'est bien vrai.

POLÉMON.

Si un pareil abus existe parmi nos citoyens, que sera-ce donc parmi les dames athéniennes?... Depuis la défaite de Mardonius, on estime nos victoires sur les Perses moins pour les avantages qu'en a retirés l'État, que pour ces tissus précieux qui nous viennent de la Perse et de la Lydie, et dont toutes les dames d'Athènes ne peuvent plus se passer.

THÉONE.

Voudrait-on les supprimer?

POLÉMON.

Permettez!... ce n'est pas moi qui parle, je répète ce que disait l'orateur... Bien plus, ajoutait-il, les femmes de cinquante ans étant mises comme celles de dix-huit, il en résulte une foule de méprises non moins désagréables pour celui qui les commet que pénibles pour celles qui en sont

l'objet ! à ces causes, et voulant d'abord remédier aux inconvénients les plus urgents, on doit proposer ce soir et discuter un projet de loi dont le résultat serait de fixer d'une manière invariable... ou à peu près !... l'âge des dames d'Athènes ; en un mot, il serait ordonné que, passé dix-huit ans, il ne serait plus permis de porter des tuniques couleur de rose.

SOSTRATA.

Passé dix-huit ans !

NAÏS.

Quel bonheur ! je ne suis pas comprise dans le décret.

THÉONE.

Taisez-vous !

POLÉMON.

Vous sentez, comme moi, les conséquences...

SOSTRATA.

Elles sont innombrables.

POLÉMON.

Voilà ce que vous attendiez de moi ; vous devez être satisfaites.

AIR : Vive le vin de Ramponneau !

Adieu donc ! le sénat déjà
Réclame ma présence ;
Ce que Polémon dévoila,
J'espère, entre vous restera.

TOUTES.

Là !
Je me tairai,
Je saurai
A mon cœur ulcéré
Commander le silence.

POLÉMON.

De ce secret plein d'horreur
A vous seules, d'honneur,
J'ai fait la confidence...

Adieu donc : le sénat déjà, etc.

(Il sort ; toutes le suivent.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; excepté Polémon ; PHILOTIME, toujours endormi.

SOSTRATA.

Le décret est absurde.

THÉLÉSILLE.

Il ne peut pas passer.

SOSTRATA.

Il blesse les constitutions de l'État.

THÉLÉSILLE.

Il est attentatoire à la liberté des opinions, et bien plus, à celle des costumes.

THÉONE.

Un instant, mesdames! l'une après l'autre!

TOUTES.

AIR du vaudeville de *Rose et Colas*.

Qui croirait que de tels décrets
Sont sortis de l'aréopage ?

SOSTRATA et DEUX ATHÉNIENNES.

Donner une date aux attraits !
Quand on est belle, on n'a point d'âge.

THÉLÉSILLE et DEUX AUTRES ATHÉNIENNES.

Grâce aux décrets plus indulgents
De la nature qui raisonne,
Nous avons des roses d'automne
Comme des roses de printemps.

SOSTRATA.

Et même d'hiver !... Je me résume et pose en principe que la perte d'une bataille serait moins funeste qu'une pareille loi.

THÉONE.

Eh ! qui en doute ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de s'y opposer... Vous, Naïs, laissez-nous, il ne doit assister à cette délibération que les personnes intéressées, c'est-à-dire, celles qui, par leur âge, sont comprises dans le décret.

(Toutes se retournent.)

SOSTRATA.

Je ne vois pas alors qu'est-ce qui pourrait rester ?

THÉLÉSILLE.

Et vous courriez grand risque de délibérer toute seule.

THÉONE.

Mesdames...

NAÏS.

D'ailleurs, étant mariée officiellement, il me semble que j'ai le droit comme une autre...

THÉLÉSILLE, et PLUSIEURS AUTRES.

Sans doute, sans doute, passons à l'ordre du jour.

THÉONE, avec dépit.

Comme il vous plaira, mesdames. (A part.) Il est impossible d'avoir plus de prétentions que ces femmes-là ! (Haut.) Mes chères amies...

(On entend en dehors plusieurs sons de trompe, elles écoutent.)

THÉLÉSILLE.

C'est le crieur public qui annonce que les comices vont se tenir.

THÉONE.

Il n'y a pas de temps à perdre... il faut que les Athéniennes se rassemblent... qu'elles se rendent dans la place des comices... et que nous-mêmes... Ah ! quelle idée ! le projet est audacieux... mais, comme aux journées de Marathon et de Salamine, il y va du salut général, et ce n'est pas par des moyens timides que Thémistocle sauva la patrie.

THÉLÉSILLE.

Parlez !

THÉONE.

Nos maris devraient déjà être aux comices... ils assistent au sacrifice de Cybèle et à un repas de corps... Vous savez, mesdames, ce que c'est qu'un repas de corps... Profitons du temps qu'ils nous laissent... ils ont déposé comme à l'ordinaire, dans le vestibule du temple, leurs manteaux...

NAÏS.

Oui, je les ai vus.

THÉONE.

Osons nous en emparer. Empruntons leur costume pour défendre le nôtre, et courons siéger à leurs places ; j'occuperai celle de mon mari.

TOUTES.

Moi de même... Marchons !

THÉONE.

Un instant !... Nous ne commencerons point une telle entreprise sans implorer la protection des dieux, et il en est un surtout dont l'assistance nous est indispensable.

HYMNE.

AIR : Je n'ai jamais aimé personne de ma vie.

TOUTES.

Muet dieu du Silence, ici sois notre arbitre !
Si j'ai pu quelquefois
Méconnaître tes lois,
Tu sais aussi que sur plus d'un chapitre...

TROIS ATHÉNIENNES.

Sur celui des amours...

TROIS AUTRES.

Des malins tours...

TROIS AUTRES.

Et cœtera...

TOUTES.

Toujours on t'invoqua,
Ah! ah! ah ! ah!
Mon époux le dira.

(Elles sortent par le vestibule.)

SCÈNE XIV.

PHILOTIME, seul, dans un fauteuil et rêvant.

Polémon... et ma femme ! ma femme et Polémon !... mais je suis là... heureusement !... je suis là... comme Argus. (Appelant à haute voix.) Argus ! ! ! (S'éveillant en sursaut.) Hum ! qu'est-ce que c'est ? (Étendant la main sans ouvrir les yeux.) Je donne ma voix... je me croyais à l'assemblée... quel vilain rêve je faisais... ma femme en tête-à-tête ! (Regardant autour de lui.) Eh ! oui, c'est bien cela, et je me rappelle !... ils n'y sont plus, ils ont disparu tous les deux ! Dieux immortels ! que s'est-il passé pendant mon sommeil ?... Peste soit de la jalousie qui n'empêche pas de dormir !... si l'on savait cette aventure-là dans Athènes !... Qui va là ?

(Il reprend son manteau.)

SCÈNE XV.

PHILOTIME, CALLIMAQUE, ATHÉNIENS.

CALLIMAQUE.

AIR : Tu vas changer de costume et d'emploi. (*Le Pauvre Diable.*)

Moi, je me sens tout gaillard et dispos,
Maintenant faisons diligence;
Allons, messieurs, reprenons nos manteaux,
L'heure des comices s'avance.

Avant de se rendre au sénat,
Dîner, je crois, est fort utile :

Sur les besoins du peuple et de l'État
On médite alors plus tranquille.

TOUS.

Moi, je me sens tout gaillard et dispos, etc.

CALLIMAQUE.

Allons! allons, Philotime, nous sommes en retard.

PHILOTIME.

Il s'agit bien de cela!... Je suis trahi!... c'est-à-dire nous sommes trahis...

CALLIMAQUE.

Que veux-tu dire?

PHILOTIME, bas, à Callimaque.

Oui, j'étais là! j'ai tout vu! tout entendu!... c'est-à-dire... au contraire, par une fatalité que je ne puis expliquer...

CALLIMAQUE.

Qu'a de commun ce discours avec les comices?

PHILOTIME.

Oui, les comices!... tu as raison, je m'y rends de ce pas.

CALLIMAQUE.

Pourquoi nous as-tu donc quittés avant le repas?

PHILOTIME.

Pourquoi?... c'est que j'étais, ici, témoin de la trahison la plus... Mais silence!... garde-moi le secret; si tu savais de quelle importance il est que ces messieurs, que personne dans Athènes ne puisse savoir...

CALLIMAQUE.

Par Apollon!... tu es aussi clair que l'oracle de Delphes!... Allons, partons.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; POLÉMON, sortant du vestibule.

POLÉMON.

Arrêtez ! sénateurs, ne vous donnez pas cette peine.

PHILOTIME, à part.

Le voilà !... j'ai peine à sa vue à contenir ma colère.

POLÉMON.

On n'entre plus aux comices !... toutes les places sont prises !... mais, vous-mêmes, il faut que vous soyez doubles : car je vous ai vus sur vos siéges, dans le rang et l'ordre accoutumés !... Philotime le premier.

CALLIMAQUE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

POLÉMON.

J'ai voulu approcher ; impossible !... et le moyen de se faire reconnaître sans le manteau magistral !... car vous saurez qu'on s'est aussi emparé des marques de notre dignité.

CALLIMAQUE.

Cet événement cache quelque mystère que nous ne tarderons pas à découvrir ; car, si je ne me trompe, Philotime est au fait de tout.

PHILOTIME.

Moi ?...

CALLIMAQUE.

Oui, vous avez tout vu, tout entendu, vous me l'avez dit ! parlez, noble Philotime, on vous écoute.

PHILOTIME.

Eh ! messieurs, je n'ai rien à dire.

POLÉMON.

On connaît votre discrétion ordinaire : mais, dans ce moment-ci, elle est hors de saison.

PHILOTIME.

Eh ! par Hercule ! mêlez-vous de vos affaires.

POLÉMON.

Je demande qu'il s'explique.

PHILOTIME.

Je ne m'expliquerai point.

CALLIMAQUE.

Le sénat vous ordonne de parler.

PHILOTIME.

Ça ne regarde pas le sénat !... Et vous-même, s'il fallait que vous vinssiez raconter toutes les fois que... enfin je m'entends.

POLÉMON.

Il s'entend !... vous le voyez !... il est complice ou auteur du complot.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; ARGUS.

ARGUS.

C'est une indignité ! c'en est fait de la république ; qui se serait attendu à cela de nos sénateurs !... J'étais bien sûr aussi que Philotime, mon maître, ferait quelque bêtise.

CALLIMAQUE.

Vous voyez...

PHILOTIME.

Hein ? qu'est-ce que c'est ? que dit ce maraud ?

ARGUS.

Vous n'avez pas assisté à l'assemblée ? vous êtes bien heureux, moi j'en viens...

POLÉMON.

Tant mieux, du moins, messieurs, nous allons savoir ce que nous avons fait.

ARGUS.

Imaginez-vous qu'on n'a jamais vu une assemblée pareille! Vous savez comme ordinairement nos sénateurs sont graves et compassés... Eh bien! aujourd'hui, ils ne pouvaient rester sur leurs siéges... c'était un bruit... des chuchotements... et à chaque instant le héraut, au lieu de s'adresser à l'assemblée, était obligé de crier : *Silence, sénateurs!* Enfin l'un d'eux s'est levé de la place qu'il occupait, et l'on a dit près de moi que c'était Philotime.

PHILOTIME.

Par exemple!

ARGUS.

Il s'est mis à lire d'une petite voix claire le projet de loi... Chacun croyait ainsi que moi qu'il allait être question de la guerre contre les Perses... ou du moins des Phocéens... Eh bien! par la barbe de Jupiter!... devineriez-vous jamais quel est le décret qu'on a proposé à la sanction du peuple?

CALLIMAQUE.

Non, ma foi.

PHILOTIME.

Ni moi.

ARGUS.

On a proposé qu'à l'avenir, il fût permis indistinctement à toutes les Athéniennes...

(Il parle bas à l'oreille de Callimaque qui se penche vers l'oreille de son voisin, et ainsi de suite. Philotime s'approche à son tour pour participer à la confidence.)

CALLIMAQUE.

Comment! des tuniques roses!

POLÉMON, riant.

Oh! je l'aurais parié!

PHILOTIME.

Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est?

POLÉMON.

Vous le saurez. (A Argus.) Eh bien! le projet de loi a-t-il passé?

ARGUS.

Eh! qui vouliez-vous qui s'y opposât? la moitié de l'assemblée n'y a rien compris, et le reste s'est prononcé avec un acharnement... On n'entendait que de petites voix qui criaient : *Appuyé! appuyé!* Ça n'en finissait pas... au point que plusieurs ont cru reconnaître des voix de femmes, ce qui n'est pas possible.

AIR : Un homme, pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Jamais on n'en dit tant, je croi,
Pour un décret aussi frivole :
C'est moi... — Taisez-vous! — Non, c'est moi.
J'ai demandé... — J'ai la parole.
Et par un caprice du sort
Qu'ici l'on ne saurait comprendre,
Même quand ils sont tous d'accord,
Ils ne peuvent encor s'entendre.

CALLIMAQUE.

Mais que veulent toutes ces femmes qui se dirigent de ce côté?... J'aperçois la mienne...

POLÉMON.

C'est à moi de tout vous apprendre.

PHILOTIME.

Ça ne fera pas de mal.

(Ils se retirent un instant par la droite.)

SCÈNE XVIII.

THÉONE, SOSTRATA, THÉLÉSILLE, NAÏS, **précédées de plusieurs canéphores ; ATHÉNIENNES. Toutes les femmes sont vêtues de tuniques roses, et portent des branches de laurier.**

TOUTES LES FEMMES.

AIR nouveau de M. DOCHE.

Oui, tout cède à nos lois,
Célébrons à la fois
Nos exploits, (*Bis.*)
Notre gloire !
Grâces à notre choix,
Grâces à notre voix,
Nous rentrons cette fois,
Dans nos droits.

THÉONE.

Chacune à cette victoire,
A bien pris part, je le vois.

SOSTRATA.

Moi, j'en aurai, c'est notoire,
Un enrouement de trois mois.

TOUTES.

Oui, tout cède à nos lois, etc.

(**Pendant la reprise du chœur, Polémon, Callimaque, Philotime et les autres Athéniens sont rentrés en scène.**)

CALLIMAQUE, à Thélésille.

Eh ! ma chère Thélésille, que signifie cette parure ?

THÉLÉSILLE.

Cela veut dire, monsieur, que nous nous empressons de profiter du bénéfice de la nouvelle loi.

SOSTRATA.

Oui, messieurs, la loi des tuniques roses.

THÉONE.

Et cette loi vous prouvera du moins...

POLÉMON.

Elle prouvera, mesdames, les ressources de votre esprit et surtout celles de votre imagination, dont personne du reste n'a jamais douté, mais il est malheureux que de si grands ressorts politiques aient été employés en pure perte, et que, lorsqu'une fois vous vous réunissez pour faire rendre un décret, ce soit justement contre un projet de loi, qui n'a jamais existé.

THÉONE, à Polémon.

Comment! nous étions vos dupes!... Et vous croyez encore que mon consentement...

POLÉMON.

J'ai celui de votre époux, à qui je viens de tout avouer.

THÉONE, vivement.

Quoi, monsieur! il serait vrai... vous étiez du complot?... Mais parlez donc; car vous êtes bien l'homme le plus faux, le plus dissimulé... De sorte que la délibération de ce matin?...

POLÉMON.

Est encore notre secret et celui de l'État; et vous n'avez pu croire qu'un Athénien consentirait à le trahir.

THÉONE.

Vous m'aviez pourtant promis la vérité.

POLÉMON, montrant le peuple.

Vous m'aviez bien promis le secret... Croyez-moi, laissez à nos sénateurs les assemblées, les comices. Donnez des lois sur nos modes, des décisions sur les fantaisies du jour; rendez des décrets comme ceux d'aujourd'hui, chacun s'empressera d'y souscrire.

AIR de La Sentinelle.

Pour la patrie et pour la liberté,
Songez-y donc, songez aux conséquences,

Si l'on osait permettre à la beauté
De prendre part à toutes nos séances.
Oui, la moitié du comité
Bientôt de l'autre aurait fait la conquête,
Et chacun, prêt à s'égarer,
Quand il faudrait délibérer,
N'aurait plus son cœur ni sa tête.

CALLIMAQUE.

Reste à savoir maintenant ce qu'on dira dans Athènes des comices de ce soir... Gare au scandale !

POLÉMON.

Tant mieux, mes amis; je vous répondrai comme Alcibiade : Que l'on s'occupe de nous et non de nos desseins! on plaisantera au moins trois grands jours, et pendant ce temps nous pourrons nous livrer en silence à la discussion du véritable projet de loi.

THÉONE.

Le maudit projet de loi !... (A Philotime.) J'espère maintenant, mon ami, que tu ne me feras plus un mystère...

PHILOTIME.

Ma femme, vous savez ce que je vous ai dit ce matin; il m'est impossible de vous en dire davantage.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville *Le Vaudeville en vendanges.*

THÉLÉSILLE.

Je connais sur la terre
Un peuple aimable et grand,
Sachant combattre et plaire,
Dans ses goûts inconstant,
Inconstant et toujours charmant.
La beauté souveraine
Toujours y commanda :
Si ce n'est pas Athène...
Quel est ce pays-là?

SOSTRATA.

Que d'auteurs, dont la verve,
Docile à tous les tons,
A toujours en réserve
Des vers pour tous les noms,
Comme pour toutes les saisons!
On chanta Démosthène;
Pour Philippe on chanta :
S'ils ne sont pas d'Athène...
D'où sont ces chanteurs-là?

NAÏS.

On rencontre une foule
D'observateurs profonds,
Qui pour voir l'eau qui coule
S'arrêtent sur les ponts,
Gravement restent sur les ponts.
Chacun d'eux par semaine
Sait combien d'eau .. passa!
S'ils ne sont pas d'Athène,
D'où sont ces savants-là?

POLÉMON.

Sous d'autres Aristides,
J'ai vu pour leur pays
Des guerriers intrépides
Marcher un contre dix,
Marcher et vaincre un contre dix.
A leurs exploits à peine
L'histoire un jour croira!...
S'ils ne sont pas d'Athène,
D'où sont ces guerriers-là?

PHILOTIME.

Plus d'un froid égoïste,
Quand le temps n'est pas beau,
Diogène assez triste,
Reste dans son tonneau,
Prudemment reste en son tonneau.
Que le beau temps revienne,
Ils disent : nous voilà!...

S'ils ne sont pas d'Athène,
D'où sont ces messieurs-là?

ARGUS.

Parfois j'ai vu paraître,
Plus d'un époux, hélas!
Aussi connu, peut-être,
Que l'était Ménélas,
Que l'était défunt Ménélas!
Pourtant de son Hélène
Aucun d'eux ne douta...
S'ils ne sont pas d'Athène,
D'où sont ces maris-là?

THÉONE, au public.

Par notre faible organe
Assez mal reproduit,
Le vieil Aristophane
Chez nous s'est introduit,
Chez nous, ce soir, s'est introduit.
De sa muse sans gêne,
Athène s'égaya...
En citoyens d'Athène,
Messieurs, accueillez-la!



LES

NOUVELLES DANAÏDES

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 3 Décembre 1817.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DANAÜS, tenant une pension de demoiselles à Chaillot	MM.	BRUNET.
M. PATIENT, ancien prétendant des filles de Danaüs		VERNET.
ARLEQUIN-ÉLANCÉ, fils d'Égyptus, tenant une pension de garçons à Chaillot		LEPEINTRE.
INNOCENTIN, } Frères d'Arlequin et fils d'Égyptus (ils sont habillés en innocents)		GEORGE.
BAZILE, }		ARNAL.
IGNACE, }		BLONDIN.
L'AMOUR, maître à danser de la pension de Danaüs	Mmes	ALDEGONDE.
EUPHROSINE, } Filles de Danaüs		PAULINE.
JULIA, }		CUISOT.
ASPASIE, }		ANTONINE.
AGLAÉ, }		ADÈLE.
NICARETTE, }		MARIA.
FLAVIA, }		LOUISA.
ALEXANDRA, }		MARIANY.

AUTRES FILS D'ÉGYPTUS ET FILLES DE DANAÜS.

A Chaillot, dans la maison d'éducation de Danaüs.



LES
NOUVELLES DANAÏDES

Une vaste chambre à coucher formant salon. — Une alcôve dans le fond ; de chaque côté, sur les premiers plans, trois petites portes qui communiquent à des chambres. Sur les derniers plans et plus près de l'alcôve, à droite et à gauche, une porte plus grande donnant sur le dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, EUPHROSINE, JULIA, ASPASIE, AGLAÉ, NICARETTE, FLAVIA et ALEXANDRA, sont rangées sur deux lignes et font des battements.

TOUTES.

AIR : Bon voyage, cher Dumolet. (*Le Départ pour Saint-Malo.*)

Déployons donc tous nos talents,
Puisqu'à l'étude
Il faut que l'on prélude,
Déployons donc tous nos talents ;
Allons, mes sœurs, faisons des battements.

JULIA.

Toujours en l'air et toujours en cadence,
Et danser seule ! Ah ! Quel ennui, mes sœurs !

Pour moi j'aurais plus de cœur à la danse,
Si je voyais arriver des danseurs.

TOUTES.

Déployons donc tous nos talents, etc.

JULIA.

Ah ! je n'en puis plus...

TOUTES.

Ni moi !

EUPHROSINE.

Certainement, mesdemoiselles, je vous conseille de vous plaindre ; lorsque M. Danaüs, notre père, le premier maître de pension de Chaillot, sue sang et eau pour donner à ses filles une éducation à la mode...

JULIA.

A la bonne heure ! mais toujours danser...

EUPHROSINE.

Montrez-moi donc un pensionnat un peu distingué où l'on fasse autre chose... Apprenez, mesdemoiselles, que la danse donne tout...

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (*Rien de trop*.)

Autrefois simples ménagères,
Des talents faisant peu de cas,
Les femmes ne cultivaient guères
Les beaux-arts et les entrechats;
Maintenant une jeune fille
Peut, grâce à l'usage adopté,
Faire une mère de famille
Ou débuter à la Gaîté.

Et c'est toujours fort agréable, parce que quand on a, comme notre père, cinquante demoiselles à marier, on n'est pas sûre d'être tous les jours à la noce !... Mais qui vient là ?...

JULIA, regardant vers le dehors.

Ah ! quel bonheur ! c'est notre petit maître de danse qui

est si gentil... et qui nous apporte toujours des romances, des bonbons et des nouvelles... il descend de son wiski.

NICARETTE.

Par exemple! il est bien étonnant que nous ne connaissions pas encore son nom...

EUPHROSINE.

C'est vrai, à peine si l'on sait comment il s'est introduit ici... et pourtant il a la confiance de toute la maison... mais je suis bien sûre qu'il la mérite.

SCÈNE II.

LES MÊMES; L'AMOUR, en maître à danser.

L'AMOUR.

AIR : Tantôt reine ou bergère. (Madame Favart.)

Fuyons
Les lois sévères
De nos sages austères;
Gentilles écolières,
Prenez de mes leçons.

J'ai franchi les espaces
Et, rival de Zéphyr,
J'accours auprès des Grâces
Sur l'aile du plaisir.

TOUTES.

Fuyons
Les lois sévères,
De nos sages austères;
Fidèles écolières,
Prenons de ses leçons.

L'AMOUR.

Bonjour, mes toutes belles... tous les jours plus jolies! (A Euphrosine.) Vous êtes divine. (A Aspasie.) Vous avez là une

garniture délicieuse! (*A Julia.*) Tenez-vous donc droite!... (*A toutes.*) Comment vont les battements? avons-nous bien étudié?...

EUPHROSINE.

Vous arrivez bien tard, monsieur!

L'AMOUR.

Oui, je crois que l'heure de la leçon est passée.

JULIA.

Oh! c'est égal, voilà mon cachet.

ASPASIE.

Voilà le mien.

AGLAÉ et LES AUTRES.

Et moi le mien.

L'AMOUR.

Eh bien! c'est comme si la leçon était prise... il n'y a pas de temps perdu.

EUPHROSINE.

Oh! mon Dieu, non!... nous pouvons causer maintenant.

L'AMOUR.

Ce qui m'a retardé, c'est que je viens de chez M. Egyptus, ce maître de pension qui a cinquante garçons.

JULIA.

Comment! vous nous donnez des leçons et vous leur en donnez aussi... eux qui sont nos ennemis!

L'AMOUR.

Eh! mon Dieu! oui... la danse est de tous les partis... c'est comme l'amour!

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie. (Lantara.)

Dans mon art, avec indulgence,
Je m'accommode à tous les goûts,
Et tous les jours gaîment je danse
Chez eux aussi bien que chez vous!
Ah! si chacun, dans le siècle où nous sommes,

Négligeait Mars pour cet art plus humain,
Bientôt d'accord, on verrait tous les hommes
Danser en rond en se donnant la main.

EUPHROSINE.

Êtes-vous content de vos nouveaux élèves?

ASPASIE.

Sont-ils aimables?

AGLAÉ.

Sont-ils gais?

JULIA.

Qu'est-ce qu'ils disent... qu'est-ce qu'ils font?

L'AMOUR.

Ils sont fort bien... mais ils ont des défauts! Par exemple ils sont curieux... oh! curieux... vous ne pouvez vous imaginer... ils m'ont fait mille questions sur vous, sur leurs jolies voisines! C'est ainsi qu'ils vous appellent... Mais dites-moi donc, pourquoi leur père et le vôtre s'en veulent-ils ainsi?... Est-ce jalousie de métier ou de paternité?...

JULIA.

Ah! ça, ça ne s'explique pas, c'est dans le sang.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Se nuire est leur unique espoir,
Sans cesse, en tous lieux, à toute heure,
L'un toujours rit quand l'autre pleure;
Quand l'un dit blanc, l'autre dit noir;
Et notre père, en bon apôtre,
Ne fit enfin, nous le croyons,
Que des filles, parce que l'autre
N'a jamais fait que des garçons.

EUPHROSINE.

Fi! mademoiselle, est-ce que vous devez ainsi parler de vos parents... mon papa le saura.

JULIA.

Voilà comme vous êtes! toujours rapportant... parce que

vous voulez être mariée avant les autres... mais ça ne réussira pas... parce que je connais les intentions secrètes de M. Danaüs.

TOUTES.

Et moi aussi...

JULIA.

On nous a souvent demandées en mariage, surtout M. Patient, ce petit notaire de Chaillot, qui depuis vingt ans attend l'une de nous... mais mon papa a refusé parce qu'il ne veut pas nous marier en détail...

ASPASIE.

Mais je crois que j'entends gronder...

TOUTES.

Oh! c'est lui... c'est mon papa!

EUPHROSINE.

Allons au-devant de lui.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

L'AMOUR, seul.

L'Amour, maître à danser... et dans une pension de demoiselles encore! c'est charmant...

AIR : Fidèle ami de notre enfance.

Moi je suis d'humeur inconstante,
Et l'on me voit, le même jour,
Dans les salons et sous la tente,
Au village, comme à la cour!
J'érige en décrets mes caprices
Et c'est à qui se soumettra,
Depuis les cœurs les plus novices
Jusques aux chœurs de l'Opéra.

SCÈNE IV.

L'AMOUR, DANAÜS, entouré de ses FILLES.

TOUTES LES FILLES.

C'est mon papa!... c'est mon papa...

DANAÜS.

Bonjour, mes enfants... (A l'Amour.) C'est vous, mon cher maître?... il paraît que la leçon est finie...

L'AMOUR.

Oh! ça n'a pas été long!... ces demoiselles ont une facilité...

DANAÜS.

Où sont mes quarante-trois autres filles?

EUPHROSINE.

Elles sont dans le jardin; voulez-vous qu'on les avertisse!

DANAÜS.

Non! c'est bien assez de vous!... J'ai à vous parler et je veux que l'on m'entende, si c'est possible.

AIR de La Dansomanie.

Ils sont passés, ces temps si doux
Où vous étiez bonnes, gentilles,
Où sur mes paternels genoux
Sautillaient mes cinquante filles!
Je ne vante pas mes bontés;
Mais que d'amour, de sacrifices
Et que de soins vous me coûtez,
Sans compter les mois (*Bis.*) de nourrices.

JULIA.

Quel bonhomme de père!

DANAÜS.

Mes filles... que pensez-vous des fils du voisin Egyptus?

L'AMOUR, à demi-voix, aux jeunes filles.

Dites-en du mal pour ne pas le mettre en colère!...

AIR du vaudéville de *Voltaire chez Ninon*.

EUPHROSINE.

On dit qu'ils sont laids et mal faits.

DANAÜS.

Bien.

JULIA.

D'une bravoure équivoque.

DANAÜS.

Bien.

EUPHROSINE.

Ce sont de mauvais sujets.

DANAÜS.

C'est ça.

JULIA.

Des fats dont on se moque.

L'AMOUR.

Cinquante pédants...

DANAÜS.

Compte rond.

L'AMOUR.

Qui s'estiment, dans leur folie,
Des gens d'esprit, parce qu'ils sont
Dix de plus qu'à l'Académie.

DANAÜS.

A merveille!... de sorte que vous ne vous sentiriez point de répugnance à les détester?...

ASPASIE.

Point du tout...

DANAÜS.

A les abhorrer?...

JULIA.

Ça ne nous coûtera rien.

DANAÜS.

Eh bien ! mes enfants, vous les épouserez aujourd'hui... je vous marie toutes en masse.

TOUTES.

Ah! quel bonheur, nous sommes mariées !

EUPHROSINE.

Ah çà ! vous êtes donc raccommodé avec eux?

DANAÜS.

Au contraire... je les exècre...

JULIA.

Et vous nous les donnez pour époux.

DANAÜS.

Oui...

AIR de Monsieur Vautour.

Contemplant, dès vos jeunes ans,
Votre humeur indomptable et fière,
Déjà vous étiez, mes enfants,
L'espoir, l'orgueil de votre père.
Votre caractère mutin
Faisait voir à mon âme active,
Ce doux hymen dans le lointain,
Et ma vengeance en perspective.

JULIA.

Mon papa, vous avez en nous une confiance...

DANAÜS.

Que vous justifierez...

EUPHROSINE.

Le fait est qu'il faut que vous comptiez bien sur notre caractère...

DANAÜS.

J'y compte... c'est celui de votre pauvre mère, et votre

grand-père, qui m'en voulait, savait bien ce qu'il faisait en me la donnant !... Dans une heure vous serez mariées.

TOUTES.

Dans une heure...

DANAÜS, montrant M. Patient qui arrive.

Pour commencer, voici déjà M. Patient, le petit notaire de Chaillot, qui vient rédiger le contrat.

L'AMOUR.

Un notaire ! Voilà de ces figures qui me font toujours fuir...

SCÈNE V.

LES MÊMES; M. PATIENT.

M. PATIENT.

AIR : Tique, tique, tac, et tin, tin, tin.

Oui, clopin
Clopant, j'arrive enfin ;
Moi, je trouve,
Et maint exemple le prouve,
Que pour aller en zigzag un p'tit brin
L'on n'en fait pas moins bien son chemin.

Corbleu ! dans la famille où nous sommes
Nul ne bronche, et cependant on voit,
De père en fils, boiter tous les hommes
Et les femmes ne vont pas plus droit.

Oui, clopin
Clopant, j'arrive enfin, etc.

TOUTES, faisant la révérence.

Bonjour, monsieur Patient.

M. PATIENT.

Bonjour, mesdemoiselles... bonjour, mademoiselle Eu-

phrosine, vous savez que j'ai toujours eu un penchant pour vous...

DANAÜS.

C'est bon... Mesdemoiselles, laissez-nous, nous avons à parler d'affaires importantes; allez vous préparer, et après la cérémonie, je vous donnerai des instructions sur la manière de vous conduire ce soir!...

TOUTES, *baissant les yeux en faisant la révérence.*

Oui, mon papa! Adieu, monsieur Patient, adieu, monsieur Patient.

AIR de la Monaco.

Qu'il est aimable! Qu'il est charmant!
Un notaire
A toujours su me plaire;
Qu'il est aimable, mes sœurs, vraiment
Un notaire est un homme charmant.

(*Elles sortent avec l'Amour.*)

SCÈNE VI.

DANAÜS, M. PATIENT.

M. PATIENT.

Qu'ont donc ces demoiselles?

DANAÜS.

C'est que je vous ai fait venir pour le contrat!

M. PATIENT.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Toujours garçon, toujours notaire,
Que de contrats me passent par la main!
Moi qui suis commis, cher beau-père,
Sur les frontières de l'hymen,
Par mon état je suis posté de sorte
Que nul, sans moi, n'y saurait pénétrer...

Or, il est dur, quand on ouvre la porte,
De ne pouvoir entrer. (*Bis.*)

DANAÜS.

Décidément, je prends cinquante beaux-fils.

M. PATIENT.

J'espère que j'en serai...

DANAÜS.

Non, pas encore, mais demain vous pouvez y compter.

M. PATIENT.

Comment demain, si vous mariez toutes ces demoiselles aujourd'hui ?

DANAÜS.

Qu'est-ce que ça fait ? un jour de plus ou de moins.

M. PATIENT.

C'est que ce jour-là est l'essentiel...

DANAÜS.

Silence, on vous attend là-dedans pour rédiger le contrat... allez et dissimulez.

M. PATIENT.

Mais enfin, ce contrat, comment faut-il le faire ?

DANAÜS.

Faites-le en dissimulant... Voilà justement un de mes gendres.

M. PATIENT.

C'est un beau brun.

(Patient sort.)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, DANAÜS.

ARLEQUIN.

Bonjour, beau-père !

DANAÜS.

Bonjour, mon cher fils, que je suis aise de vous tenir !

ARLEQUIN, à part.

Il a l'air bonhomme. (Haut.) J'ai laissé notre papa Egyptus et mes frères qui sont à parler d'affaires.

DANAÜS.

Et vous n'y entendez rien aux affaires?

ARLEQUIN.

Au contraire... voyez-vous, nous avons pris ces demoiselles entièrement sur parole... ça n'est pas que je me défie de vous... mais on est bien aise quand on fait un marché...

DANAÜS.

Voulez-vous les voir ?

ARLEQUIN.

Toutes, ce serait un peu long... je me contenterai d'un échantillon.

DANAÜS.

C'est trop juste... voici justement celle que je vous destine...

ARLEQUIN.

Ah ! tant mieux, parce que si ça ne me convenait pas... vous pourriez me changer...

DANAÜS.

Comme vous voudrez... ça m'est égal, le compte y est aussi.

SCÈNE VIII.

EUPHROSINE, ARLEQUIN, DANAÜS.

DANAÜS.

Allons, mademoiselle, avancez et faites la révérence à votre prétendu.

EUPHROSINE.

Mais, mon papa, que voulez-vous que je lui dise ?...

DANAÜS.

Contraignez-vous et soyez aimable, je vous le permets... pour ce matin seulement.

ARLEQUIN.

Comme elle est jolie !...

DANAÜS.

Vous trouvez... (D'un air sombre.) Eh bien ! dépêchez-vous de la regarder !

ARLEQUIN.

Pourquoi donc se dépêcher ?

EUPHROSINE.

Ah ! mon Dieu ! monsieur, ne vous pressez pas... tant que cela vous fera plaisir... dès que mes parents le permettent.

ARLEQUIN.

Quelle douceur et quelle modestie !

AIR : Au temps passé.

De contempler leurs épouses nouvelles
Mes frères m'ont donné l'emploi.
Ah ! dites-moi !... vos sœurs, comment sont-elles

EUPHROSINE.

Mais nous nous ressemblons, je croi.

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai plus, ambassadeur fidèle,

Aucun doute sur leurs appas,
Car ce qu'on voit ici, mademoiselle,
Répond assez de ce qu'on ne voit pas.

EUPHROSINE, à part.

Qu'est-ce que disait donc mon père? Il est fort aimable.

DANAÜS.

Allons, allons, assez de cérémonies comme cela!... Jurons que les deux familles ne feront plus que cent têtes, dans un bonnet... On vous attend à l'autel... on ne saurait trop embellir le court espace de la vie; je vous conseille de vous en donner aujourd'hui.

AIR du vaudeville du Méléagre Champenois.

Allons, enfants, commencez la fête,
Dépêchez-vous, c'est un fort bon conseil;
Et que gaîment ici tout s'apprête
Pour célébrer cet hymen sans pareil.

ARLEQUIN.

Rien qu'en famille on dînera, j'espère;
Que les parents y soient seuls invités,
Deux ou trois cents, car vous savez, beau-père,
Qu'Amour se plaît en petits comités.

Ensemble.

DANAÜS.

Allons, enfants, commencez la fête,
Dépêchez-vous, c'est un fort bon conseil; etc.

ARLEQUIN et EUPHROSINE.

Allons, allons, commençons la fête,
Dépêchons-nous, c'est un fort bon conseil; etc.

(Ils sortent; au moment où Danaüs va les suivre, M. Patient entre et l'arrête par son habit.)

SCÈNE IX.

DANAÜS, M. PATIENT.

M. PATIENT.

Eh bien! dites donc? nous en avons fait de belles... J'ai fait ce contrat en dissimulant, comme nous en étions convenus; savez-vous ce qui en est arrivé?... c'est qu'ils sont à l'autel!... il y en a même déjà la moitié de mariés...

DANAÜS.

C'est ce qu'il faut.

M. PATIENT.

Mais tout à l'heure, elles le seront toutes!...

DANAÜS.

Laissez-les faire, vous dis-je!

M. PATIENT.

Eh! parbleu, laissez-les faire, c'est bien ce que je fais aussi.

DANAÜS.

AIR : Lise épouse l' beau Gernanco. (Fanchon la vielleuse.)

Demain nous rirons, j'espère.

M. PATIENT.

Mais en attendant, beau-père,
D'autres obtiennent leur foi,
Et l'on se moque de moi.

DANAÜS.

Si j'en crois de bons apôtres,
Va, bien loin d'être dupé,
Qui voit marier les autres
N'est pas le plus attrapé.

Qu'est-ce que vous tenez là?

M. PATIENT.

C'est un papier qu'on m'a dit de vous remettre.

DANAÜS, lisant.

Mémoire du tailleur... fourni à M. Danaüs cinquante habits de mariées; plus, pour le lendemain, cinquante habits de veuves... (A part.) Je sais ce que c'est.

M. PATIENT.

Comment, cinquante habits de veuves, qu'est-ce que ça veut donc dire ?...

UN DOMESTIQUE, apportant un coffret.

Monsieur, c'est ce coffret que vous m'avez dit de descendre du grenier.

DANAÜS, d'un air sinistre.

C'est bon !...

M. PATIENT, à part.

Ah çà... à qui en a-t-il donc ?

DANAÜS.

Ce coffret me vient d'un grand savant, d'un homme de mérite... c'était mon frère pourtant... toute sa vie, il s'est livré aux sciences exactes, il a fait son chemin... il est mort sans fortune, mais il m'a laissé ce talisman.

M. PATIENT.

Ah ! c'est un talisman.

DANAÜS.

Personne ne nous écoute ?

SCÈNE X.

LES MÊMES ; L'AMOUR, paraissant sous la table.

L'AMOUR.

Excepté moi.

DANAÜS, ouvrant le coffret.

Regardez...

M. PATIENT.

Tiens ! des clochettes ! Ah ! comme en voilà !...

DANAÜS.

Apprenez que ce sont des clochettes mécaniques... qui ont la vertu de sonner toutes les fois qu'une femme écoute un propos d'amour.

M. PATIENT.

Voilà qui est merveilleux... il y a des maris à qui les oreilles doivent diablement tinter...

DANAÜS.

Il y en a qui en sont devenus sourds.

M. PATIENT.

Je conçois ça... le mouvement perpétuel... Au fait, quand ils sont sourds, ils n'entendent plus rien... c'est une grâce d'état... Parbleu ! l'inventeur d'une pareille découverte a dû faire fortune...

DANAÜS.

Au contraire... mon frère n'a jamais pu en vendre... les femmes ont empêché cette mode-là de prendre...

L'AMOUR, à part.

Je le crois bien, nous y avons mis bon ordre...

DANAÜS.

Elles ont toutes persuadé à leurs maris que le timbre en était désagréable et qu'elles sonnaient faux...

L'AMOUR, à part.

Je crois plutôt qu'elles sonnaient juste.

M. PATIENT.

Eh bien, voyons, ces habits de veuves... ces clochettes, qu'en comptez-vous faire ? car vous êtes toujours sournois en diable.

DANAÜS.

Apprenez donc enfin... puisqu'il faut vous le dire... (On entend en dehors l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa*

famille.) Qu'entends-je? voilà déjà le mariage célébré... plus tard je vous dirai le reste. Adieu ! mon cher Patient, dormez tranquille, et, à demain... mon cher gendre.

M. PATIENT.

Vous croyez donc que je peux encore attendre en toute sûreté, et que d'ici à demain?...

DANAÜS.

Demain vous trouverez bien des choses de faites.

L'AMOUR.

Et nous, courons avertir mes protégés.

(Il disparaît.)

SCÈNE XI.

DANAÜS, TOUTES SES FILLES, vêtues en mariées, avec le bouquet et la toque. L'orchestre joue l'air : *Ma Fanchette est charmante.* — Marche.

DANAÜS, quand elles sont entrées huit ou dix, deux par deux.

Assez, assez !... je n'ai besoin que de celles-ci pour le moment ! (Allant vers la porte qu'il referme.) Tout à l'heure, mesdemoiselles, ce sera votre tour. (L'orchestre joue l'air : *Jeunes filles qu'on marie*, etc. — Sur cette ritournelle, Danaüs les amène toutes, d'un air mystérieux, au bord du théâtre.) Mes filles !

AIR : Dorilas, contre moi des femmes. (*Pour et Contre.*)

Sur cet hymen, que mon étoile
A vu former entre nos deux maisons,
Il faut donc déchirer le voile...

TOUTES.

Déchirez-le, papa, nous écoutons.

DANAÜS.

Écartez-moi...

TOUTES.

Papa, nous écoutons.

DANAÜS.

J'ignore ici, malgré mon zèle,
Si tout le monde m'entendra.

TOUTES.

Nous essaîrons... mais une demoiselle
Ne doit jamais rien comprendre à cela!

DANAÜS, *d'un air concentré.*

Cette pompe... ces époux... ce mariage, tout cela ne vous donne-t-il pas à penser?

TOUTES.

Oui, mon papa.

DANAÜS, *de l'air le plus sinistre.*

Ne vous doutez-vous pas de ce qui vous attend?

TOUTES.

Oui, mon papa.

DANAÜS.

Et vous êtes résignées à tout?

TOUTES.

Oui, mon papa...

DANAÜS.

Et vous me jurez soumission aveugle, car, songez-y, mes filles, règle générale on doit obéir à son papa... toujours... à son mari... quand ça vous convient!

TOUTES.

Oui, mon papa...

DANAÜS.

Je suis content, et je veux avant tout vous faire un présent de noces... (*Ouvrant le coffret qui est sur la table.*) Ce sont de petites clochettes.

TOUTES.

Des clochettes!

DANAÜS.

Oui, mes filles, les clochettes sont à la mode dans ce mo-

ment-ci ! je ne sais pas trop pourquoi! mais enfin je vous recommande celles-ci ! elles me seront le sûr garant de votre obéissance et de ce que j'attends de vous.

JULIA.

Mais enfin, papa, qu'exigez-vous donc? car voilà une heure que vous bavardez sans aller au fait.

DANAÜS.

Je déteste vos maris... vous les détestez aussi... nous les détestons tous !... c'est déjà une bonne avance, et pour peu qu'ils vous payent de retour, vous voyez d'ici quel ménage ça va faire.

EUPHROSINE.

Vous le saviez bien en nous les donnant !

DANAÜS.

Sans doute ! je le savais! puisque j'ai sur votre sort interrogé les dieux... la sibylle de la rue de Tournon... ils m'ont tous prédit qu'un jour vos maris vous battraient...

TOUTES.

Nous battraient !...

DANAÜS.

Voilà à quoi l'on est exposé dans l'état de femme !... Dans l'état de veuve, au contraire, mes filles, quelle différence !... quelle liberté !

EUPHROSINE.

Ah çà ! papa, qu'est-ce que vous voulez donc dire avec vos veuves ?

DANAÜS.

Je veux dire que c'est à présent le seul état honnête et décent qui vous convienne, et que demain matin il faut que vous le soyez toutes...

JULIA.

Comment, papa... le jour de nos noces!

DANAÜS.

Ceux qui s'y connaissent, mes filles, disent qu'il n'y a que deux bons jours dans le mariage, le premier et le dernier, et, grâce au problème que vient de résoudre ma bonté paternelle, j'ai cumulé le plus d'agrément dans le moins de temps possible.

JULIA.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Qu'exigez-vous, quelles épreuves!
Faut-il commettre un tel forfait?

EUPHROSINE.

Et déjà faut-il être veuves!
Oubliez ce fatal projet.

ASPASIE.

En nous ayez plus de confiance.

JULIA.

Et laissez-nous les quinze ou vingt ans;
Puisque vous aimez la vengeance
Le plaisir durera plus longtemps.

EUPHROSINE.

Mais après un coup comme celui-là, qui voudra de nous pour femmes?

JULIA.

Croyez-vous que ce soit encourageant?

NICARETTE.

Où irons-nous?

DANAÜS.

Où, mes filles! près d'ici... près de Chaillot... dans l'allée des veuves où j'ai une maison de campagne! et là débarrassés, vous de vos maris et moi de mes gendres, nous passerons nos jours dans les Champs-Élysées et dans un véritable paradis.

JULIA.

Ce sera un enfer que ce paradis-là.

DANAÜS.

J'ai parlé... il suffit! qu'on obéisse! Surtout n'oubliez pas que je vous ordonne la plus grande circonspection auprès de vos époux.

EUPHROSINE.

Il me semble cependant, mon père...

DANAÜS.

J'ai mes raisons... et j'ai d'autres vues sur vous. Je vous ordonne de déposer vos clochettes sur vos tables et d'observer à la lettre ce que je vous ai prescrit... Si l'une de vous osait y manquer... je le saurais.

AIR de La Turque.

Oui, tel est l'ordre formel
De ce cœur paternel
Qui vous estime et vous aime;
Dans le moment solennel
Montrer un cœur cruel,
C'est le point essentiel.

TOUTES.

Ciel!

DANAÜS.

Près de vos sœurs, je porte à l'instant même
Et mes complots
Ainsi que mes grelots.

Ensemble.

DANAÜS.

Oui, tel est l'ordre formel, etc.

TOUTES.

Quoi! c'est là l'ordre formel
De ce cœur paternel
Qui nous estime et nous aime!
Dans le moment solennel
Montrer un cœur cruel,
C'est le point essentiel.
Ciel!

(Danaüs sort.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; excepté Danaüs.

EUPHROSINE.

Quel père !... Eh bien ! mesdemoiselles, qu'en dites-vous ?

JULIA.

Je dis que mon père a parlé... que mon parti est pris et que je sais ce qu'il me reste à faire.

ASPASIE.

Moi, de même.

AGLAÉ.

Moi, de même.

EUPHROSINE.

Quoi ! vous pourriez !... vos époux, qui à peine... Vous auriez ce cœur-là...

JULIA.

Ce que nous ferons ne vous regarde pas... vous êtes la maîtresse !

EUPHROSINE.

Je vous entends, cruelle !

JULIA.

Cruelle, pas plus que vous !

EUPHROSINE.

Voyez déjà quelles ombres nous environnent.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Oui, loin de cette demeure
D'effroi le soleil s'enfuit.

JULIA.

Eh ! non pas ! c'est que c'est l'heure
Où d'ordinaire il fait nuit...
Que coûte un serment à faire ?

Jurons toutes, jurons bien;
Mes sœurs, il est notre père...

EUPHROSINE, à part.

Moi je ne jure de rien.

TOUTES.

Lui seul l'ordonne, ma chère;
Jurons toutes, jurons bien,
Puisqu'au fait c'est notre père;
Nous ne répondons de rien.

EUPHROSINE.

On vient! ce sont eux... Oui, c'est mon mari et sept ou huit de mes beaux-frères qui se dirigent de ce côté... je ne pourrais soutenir leur présence, éloignons-nous jusqu'au moment fatal.

(Elles sortent.)

JULIA, revenant sur ses pas.

Eh bien! où ai-je la tête?... et ma clochette que j'oubliais déjà... pourvu qu'elle ne s'abîme pas! bien! courons rejoindre mes sœurs.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN et SIX INNOCENTS conduits par L'AMOUR.

L'AMOUR.

Entrez, j'ai déjà conduit vos autres frères dans leur appartement...

ARLEQUIN.

Oui, il n'y a plus ici que l'état-major de la famille.

L'AMOUR.

Entrez dans ces chambres qui vous sont destinées et soyez sans crainte.

ARLEQUIN.

Comment ! il serait vrai ! sangodémi !... Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines...

AIR du Lendemain.

O fureur inhumaine !
Quelles femmes avons-nous ?

BAZILE.

J'aimais déjà la mienne,
Elle avait un air si doux !

ARLEQUIN.

En ce jour, que l'on consacre
Aux plaisirs les plus touchants,
On va revoir le massacre
Des innocents !

Pauvre Arlequin ! pourquoi n'es-tu pas resté garçon...

BAZILE.

Le fait est que d'être tué le jour de ses noces, ça n'est pas gai !

ARLEQUIN.

A peine marié ce matin... voilà déjà les tracas du ménage qui commencent.

L'AMOUR.

Qu'importe ! ne suis-je pas avec vous ?

ARLEQUIN.

Un maître à danser... une belle protection... ça ne m'empêchera pas de sauter le pas... au contraire... Ah ! voilà un air de noce... c'est fait de nous !

L'AMOUR.

C'est votre beau-père qui conduit ici vos épouses.

ARLEQUIN.

Je me sauve.

L'AMOUR.

Non pas ! Restez... (Impérieusement.) je le veux... je veille sur vous, et ma protection en vaut bien une autre...

ARLEQUIN.

A la bonne heure !... mais tâchez de ne pas perdre la tête, car vous voyez qu'il y va de la nôtre.

(L'Amour sort.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; PLUSIEURS MARIÉES, conduites par DANAÜS.

DANAÜS.

AIR : Notre vieille mère Ragonde.

Suivez-moi, mesdemoiselles.

ARLEQUIN, bas.

Je devine leurs projets.

DANAÜS, à ses gendres.

Vous, de mes mains paternelles,
Mes beaux-fils, recevez-les.

LES DANAÏDES et ARLEQUIN.

Ah ! quelle frayeur j'éprouve !
On peut bien trembler, je crois,
Comme nous, lorsqu'on s'y trouve
Et pour la première fois.

DANAÜS, bas.

Allons ! point de faiblesses !
Songez à vos promesses.

ARLEQUIN.

Quel moment (*Bis.*)
Pour le sentiment !

TOUS.

Oui, l'on peut bien trembler, je crois,
Quand c'est pour la première fois.

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; M. PATIENT, accourant.

M. PATIENT.

Même air.

Quelles nouvelles fatales !
Vos filles, le croiriez-vous ?
Dans les chambres nuptiales
Suivent gaîment leurs époux.

DANAÜS, à M. Patient.

C'est là, vous pouvez m'en croire,
Là que je les attendais.
Votre bonheur, votre gloire
Sont assurés désormais ;
Allons ! de l'allégresse,
Comptez sur ma promesse.

M. PATIENT, à part.

Quel moment (*Bis.*)
Pour le sentiment !

TOUS.

Quel moment (*Bis.*)
Pour le sentiment !
Oui, l'on peut bien trembler, je crois,
Quand c'est pour la première fois.

(Ils sortent tous, excepté Arlequin et Euphrosine ; les portes se referment.)

SCÈNE XVI.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

EUPHROSINE, posant la clochette sur la table ; à part.

Posons là notre clochette puisque mon papa le veut. Conçoit-on qu'on ait des sœurs comme les miennes, elles

ont toutes juré... Je n'aurai jamais ce courage... passe pour être sévère, à la bonne heure!... mais être cruelle... et à notre âge... oh! ça ne se peut pas... je me sens une frayeur...

ARLEQUIN, assis dans un fauteuil, et tremblant de tous ses membres : à part.

Oh! oh! comme il fait froid dans cette chambre!

EUPHROSINE, à part.

Eh bien!... il ne me parle pas... ça n'est pourtant pas à moi à lui adresser la parole...

ARLEQUIN, la regardant, et à part.

Il est pourtant bien dommage qu'une si vilaine femme soit aussi jolie.

EUPHROSINE, de même.

Est-ce qu'il dormirait déjà?... ce serait bien heureux, par exemple!

(Elle fait un pas vers lui... Arlequin effrayé se lève de son fauteuil et fait un pas en reculant.)

ARLEQUIN.

Madame Arlequin... vous vouliez me parler...

EUPHROSINE.

Non certainement... vous reposiez peut-être?

ARLEQUIN, à part.

C'est ça... nous y voilà (Avec colère.) Non, madame, je ne dors jamais... je n'ai jamais envie de dormir... mais que ça ne vous empêche pas... Ah! par exemple, avant de me dire bonsoir... je vous demanderai un livre... je lis toujours deux ou trois petites heures.

EUPHROSINE.

Ah! que c'est heureux! nous avons là justement quelques brochures nouvelles...

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est?

EUPHROSINE.

Les Macchabées...

ARLEQUIN.

Ah ! ah !

EUPHROSINE.

Les Comices d'Athènes.

ARLEQUIN.

Ah! ah!

EUPHROSINE.

La Clochette.

ARLEQUIN.

Ah çà ! ma bonne amie, je croyais vous avoir dit que je ne voulais pas dormir... (A part.) Quelle trahison! Voyez-vous la perfidie d'aller choisir exprès ce qu'il y a de plus fort. (Haut.) Je ne veux pas de ça.

EUPHROSINE.

Est-il absolument nécessaire que vous lisiez?...

ARLEQUIN.

Mais dame! je ne vois pas à quoi je pourrais employer le temps... à moins que vous ne fussiez assez aimable... mais je n'ose vous le demander... Vous devez savoir danser... et si vous vouliez exécuter seulement, devant moi, une petite gavotte... une petite bacchanale... ça dissipe... ça m'est égal que ce soit un peu long... quand même cela serait trop long!

EUPHROSINE.

Ah ! ma foi non, c'est ennuyeux.

ARLEQUIN.

Combien je vous remercie de votre complaisance... il est difficile de mettre plus de grâce... et si vous vouliez, ma bonne amie, m'accorder une dernière demande... me regarder un peu...

AIR : De ton baiser la douceur passagère.

Serait-il vrai? votre cœur implacable

Veut se venger... Que vous ai-je donc fait?
Si vous aimer, hélas! est un forfait,
Plus je vous vois plus je deviens coupable.

(Il se met à genoux.)

EUPHROSINE.

Mon Dieu ! que lui dire et que lui répondre?

ARLEQUIN.

Si vous vouliez me donner un peu cette main en signe de pardon...

EUPHROSINE.

Mon père me l'a défendu, mais qui lui dira ?...

(Elle abandonne sa main à Arlequin qui l'embrasse, la clochette qui est sur la table se soulève et sonne un coup.)

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est? (Arlequin recommence, la clochette sonne de nouveau.) Hein, qui est là?

(Au même instant on entend sonner à la porte de la première chambre à droite et, successivement, de la deuxième, troisième, quatrième, cinquième, excepté de la sixième.)

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qui appelle? Qu'est-ce que vous voulez?

AIR : En tableaux à faire.

Mon Dieu! quel fracas soudain!
On s'entend à peine;
Qui sonne ainsi le tocsin?
Et quel phénomène
Ici, pour me rendre sourd,
Ressuscite dans ce jour
La Samaritaine?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; DANAÜS.

DANAÜS.

AIR : Quel carillon!

Quel carillon !
Qu'entends-je, mesdemoiselles ?
Quel carillon
Retentit dans la maison !
Je suis trahi,
Et mes clochettes fidèles
Disent ici
Que l'on m'a désobéi.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; M. PATIENT.

M. PATIENT,

Quel carillon!
Que veulent ces demoiselles ?
Quel carillon
Retentit dans la maison!

Imaginez-vous, beau-père, que l'on sonne dans toutes les chambres, excepté dans celle de mademoiselle Julia.

DANAÜS.

Qu'entends-je? une sur cinquante !

M. PATIENT.

Vous avez pris là une belle précaution.

L'AMOUR, en son costume de Dieu, entre avec une poignée de clochettes.

AIR : du *Pot de Fleurs.*

C'est moi, moi seul dont la présence

A déjoué tous tes projets;
De l'amour et de sa puissance
D'ici contemple les effets.

(**Le théâtre change et l'on aperçoit tous les maris groupés auprès de leurs femmes et enchaînés avec des fleurs.**)

EUPHROSINE.

Aux dames Grecques n'en déplaise,
Nous en savons plus qu'elles aujourd'hui;
Voilà pour fixer un mari
Comment s'y prend une Française.

(**Elle fait un geste et tous les maris tombent aux genoux de leurs femmes.**)

DANAÜS.

Et toi aussi, Julia! toi dont la clochette n'avait pas sonné...

JULIA.

Je l'avais bien enveloppée.

M. PATIENT.

Ah çà! dites donc, je comptais sur un petit enfer...

DANAÜS.

Ils l'auront dans leurs ménages.

(**L'orchestre joue l'air : *Gai, gai, mariez-vous*, etc., et Arlequin danse l'Allemande.**)



LA FÊTE DU MARI

OU

DISSIMULONS

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DE LA GAÎTÉ. — 24 Décembre 1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS
M. MOUSSINOT.	MM. Bignon.
ANATOLE, amant de Suzanne.	Basnage.
LEBLANC, maître meunier	Duménis.
Mme MOUSSINOT.	Mmes Clément.
SUZANNE, nièce de Mme Moussinot	Adolphe.
COURTAUD, garçon de boutique de M. Moussinot.	Hugens.

Voisins et Voisines.

A Bagnolet, chez M. Moussinot.



LA FÊTE DU MARI

OU

DISSIMULONS

Un jardin. — Un bosquet à gauche, un petit pavillon à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, COURTAUD.

SUZANNE.

Arrivez donc, monsieur Courtaud; nous vous attendons depuis une heure.

COURTAUD.

J'étais là à parler avec madame votre tante, qui me parlait du projet de fête de ce soir.

SUZANNE.

C'est bien.

COURTAUD.

C'est qu'elle a mêlé à cela le récit de son dernier rêve; j'ai cru qu'elle ne finirait pas.

SUZANNE.

Il est vrai que quand ma tante s'y met une fois...

COURTAUD.

A qui le dites-vous! c'est moi qu'elle choisit toujours pour auditeur, et qui suis son martyr.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

All' rêverait en plein midi;
All' rêv' des chats sur les gouttières,
All' rêv' de sorciers, de sorcières,
Mais all' n' rêv' jamais d' son mari.
Tous ces rêv's qu'all' conte à merveille,
Finiss'nt par m'endormir si bien
Qu'à mon tour, lorsque je m'éveille,
J' pourrais lui raconter le mien.

Mais j'en suis quitte pour aujourd'hui... Qu'est-ce que nous disions?

SUZANNE.

Dites-moi; vous êtes-vous occupé de feu d'artifice?

COURTAUD.

Deux soleils et deux douzaines de pétards... le bosquet en verres de couleur; je ferai servir les derniers lampions que nous avons été forcés d'acheter le jour de cette illumination volontaire...

SUZANNE.

Bien. Et puis, n'oubliez pas les invitations... Passez chez le pâtissier; et surtout les ménétriers!

COURTAUD.

Est-ce que notre maître danse?

SUZANNE.

Mais moi, je danse; et comme c'est la fête de mon oncle, il faut que nous nous amusions.

COURTAUD.

Et de l'argent?

SUZANNE.

C'est mon oncle qui paye, puisque c'est sa fête ; tu lui porteras demain le mémoire.

COURTAUD.

Eh bien ! si c'est comme l'année dernière...

SUZANNE.

AIR du Lendemain.

Tu sais qu'à rire et boire,
Mon oncle est toujours enclin,
Et quant à ton mémoire,
Tu le lui port'ras demain.

COURTAUD.

A payer, s'il faut qu'il s' prête,
Il va faire un joli train,
Pour lui jamais d' bonne fête
Le lendemain.

SUZANNE.

C'est égal ; je me charge de tout, moi.

COURTAUD.

Alors...

AIR : L'artiste à pied voyage.

De c'te fête si chère,
Je n' m'inquièt' plus tant ;
Ça s'arrang'ra d' manière
Que l' bourgeois s'ra content :
Not' maîtr' n'a pas d' malice,
Et j' vous réponds, morbleu !
Qu'au mémoir' d' l'artifice
Il n' verra que du feu.

(Courtaud sort.)

SCÈNE II.

SUZANNE, seule.

Il a beau dire; ça doit faire plaisir à mon oncle, d'être ainsi fêté ; si ça n'est pas pour lui, c'est pour nous. On aime à témoigner sa reconnaissance; d'ailleurs, c'est le seul moyen de voir Anatole, puisqu'on ne le rencontre qu'au bal.

AIR : Ma belle est la belle des belles. (Arlequin musard)

Dam, faut voir là comme il s'en donne !
Il est vraiment original,
Chacun le regarde et s'étonne;
Il fait seul le plaisir du bal :
A la danse quand il se livre,
Zéphyre devient son appui,
L'orchestre ne peut pas le suivre,
Et la terre tremble sous lui.

J'espère bien qu'il viendra ce soir à la faveur de la fête, car j'aime bien mieux danser avec lui qu'avec M. Leblanc qu'on veut me faire épouser, et qui ne sait seulement pas aller en avant... Voilà la clef de la porte du potager, que j'ai eu l'adresse de dérober à ma tante, et j'ai depuis hier un petit billet qui le prévient de tout... Ah! mon Dieu!... où donc est ce billet?... je l'avais il y a un quart d'heure... est-ce que je l'aurais perdu en courant?

SCÈNE III.

SUZANNE, LEBLANC.

LEBLANC.

Bonjour, mademoiselle Suzanne.

SUZANNE.

Ah ! c'est vous, monsieur Leblanc ! Vous m'avez fait peur.

LEBLANC.

Morgué ! v'là qui ne valont rien : c' n'est pas quasiment de la peur que j' voudrions vous inspirer. Mordi ! que vous êtes avenante !

SUZANNE.

Bah ! finissez, je n'aime pas qu'on me parle d'amour.

LEBLANC.

Écoutez donc, on parle de ce qu'on a... et puis, moi, j' n'avons pas le temps d'être amoureux tous les jours.

AIR : C'est bien le plus joli corsage. (*Ninon chez madame de Sévigné.*)

Pendant tout l' courant d' la semaine,
Je travaillons soir et matin,
Et malgré l'amour qui m'entraîne
Faut, morguenn' ! rester au moulin ;
J' n'avons que l' dimanche pour plaire,
Mais c' jour-là, j' nous en donnons bien.
(Il la cajole.)

SUZANNE.

Eh ! ben, chez nous, c'est tout l' contraire,
Et le dimanche on ne fait rien.

LEBLANC.

Ah ! l'on ne fait rien le dimanche !... M'est avis cependant que pour quelqu'un qui ne fait rien, vous avez l'air diablement préoccupé.

SUZANNE.

Moi, monsieur Leblanc... ah ! certainement...

LEBLANC.

Si fait, si fait... vous avez l'air comme qui dirait de quelqu'un qui cherchiont...

SUZANNE.

Qui cherchiont... et pourquoi ?

LEBLANC.

Dame, oui, qui cherchiont... afin qu'y trouviont.

SUZANNE.

Mais pourquoi me dites-vous cela ?

LEBLANC.

Ah ! pour rien !... il y a tant de choses qui se perdent... Aussi j' dis ça comme autre chose... n' faites pas attention à ce que je dis.

SUZANNE.

C'est ce que je fais. Mais quoi que ça, vous êtes malin, monsieur Leblanc.

LEBLANC.

Pas tant que vous ; mais peut-être que nous verrons.

AIR : Ah ! le bel oiseau, maman.

D'puis longtemps j' fais les yeux doux ;
Y faut qu' mon supplice
Finisse,
Et je serons, malgré vous,
Votre amant ou votre époux.

Choisissez.

SUZANNE.

Tous deux sont à refuser ;
Vous avez, je suis sincère,
Trop d'esprit pour m'épouser
Et pas assez pour me plaire.

Ensemble.

SUZANNE, à part.

Moi, je me moque, entre nous,
Qu' son supplice
Ou non finisse ;
Il n' sera jamais, entre nous,
Ni mon amant ni mon époux.

LEBLANC.

D'puis longtemps j' fais les yeux doux, etc.

(Suzanne sort.)

SCÈNE IV.

LEBLANC, seul.

C'est qu'elle a l'air de ne pas vouloir de nous ; c'est une petite rusée ; je ne m'y fions pas... Peut-être aussi qu' j'ai eu tort de faire du mystère ; car, au fond, je ne savons rien. Morgué ! ventregué ! est-il possible que je ne connaisse ni A, ni B... gros, grand et gras comme je suis... Ah ! que j'aurions eu de plaisir à déchiffrer ce qu'il y a dans ce papier.

AIR du vaudeville de Haine aux femmes.

Morgué ! qui peut l'avoir perdu ?
C'est qu' ça m'a tout l'air, sur mon âme,
D'être de la main d'une femme,
Car c'est menu, menu, menu...
Ces écritures d' femmes, c'est pire
Que l'écriture d'un procureur ;
Morgué ! l'on n'y saurait rien lire ;
C'est tout juste comme dans leux cœurs.

Si c'était de Suzanne !... eh ! à moins qu'ça ne soit plutôt de la voisine Moussinot... C'est une rusée matoise... ah ! c'est qu'elle en a fait... elle en a fait !... Il est vrai que le compère est si bête... Dieu ! qu'il est bête !... Eh ! le voilà, ce cher Moussinot !

SCÈNE V.

LEBLANC, MOUSSINOT.

LEBLANC.

Je pensais à vous... Comment vous va, voisin ? avez-vous bien dormi ?

MOUSSINOT.

Pas mal, pas mal... mais j'ai fait de mauvais rêves.

LEBLANC.

Comment? vous êtes donc comme votre femme, vous faites aussi des songes?

MOUSSINOT.

J'en ai fait un biscornu! j'ai rêvé de béliers... Qu'est-ce que ça veut dire ?

LEBLANC.

C'est signe de noces! Justement, hier au soir, nous avons parlé de mon mariage avec mademoiselle Suzanne.

MOUSSINOT.

C'est signe de noces?

LEBLANC.

Mais tenez, voisin, v'là un chiffon de papier que j'ons eu l'adresse d' trouver par hasard, et qui expliquera peut-être bien des rêves.

MOUSSINOT, riant.

Voyez-vous ça ! (Il prend la lettre et met ses lunettes.) C'est un garçon d'esprit que le compère.

LEBLANC.

Oh ! pour de l'esprit, j'en avons comme un enragé, et ça me fait plaisir... mais je ne savons pas lire, et c'est ce qui me chagrine.

MOUSSINOT, regardant le dessus de la lettre d'un air d'importance.

Attends, attends... D'abord il n'y a pas d'adresse.

LEBLANC.

Que vous êtes heureux de lire comme ça tout couramment !

MOUSSINOT.

Oh ! c'était bien pire autrefois ! mais dame... Hum... hum !... (Lisant.) « Vous pouvez venir ce soir en toute sûreté. » (Riant.) Ah ! ah ! c'est un rendez-vous. « La clef que je « vous envoie est celle de la porte du potager. »

LEBLANC.

La porte du potager !

MOUSSINOT.

Pas de signature... et une écriture contrefaite...

LEBLANC.

Eh bien ! ça ne vous dit rien ?

MOUSSINOT.

Moi, rien du tout.

LEBLANC.

Quelles sont les femmes qui sont dans la maison ?

MOUSSINOT.

Pardi ! il n'y a que ma nièce et ma femme.

LEBLANC.

Qu'est-ce qui a la clef du potager ?

MOUSSINOT.

C'est ma femme ; vous savez bien qu'on ne peut seulement pas avoir une pomme de rainette sans sa permission.

LEBLANC.

Ma foi, alors, compère...

MOUSSINOT.

Eh bien ! quoi donc ?

LEBLANC.

Ma foi...

MOUSSINOT, d'un air rêveur.

Tiens !... mais au fait, ce qu'il dit là... Ma femme et le potager... le potager et ma femme !... Ma foi, compère, sans vous, je n'y aurais pas pensé... (S'échauffant.) Vous croyez que madame Moussinot...

LEBLANC.

Écoutez donc, ça s'est vu.

AIR du vaudeville de Catinat à Saint-Gratien.

Dans tout c' qui s' dit, dans tout c' qui s' fait,
Je vois ici d' la manigance;

Comme il faut êtr' sûr de son fait,
Dans une telle circonstance...
Vot' femme vous trompe, je croi,
Ce s'cret que votre esprit redoute,
Vous le saurez, et grâce à moi,
Vous n'aurez pas le moindre doute.

MOUSSINOT.

Quel service vous me rendrez !

LEBLANC.

Oui, mais pour la peine, il faut que vous vous dépêchiez de conclure mon mariage avec mademoiselle Suzanne. J' gageons qu' vous n'avez pas tant seulement point passé chez le notaire.

MOUSSINOT.

Si fait... j'ai même là le contrat avec les noms en blanc. D'ailleurs vous sentez bien qu'après ce que je vous dois...

LEBLANC.

Laissez donc !... c'est un service à se rendre !... et entre amis...

MOUSSINOT.

Aussi j'espère bien, quand vous serez marié... Mais, voyez-vous, je ne puis croire encore que madame Moussinot...

LEBLANC.

Soyez donc tranquille : quand je dis quelque chose, on peut dormir là-dessus... Tenez, je l'aperçois là-bas... Un air riant pour dissimuler...

SCÈNE VI.

LEBLANC, MOUSSINOT, qui prend un air riant, Mme MOUSSINOT, SUZANNE.

Mme MOUSSINOT.

Monsieur Moussinot ! monsieur Moussinot !... voudrez-vous déjeuner aujourd'hui ?

LEBLANC, bas, à Moussinot.

Dites que vous allez à Paris, vous verrez.

MOUSSINOT, de même.

Au contraire, si j'y vais, je ne verrai rien.

LEBLANC, de même.

Ça s'ra une frime pour revenir les prendre sur le fait.

MOUSSINOT, de même.

C'est que j'aurais autant aimé déjeuner; je me sens là une faim...

LEBLANC, de même.

Dissimulez toujours.

MOUSSINOT, à Mme Moussinot.

Ma bonne amie, je pars à l'instant pour Paris.

Mme MOUSSINOT.

Eh! pourquoi donc aller à Paris?

MOUSSINOT.

Pourquoi? (Bas à Leblanc.) Pourquoi?

LEBLANC, de même.

Le notaire.

MOUSSINOT.

Ne faut-il pas que j'aille chez Me Griffonnard?... il m'avait promis de venir ou d'envoyer son clerc pour le mariage de Suzanne.

SUZANNE, vivement.

Ah! ça n'est pas pressé; vous irez un autre jour.

Mme MOUSSINOT, bas à Suzanne.

AIR du vaudeville de L'Avare et son Ami.

Tais-toi, c'est un grand avantage
Pour la fêt' que nous préparons.
(Haut.)
J'approuve ce petit voyage,
Et j'ai pour cela mes raisons.

MOUSSINOT.

Peut-on connaître ces raisons ?

Mme MOUSSINOT.

Qu'est-il besoin qu'on vous les dise?
Il est des choses, voyez-vous,
Que l'on doit cacher aux époux
Afin d'augmenter leur surprise.

MOUSSINOT bas, à Leblanc.

Ah çà ! elle me plaisante ouvertement.

LEBLANC, de même.

Dissimulez toujours, et allez-vous-en. (Haut.) Compère, j' vous accompagne... Si nous sortions par la petite porte du potager... c'est le plus court... madame Moussinot va nous en donner la clef.

SUZANNE, à part.

Ah ! mon Dieu ! quel embarras !...

Mme MOUSSINOT.

La clef... la clef... eh bien! justement je ne l'ai pas... et depuis hier je l'ai cherchée partout. Demandez à Suzanne.

LEBLANC bas, à Moussinot.

Suzanne est d'intelligence... (Haut.) En ce cas, nous sortirons par la grande porte.

Mme MOUSSINOT.

Je vous accompagne jusque-là... ce cher petit mari... Ah çà! ne vous fatiguez pas trop, allez doucement, et songez que nous vous attendons pour dîner... Entends-tu, ma poule?

MOUSSINOT, à part.

Sa poule... la perfide !

AIR du vaudeville du Secret de madame.

Adieu, je pars pour une affaire
Qui m'intéresse vivement.
Vous, ma nièce, sachez vous taire,
Et conduisez-vous prudemment.

Jé pars à jeun...

LEBLANC, bas.

Paix donc, vous dis-je!

MOUSSINOT, de même.

Je saurai cacher mon dépit.
Ici, de même, que ne puis-je
Dissimuler mon appétit!

Ensemble.

MOUSSINOT et LEBLANC.

Adieu, nous partons pour affaire,
Qui nous intéress' vivement,
Soyons malins, sachons nous taire,
Et conduisons-nous prudemment.

SUZANNE.

Mon oncle part pour une affaire,
Qui l'intéresse vivement;
Ce départ loin de nous déplaire,
Nous est très-utile vraiment.

Mme MOUSSINOT.

Ton oncle part pour une affaire, etc.

(Moussinot et Leblanc sortent, accompagnés par Mme Moussinot.)

SCÈNE VII.

SUZANNE, seule.

Comment, il va à Paris chercher le notaire! Et ce pauvre Anatole...

AIR : Ah! mon Dieu, quelle différence! (*Lulli et Quinault.*)

Qu' c'est gênant d'avoir un' famille,
Qui s'oppose à notre penchant!
Par hasard, une jeune fille
Fait choix d'un jeune homme charmant;
A l'épouser nous sommes prêtes,
Il faut former un autre nœud;

Nous autr's demoiselles honnêtes,
On fait de nous tout ce qu'on veut.

Si je pouvais lui envoyer cette clef... mais tout le monde ici est occupé de cette fête. (On entend du bruit en dehors.) Qu'est-ce que j'entends là?

SCÈNE VIII.

SUZANNE, ANATOLE, sur le mur.

ANATOLE, sautant lourdement et déchirant son habit.

Enfin, m'y voilà!

SUZANNE.

Que vois-je?... et qu'est-ce qui vient donc de tomber ainsi?

ANATOLE.

C'est moi qui montais.

SUZANNE.

AIR du Ménage de Garçon.

Mon Dieu! dans c'tte chute cruelle,
Ne vous seriez-vous pas blessé?

ANATOLE.

Rassurez-vous, mademoiselle,
Je suis tombé dans le fossé.
Le pied m'a manqué de plus belle
Au moment où j'allois sauter.
Ah! si l'amour porte des ailes,
Il aurait bien dû m'en prêter.

Enfin me voilà, à mon pan près.

SUZANNE.

Vous que je croyais si timide, escalader ainsi les murailles!... qu'est-ce qui s'y serait attendu?

ANATOLE.

Dame ! quand on aime, ça fait passer par-dessus tout, et vous devez assez me connaître...

SUZANNE.

Sans doute ; mais j'espère enfin que vous allez me dire qui vous êtes.

ANATOLE.

Ça sera bientôt fait.

AIR : Comme il n'est pas possible.

Premier couplet.

Je suis Benjamin Anatole,
D' vous seule je raffole,
D'puis que je vous ai vue en dansant,
D'vous épouser je me propose ;
On dit bien qu' je n' sais pas grand'chose,
Et que j'suis un grand innocent,
Mais en revanch' je suis sensible
Comme il n'est pas possible.

C'est ce qui fait que j'ai été trouver mon père et que je lui ai dit :

Deuxième couplet.

Je suis Benjamin Anatole,
Et l'amour me désole,
Mariez-moi, car je suis moral.
Papa d'abord s' montre féroce,
Puis enfin consent à la noce,
Car, quoiqu'il soit un peu brutal,
Mon père est un pèr' sensible
Comme il n'est pas possible.

SUZANNE.

Et comme ça, c'est moi que vous épousez... bien sûr ?

ANATOLE.

Ah ! vous épouser !... au moins, si vous le voulez toutefois.

SUZANNE.

C'est selon... mais avant tout, faisons nos conditions.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Vous n'aurez pas d'ardeur nouvelle?

ANATOLE.

Mon amour s'ra toujours nouveau.

SUZANNE.

Vous me serez toujours fidèle?

ANATOLE.

Fidèle comme un tourtereau.

SUZANNE.

Sans être coquette,
J'aime la toilette.

ANATOLE.

Vous embellir
Sera mon plus doux plaisir.

SUZANNE.

J'aime qu'on m'aime.

ANATOLE.

Et moi de même ;
Tous vos amis
Seront par moi chéris.

SUZANNE.

Jamais de discorde, de haine?

ANATOLE.

Jamais de contrariété.

SUZANNE.

Nous n'aurons qu'une volonté.

ANATOLE.

Qu'une volonté absolument.

SUZANNE.

Et ce sera la mienne.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LEBLANC.

LEBLANC, dans le fond.

Tatigué! j'ons laissé le compère aux grands barreaux, et j' sommes revenu en tapinois. (Apercevant Anatole et s'adressant à Suzanne.) Je vous y prends.

SUZANNE.

Moi? Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?

LEBLANC.

Et ce beau monsieur...

SUZANNE.

Ce monsieur... ce monsieur... Je ne peux pas empêcher qu'il soit là; il demande mon oncle, ma tante; ça ne me regarde pas.

LEBLANC.

Je me doute bien qui ça regarde.

SUZANNE.

Il dit qu'il est le maître clerc de Me Griffonnard. (Bas à Anatole.) Allez donc...

ANATOLE.

AIR : Je suis pandour.

Oui, je suis clerc,
Le fait est clair.
Faut-il procéder pour la forme?
Je suis aussi prompt que l'éclair;
Du corps je porte l'uniforme,
Et c't habit râpé vous informe
Que je suis clerc.

LEBLANC.

Ah! puisque vous êtes clerc, en attendant que Moussinot revienne, et que vous fassiez le contrat, je vous prierai de

me griffonner un bout de quittance dont j'ai besoin pour une affaire.

ANATOLE.

Comment, une quittance?

LEBLANC, à part.

Il hésite... Est-ce que ce ne serait pas un vrai notaire? j'allons bien le voir. (Haut.) V'là une feuille de papier et de l'encre que j'avions pris sur moi pour prier d' ça l'voisin Lerond. Voudrez-vous ben avoir la bonté?... (A part.) J'saurons bien si c'est un notaire.

(Il arrange la table.)

SUZANNE, bas à Anatole.

Eh bien! allez donc.

ANATOLE, bas à Suzanne.

Diable! c'est que je ne sais pas écrire.

SUZANNE, de même.

Allez toujours, lui ne sait pas lire.

ANATOLE, de même.

Ah! alors... justement je signe mon nom.

LEBLANC.

Boutez-vous là. C'est cent francs, que moi Leblanc, j'ons reçu de Mathurin. (Regardant Anatole.) Queu drôle d'accoutrement! y a une basque de moins à votre uniforme.

ANATOLE.

C'est dans une saisie.

LEBLANC.

Dans une saisie... Écrivez donc.

ANATOLE.

C'est que la plume est un peu molle.

LEBLANC.

Eh bien! vous ne savez donc pas écrire?

ANATOLE.

Tiens! qu'est-ce que je fais donc là?

(Il fait aller la plume très-vite.)

LEBLANC, à part.

Morgué! comme il y va!... Est-ce que c'en serait un vrai? (S'approchant d'Anatole et regardant ce qu'il écrit. — Haut.) Tiens, ça va à la cave... Vous avez une écriture qu'est farce.

ANATOLE.

C'est fini.

LEBLANC.

Mettez la date : Ce 24 septembre 1815.

ANATOLE.

Allez.

LEBLANC.

Je vous dis de mettre la date.

ANATOLE.

Que diable! elle y est.

LEBLANC.

Où donc?

ANATOLE.

Là... cette ligne-là... Vous ne savez donc pas lire?

LEBLANC.

C'est vrai... je l'avais... (Feignant de lire.) Hum!... hum...

ANATOLE.

Eh! plus bas... hum... c'est comme ça que vous la vouliez?

LEBLANC.

Oui, c'est fort bien... Ah! comme vous écrivez, ça ne vous coûte rien.

ANATOLE.

Si, ça coûte trois livres.

LEBLANC.

Comment, trois livres?

ANATOLE.

C'est le prix ; j'en suis sûr. (A part.) J'en ai fait faire une pour mon père, par le notaire... (Haut.) Allons ! allons.

LEBLANC, à part.

Tatigué ! v'là une ruse qui me coûte bon... (Haut.) Les voici... Ah çà ! si vous me relisiez tout ça.

ANATOLE.

Ah ! dame, si je vous le lis, ça sera plus cher ; et puis, d'ailleurs, vous n'y comprendrez rien.

LEBLANC, à part.

Oui-da ? Faut que je porte ça au compère, qui y comprendra peut-être quelque chose. (Haut.) Sans adieu, mam'zelle Suzanne, adieu, monsieur le clerc.

(Il sort.)

SCÈNE X.

SUZANNE, ANATOLE.

SUZANNE.

Il s'éloigne, mais il pourrait revenir ; partez bien vite.

ANATOLE.

Par le même chemin ?

SUZANNE.

Eh ! sans doute ; vous y avez déjà passé.

ANATOLE.

Ah ! dame, c'était pour venir.

SUZANNE.

AIR du vaudeville du Diable à quatre.

Il n'est pas d'autre passage,
A l' prendre il faut s' disposer.

ANATOLE.

J'aurais bien plus de courage,
Si j'obtenais un baiser.

SUZANNE.

Oh! non, ma crainte est extrême,
Ma tante me l' défend bien;
Mais embrassez-moi vous-même,
Puisqu'on ne vous défend rien.

Mme MOUSSINOT, dans la coulisse.

C'est bon, c'est bon.

SUZANNE.

Ah! mon Dieu! c'est ma tante! dépêchez-vous.

ANATOLE.

Je n'aurai jamais le temps.

SUZANNE.

Où donc vous cacher?... Ah! dans ce pavillon, et n'en sortez pas.

ANATOLE.

Mais si je déclarais tout de suite mes intentions?

SUZANNE.

Eh! entrez vite.

ANATOLE.

La tante avait bien besoin de venir!

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XI.

SUZANNE, Mme MOUSSINOT.

Mme MOUSSINOT.

Ah! te voilà, Suzanne! Tu ne sais donc pas?... ça sera délicieux.

AIR de Calpigi. (*Tarare.*)

Que je t'apprenne une nouvelle;
D' mon mari qu' la fêt' sera belle!

Tous nos amis, en ce moment,
Lui composent un compliment.
En honneur, ce sera charmant!
Le magister aux vers s'attache,
Et l' carillonneur d' Saint-Eustache
Met d' la musique par-d'ssus tout ça;
C'est un véritable opéra.

SUZANNE, *à part.*

Si elle pouvait s'en aller!

Mme MOUSSINOT.

Ainsi je vais travailler à côté de toi... Ça me repose, moi, de travailler.

SUZANNE, *à part.*

Allons, c'est encore pire!

Mme MOUSSINOT.

Quelle sera la surprise de M. Moussinot, quand il rentrera ce soir! A propos de surprise, il faut que je te conte le rêve que j'ai fait cette nuit... le rêve le plus singulier...

SUZANNE, *à part.*

Ah! je suis perdue! elle n'en finira pas.

Mme MOUSSINOT.

Il faut donc te dire que dans mon rêve, je me promenais dans le jardin; il était sept heures du matin... Tiens, voilà mon aiguille désenfilée.

SUZANNE, *chiffonnant son ouvrage.*

Si nous rentrions à la maison?

Mme MOUSSINOT.

Eh! non, laisse-moi donc achever.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; LEBLANC et MOUSSINOT, cachés dans le bosquet.

LEBLANC.

V'nez, v'nez... n' faites pas de bruit... vous allez le voir à votre aise.

MOUSSINOT.

Mais il n'y a personne.

LEBLANC.

Chut ! écoutons.

Mme MOUSSINOT, qui a enfilé son aiguille.

Ah ! m'y voilà... Il était donc sept heures du matin...

SUZANNE.

Vous ne vous levez pas d'ordinaire de si bonne heure.

Mme MOUSSINOT.

Je te raconte les choses telles qu'elles sont... Lorsque tout à coup je me trouve en face d'un homme... d'un de nos adorateurs ; et devine qui c'était?

SUZANNE.

Ce grand brun qui vous fait toujours des déclarations?

Mm MOUSSINOT.

Non pas.

MOUSSINOT, dans le bosquet.

Comment, des déclarations !

SUZANNE.

Ah ! le voisin Leblanc, mon futur, qui vous serre toujours la main quand mon oncle ne regarde pas.

MOUSSINOT.

Comment, compère, et vous aussi ?

LEBLANC.

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

Mme MOUSSINOT.

Non, pas du tout... c'était ce petit blond que nous avons vu deux ou trois dimanches de suite au bal de Passy, et qui était si galant avec nous... Il a dansé avec toi.

SUZANNE.

Oui, je sais bien... M. Anatole.

Mme MOUSSINOT.

Justement. Eh bien! avant que j'aie le temps de m'y reconnaître...

AIR : Ça fait toujours plaisir.

V'là ce jeune homme qui m'implore
Dans les termes les plus doux,
Qui dit qu'il m'aime, qu'il m'adore,
Puis se jette à mes genoux;
Enfin, les choses d'usage...
Il faut en convenir,
Quoique là-dessus, à mon âge,
On sache à quoi s'en tenir,
Ça fait (*Bis.*) toujours plaisir.

MOUSSINOT.

Des choses d'usage... dites donc, compère !...

LEBLANC.

Dissimulez, dissimulez !...

Mme MOUSSINOT.

Et moi, j'étais de là... Ah ! finissez donc, monsieur !

SUZANNE.

Eh bien ! ma tante, il était à vos genoux?...

Mme MOUSSINOT.

Ah ! il avait bonne grâce, il faut l'avouer ; et peut-être que j'allais m'attendrir... on ne peut pas répondre... lorsque je crus entendre la voix de M. Moussinot, et je fis cacher le jeune homme, là, dans le pavillon.

SUZANNE.

Ah ! dans ce pavillon... (A part.) la rencontre est plaisante !

Mme MOUSSINOT.

Mais écoute le plus intéressant. Le voilà dans ce pavillon, c'est bien ; mais comment l'en faire sortir ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; COURTAUD, accourant.

COURTAUD.

Madame !... madame, que je vous dise : j'ai aperçu M. Moussinot rentrer en cachette, et se glisser le long des charmilles, comme quelqu'un qui craignait d'être vu.

Mme MOUSSINOT.

Aurait-il des soupçons ?

SUZANNE.

Il ne faut pas qu'il nous surprenne.

COURTAUD.

C'est ce que je me suis dit.

MOUSSINOT.

Jusqu'à ce Courtaud ! le traître !

Mme MOUSSINOT.

AIR du vaudeville de Gilles en deuil.

Ici que notre esprit se montre :
De mon mari cachons-nous bien,
Et courons vite à sa rencontre
Pour qu'il ne se doute de rien.
Si pourtant le hasard lui livre
Le secret de mon plan joyeux,
Toujours un époux qui sait vivre
En pareil cas ferme les yeux.

Ensemble.

SUZANNE et COURTAUD.

Ici que notre esprit se montre,
De son mari cachons-nous bien, etc.

Mme MOUSSINOT.

Ici que notre esprit se montre, etc.

(Mme Moussinot, Suzanne et Courtaud sortent.)

SCÈNE XIV.

MOUSSINOT, LEBLANC, sortant du bosquet; puis ANATOLE, sortant du pavillon.

MOUSSINOT.

Ai-je assez dissimulé? là je vous le demande!... ma femme, ma nièce... et ce fallacieux Courtaud!... Me serais-je attendu à trouver le dernier des hommes dans mon premier garçon de boutique!

AIR de Lisbeth.

Mais concevez-vous ce que c'est,
Et ce qu'il faut que j'en présage?
Le plus habile s'y perdrait;
Cet entretien, ce cabinet,
Ce Courtaud et ce griffonnage;
Pourquoi surtout c' clerc de Paris?

LEBLANC.

Au fait, les femmes qui, d'ordinaire,
Font de pareils tours à leurs maris,
N' les font pas (*Bis.*) par-devant notaire.

Ça coûterait trop de papier timbré.

MOUSSINOT, allant au pavillon.

Voyons toujours.

LEBLANC.

Il n'y sera pas.

MOUSSINOT.

C'est égal; c'est pour cela que je veux voir.

(Il ouvre la porte du pavillon. Anatole en sort.)

Ensemble.

AIR : Dans une chaumière.

MOUSSINOT.

Quoi! le téméraire
Est dans mon logis!
Nos soupçons, compère,
Sont donc éclaircis.

LEBLANC.

Le clerc de notaire
Est un peu surpris;
Mes soupçons, compère,
Sont donc éclaircis.

ANATOLE.

Çà! du caractère,
Songeons que je suis
Un clerc de notaire
Qui vient de Paris.

MOUSSINOT.

Ah! quelle insolence!
V'nir à mon insu!

ANATOLE.

Est-ce une quittance?

MOUSSINOT, menaçant.

Non, c'est un reçu.

Ensemble.

MOUSSINOT.

Quoi! le téméraire, etc.

LEBLANC.

Le clerc de notaire, etc.

ANATOLE.

Çà ! du caractère ! etc.

MOUSSINOT.

C'est donc vous, le clerc de tantôt?

ANATOLE.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis le clerc. (Montrant Leblanc.) Monsieur le sait bien.

MOUSSINOT.

Et tu oses dire qu'un pareil acte est sorti de l'étude de maître Griffonnard? tiens, lis !

ANATOLE, à part.

Diable ! celui-là sait lire, à ce qu'il paraît.

MOUSSINOT, tragiquement.

Qu'en dis-tu?

LEBLANC.

Il se déconcerte.

ANATOLE.

Eh bien ! je dis que c'est vrai. Je suis un notaire d'hasard... mais quand vous saurez ce qui m'amène ici...

MOUSSINOT.

Nous le savons trop bien.

ANATOLE.

Ah ! vous savez... Tiens, qu'est-ce qui vous a appris?...

MOUSSINOT.

Votre complice elle-même, perfide, séducteur !

ANATOLE.

Ah ! pour séducteur, ça c'est vrai ; j'en ai l'air, parce que j'ai déchiré mon pan en sautant par-dessus le mur, mais je vous jure que je n'ai que des vues légitimes... Ainsi vous devez être tranquille.

MOUSSINOT, à Leblanc.

Comment ! des vues légitimes sur ma femme? il me sem-

ble qu'il faut que j'en demande raison. (Prenant la canne de Leblanc.) Défends-toi!

ANATOLE.

Un moment... la preuve, c'est que je voulais demander votre consentement.

MOUSSINOT.

Mon consentement ?

ANATOLE.

Dame, auriez-vous mieux aimé que j'agissasse à votre insu, et sans vous en prévenir ?... Là, je vous demande ce que ça vous fait ?

MOUSSINOT.

Ce que ça me fait?... En garde !

LEBLANC.

Ferme ! il a peur.

ANATOLE.

Vous vous fâchez pour rien.

MOUSSINOT.

Il faut que vous me tuïez ou que je vous tue.

ANATOLE.

Pardi! s'il ne tient qu'à choisir... A qui en a-t-il donc ? et depuis quand tue-t-on les gens qui font des propositions honnêtes ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES; COURTAUD, VOISINS, VOISINES, avec des bouquets; puis Mme MOUSSINOT et SUZANNE.

LES VOISINS.

AIR du vaudeville des Gascons.

Vive le voisin Moussinot !
Tout l' village

Lui rend hommage.
On ne saurait crier trop haut
Vive le voisin Moussinot!

COURTAUD.

Pour célébrer un si beau jour,
Le même plaisir nous enflamme,
Mais le vrai plaisir de l'amour
Vous le devez à votre femme.

LES VOISINS.

Vive le voisin Moussinot, etc.

MOUSSINOT, à Courtaud.

Laisse-moi, traître! tu me le paieras.

COURTAUD.

Mais, monsieur, c'est mon bouquet que je vous présente. (A part.) Il croit déjà que c'est le mémoire.

Mme MOUSSINOT, à Anatole.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ANATOLE.

Je vous demande pardon de me présenter ainsi devant vous.

Mme MOUSSINOT.

Vous nous ferez toujours honneur et plaisir.

MOUSSINOT, à part.

Oui, un bel honneur!

Mme MOUSSINOT.

On vient de tout m'apprendre; et j'ai promis de m'interresser pour vous. (A Moussinot.) Allons, mon ami, en faveur de ce jour, accorde à monsieur ce qu'il te demande.

MOUSSINOT.

Comment! ce qu'il me demande?

Mme MOUSSINOT.

Tu ne peux pas douter du plaisir que ça me fera.

MOUSSINOT.

Ah! c'en est trop! il faut que j'éclate devant tout le monde.

Mme MOUSSINOT.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MOUSSINOT.

Vous êtes tous mes amis et mes voisins; eh bien! apprenez que monsieur que voilà, vient ici avec le consentement de ma femme... Vient ici pour...

Mme MOUSSINOT.

Vient ici demander la main de Suzanne, oui, il vient pour l'épouser.

ANATOLE, à Mme Moussinot.

Ne lui parlez donc pas de ça, il va vous faire mettre en garde.

MOUSSINOT, bas, à Leblanc.

Hein! dites donc, voisin, qu'est-ce qu'il y a à dire à cela?

LEBLANC, bas, à Moussinot.

Morgué! est-ce que vous donnez là-dedans?

MOUSSINOT, de même.

Dame, oui, à plein collier.

LEBLANC, de même.

Ne voyez-vous pas que c'est une frime?... Et le pavillon... et ce que j'ons entendu... Que vous êtes facile à amadouer! Tenez, regardez... (A part.) C'est qu'il est bête... il est bête!

MOUSSINOT, de même.

Il faut donc que je r'éclate de nouveau?

LEBLANC, de même.

Non pas... J' sommes encore plus fins qu'eux, et vous allez voir... Dites que vous accordez.

MOUSSINOT, à haute voix.

Alors, puisque c'est comme ça, j'accorde.

Mme MOUSSINOT.

Mon cher mari !

SUZANNE.

Mon cher oncle !

ANATOLE.

C'était bien la peine de faire tant de façons !

MOUSSINOT, bas à Leblanc.

Eh bien ! dites donc, compère...

LEBLANC, bas, à Moussinot.

Vous avez dans votre poche mon contrat tout dressé, faites-leur signer.

MOUSSINOT, haut.

Et pour preuve que j'accorde, vous allez signer le contrat.

TOUS, excepté Leblanc.

Oh ! très-volontiers.

LEBLANC, bas, à Moussinot.

Morgué ! nous allons rire : signez donc, compère ; c'est à vous à signer le premier... C'est là où je les attendions, et les v'là au pied du mur.

MOUSSINOT, bas, à Leblanc.

Eh ben ! v'là ma femme qui signe.

LEBLANC, de même.

C'est bon.

MOUSSINOT, de même.

Et Suzanne aussi.

LEBLANC, de même.

Tant mieux... Laissez donc faire. (Haut, à Anatole.) A vous, monsieur. (Bas, à Moussinot.) Vous allez voir le jeune homme... Il s'en gardera bien... (Riant.) Ah ! ah ! ah !

MOUSSINOT, bas, à Leblanc.

Ah ! j'entends, à présent. (Regardant Anatole.) Eh bien ! il a signé.

LEBLANC.

Il a signé !

MOUSSINOT, à Leblanc.

AIR : Six mois de constance.

O surprise extrême !
Nous sommes dupes tous deux ;
Quoi ! mon stratagème
A l'air de les rendre heureux.

ANATOLE et SUZANNE.

O bonheur suprême !
L'amour comble tous mes vœux ;
J'obtiens ce que j'aime !
Est-il un sort plus heureux?

Mme MOUSSINOT, à son mari.

A vos soupçons faites trève;
Par un hasard très-peu commun,
Tout cela n'était qu'un rêve,
Leur bonheur seul n'en est pas un.

Ensemble.

MOUSSINOT et LEBLANC.

O surprise extrême ! etc.

ANATOLE et SUZANNE.

O bonheur suprême ! etc.

Mme MOUSSINOT.

O bonheur suprême !
L'amour comble tous leurs vœux ;
Avec ce qu'on aime
Est-il un sort plus heureux ?

MOUSSINOT.

Ah çà ! cette conversation que vous teniez avec Suzanne... et les choses d'usage ?...

Mme MOUSSINOT.

Ah ! vous écoutiez ; c'était un rêve délicieux !...

MOUSSINOT.

Comment, c'était un rêve?

Mme MOUSSINOT.

Venez à la maison, monsieur; de nouvelles surprises vous y attendent; car c'est aujourd'hui votre fête.

MOUSSINOT.

La Saint-Rigobert !... Ah ! je devine tout à présent, et je rends à Courtaud mon estime et ma considération... Ah çà ! tu connais donc la famille du jeune homme ?

Mme MOUSSINOT.

Sois tranquille ; M. Benjamin Anatole est d'une des premières maisons de Passy.

MOUSSINOT.

Ma foi, je n'ai été trompé qu'en songe. (A Leblanc.) Mais si quelqu'un l'est pour tout de bon, il me semble que c'est vous, compère.

LEBLANC.

Pas du tout. (Montrant Anatole.) C'est lui. (Désignant Suzanne.) Elle est trop éveillée; j'aurais peur de faire de mauvais rêves.

MOUSSINOT.

Allons, allons, vous dissimulez. (A part.) Il veut faire le finot; mais il est bête!... Dieu ! qu'il est bête !

VAUDEVILLE.

AIR : C' n'y a que Paris. (*Les Poëtes sans souci.*)

MOUSSINOT.

Pour êtr' trahi, l'on n'en meurt point,
C'est c' qu'on voit chaqu' jour en ménage;
Suivez mon exemple en tout point,
Et loin de faire du tapage,
Pauvr's époux qui vous désolez,
Dissimulez.

Mme MOUSSINOT.

Malgré vos quarante ans et plus,

Vous qui voulez plaire sans cesse,
Appuyez fort sur vos vertus,
Vantez tout haut votre sagesse,
Et sur vos printemps écoulés
Dissimulez.

LEBLANC.

Quand on me m'nac', si j' m'en croyais,
Je m' mettrais d'abord en colère;
Mais pour raison qu' je n' dis jamais,
J'prends toujours le parti de m' taire.
Faites comm' moi, brav's qui tremblez,
Dissimulez.

ANATOLE.

Vous qui brillez par vos tailleurs,
Vous à Coblentz que l'on regarde,
Vous passez pour de grands seigneurs,
Pour gens d'esprit ; mais prenez garde,
Vous vous perdez si vous parlez,
Dissimulez.

SUZANNE, au public.

Si l'ouvrage vous satisfait,
D'applaudir donnez tous l'exemple;
Mais par malheur, s'il vous déplaît,
Faites comme au boul'vard du Temple;
Oui, vous tous ici rassemblés,
Dissimulez.



CHACTAS ET ATALA

DRAME EN QUATRE ACTES ET EN STYLE MÊLÉ

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

Théatre des Variétés. — 9 Mars 1818.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DELATOUR, négociant . . . . MM.	Lefebvre.
PAUL, jeune créole, élevé avec Virginie . . .	Léonard.
JONATHAN, médecin	Cazot.
BERNARD, fils d'un négociant de Paris . . .	Potier.
LE PÈRE ODRY, mendiant.	Odry.
DOMINGO, nègre de M. Delatour.	George.
VIRGINIE, fille de M. Delatour . . . . . . Mmes	Pauline.
ROSALA, sœur de Jonathan.	Vautrin.

Colons. — Valets du médecin.

Dans une colonie.



CHACTAS ET ATALA

ACTE PREMIER

Une campagne. — A droite la maison de M. Delatour; à gauche celle de Jonathan, avec un balcon en saillie.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALA, habillée en créole, est occupée à arroser des fleurs; JONATHAN, au balcon; puis DELATOUR.

JONATHAN.

Ma sœur, mademoiselle Rosala!

DELATOUR, entrant.

Eh! c'est le voisin Jonathan!... Comment, docteur, déjà levé!...

JONATHAN.

Que voulez-vous? on a des malades à expédier!... Dans cette colonie ils n'ont pas de patience, et dès qu'on les fait attendre, ils passent sans vous... je veux dire ils se passent de vous... Mademoiselle Rosala?

ROSALA.

Eh bien! mon frère, ne voyez-vous pas que je suis occupée?

AIR : Fommes, voulez-vous éprouver. (Le Secret.)

Oui, chaque matin je descends,
Pour arroser ces fleurs nouvelles.

DELATOUR.

J'approuve ce doux passe-temps :
Il convient à des demoiselles ;
En toute saison, sous leurs pas,
On vit toujours naître les roses.

ROSALA.

Par malheur, on ne cueille pas
Toutes celles qui sont écloses.

DELATOUR.

Ce n'est pas à vous qu'il faut dire cela... Et votre futur mariage?...

ROSALA.

Oui, un fiancé de cinquante ans!... c'était bien la peine d'attendre aussi longtemps!

JONATHAN, toujours sur le balcon.

On prend ce qu'on trouve... et si, au lieu de passer votre jeunesse à lire des romans... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je vais mettre ma perruque pour sortir, et je vous prie d'avoir l'œil à la pharmacie et aux tisanes qui sont sur le feu.

(Il rentre.)

ROSALA.

Jolie occupation pour une demoiselle!

SCÈNE II.

ROSALA, travaillant devant la porte; DELATOUR, VIRGINIE, sortant de la maison de M. Delatour, avec un panier créole.

VIRGINIE, à Delatour.

Ah! te voilà de retour... je te croyais à surveiller les plantations, et je venais d'ordonner qu'on te portât à déjeuner.

DELATOUR.

Je te remercie, ma chère Virginie; je viens du port, où j'ai vu entrer un vaisseau qui nous arrive de France.

VIRGINIE.

Il t'apporte sans doute beaucoup de marchandises?

DELATOUR.

Mieux que cela!... il y a sur ce vaisseau un jeune homme charmant... Tu sais que depuis quelque temps j'ai besoin d'un commis actif et intelligent.

VIRGINIE.

Eh bien! mon papa, ce n'était pas la peine de le faire venir de si loin... J'en avais un à te proposer, qui t'aurait convenu, j'en suis sûre!... d'abord, il est du pays... et il ne tient pas du tout aux appointements... mon Dieu! pourvu qu'il ait une place dans la maison...

DELATOUR.

Eh! quel est donc ce négociant si désintéressé?...

VIRGINIE.

C'est Paul.

AIR : Que d'établissements nouveaux! (*L'Opéra-Comique*)

Encore enfant, Paul avec moi
Partageait les soins de ma mère;
C'est presque un frère... et je le croi
Complaisant, aimable, sincère;

Sur ses vertus, sa bonne foi,
Chacun est d'accord à la ronde;
Tout le monde l'aime...

DELATOUR.

Et je voi
Que tu fais comme tout le monde.

VIRGINIE.

Si je te le donne pour commis... c'est que j'en puis répondre... tandis que ce monsieur qui nous arrive aujourd'hui...

DELATOUR.

Oh ! il n'a pas d'aussi bons répondants que ton protégé... mais cependant écoute cette lettre que j'ai reçue, il y a quelque temps, de mon vieil ami Bernard. (Lisant.) « J'ai reçu « la chère vôtre en date du... » ce n'est pas cela... « Quant « aux deux mille balles de coton Fernambouc... » Nous y voilà. « Je vous expédierai, par le vaisseau de retour, Salomon « Bernard, mon fils, qui fait mon désespoir, parce que je vois « qu'il a trop d'esprit pour notre état !... Au lieu de suivre « la Bourse, il ne sort pas des cabinets de lecture du Palais-« Royal ! Je ne sais pas sur quels livres il a eu le malheur « de tomber... mais il ne parle que d'*Atala*... des *Martyrs!* « d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, ouvrages d'un grand « mérite et d'un homme de génie, à ce que tout le monde « assure, mais qui n'en ont pas moins tourné la tête de mon « fils ! Il veut absolument voyager... et ma maison de cam-« pagne de Pantin, où nous allons tous les dimanches, lui « rappelle les forêts de l'Amérique qu'il n'a pourtant jamais « vues... »

VIRGINIE.

Voilà qui est singulier !

DELATOUR, continuant de lire.

« J'ai voulu le mettre à la correspondance : mais, au lieu « de nos formules ordinaires, il m'écrivait mes dépêches « commerciales en prose poétique, en un mot en style *bril-*

« *lanté* qu'il appelle le style à la mode et auquel on ne peut « rien comprendre... vu que dans ce style-là, ils ont la mau- « vaise habitude de ne jamais appeler les choses par leurs « noms... »

VIRGINIE.

Eh bien! à quoi ça rime-t-il?

DELATOUR.

C'est de la prose poétique... ça ne rime à rien... Mais poursuivons... « ... Enfin comme j'ai vu que nous n'en ferions « jamais rien dans ce pays-ci, et qu'il ne rêve que régions « étrangères... je vais vous l'envoyer avec un chargement « de coton... je suis persuadé qu'en le prenant bien, vous « en ferez ce que vous voudrez, et peut-être un jour une « union entre nos deux enfants pourra resserrer encore... » Ce sont des détails de famille que je te passe sous silence... « Je finis ma lettre en vous annonçant qu'en ce moment les « huiles sont en baisse... il n'en est pas de même de mes « sentiments pour vous... » Ah! *Post-scriptum :* « Je dois « vous prévenir d'une chose essentielle! ne l'appelez pas « Bernard, quoique ce soit son nom et qu'il lui appartienne « pourtant bien... Dieu et sa mère le savent! Il veut abso- « lument se nommer Chactas; j'ignore pour quelles rai- « sons... mais j'y ai consenti d'autant plus facilement qu'à « la maison, ça le distingue des autres Bernard, ses frères « aînés... » Eh bien! que dis-tu de tout cela?

VIRGINIE.

Je dis que ce commis ne vous conviendra pas du tout! et que je ne sais pas pourquoi vous consentez...

DELATOUR.

Oh! je m'en vais te le dire.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

A Bernard je dois l'opulence
Et le bonheur dont je jouis;
Et, bien qu'ici nous ayons de la France
Pris les façons, la mode et les habits,

Malgré cette règle commune,
Nous n'avons pas encor, simples colons,
Pris l'usage, en faisant fortune,
D'oublier ceux à qui nous la devons.

SCÈNE III.

LES MÊMES; DOMINGO, avec DEUX COLONS qui portent une malle.

DOMINGO.

Par ici... par ici...

VIRGINIE.

Ah! mon Dieu! Domingo, qu'est-ce que c'est donc?

DOMINGO.

C'est la malle de ce jeune homme que monsieur m'a dit d'attendre au port ce matin, et quoique nous fussions chargés, nous sommes encore arrivés avant lui; il s'arrête à chaque instant, il apostrophe le ciel et les oiseaux; ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il ne rencontre pas un arbre sans le saluer, et comme nous sommes arrivés par la grande avenue, ça ne laisse pas que de lui prendre du temps.

DELATOUR.

C'est que ce garçon a été bien élevé. (A Virginie.) Toi, ma fille, va voir si l'on a donné des ordres pour son appartement.

VIRGINIE.

Oui, mon papa; sans le connaître, je vois bien d'ici que ce monsieur-là ne vaudra jamais Paul...

(Elle entre dans la maison.)

DOMINGO, à Delatour.

Tenez, le voilà enfin!

ROSALA, regardant du côté où il vient.

Mais c'est qu'il est fort bien, ce jeune homme!

JONATHAN, dans la maison.

Mademoiselle Jonathan, arrivez donc !

ROSALA.

On y va !... C'est insupportable, on ne peut rien voir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté Virginie; CHACTAS, entrant d'un air inspiré et faisant le tour du théâtre.

CHACTAS.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Salut, verdoyantes savanes,
Salut, beau pays des palmiers,
Salut, éternelles lianes,
Salut, berceaux hospitaliers ;
Salut, terre vierge et féconde ;
Salut, aussi, soleil nouveau...

DELATOUR, à part.

Quand il aura salué tout le monde,
Il m'ôtera peut-être son chapeau.

ROSALA, qui a répondu par une révérence à tous les saluts.

Monsieur, vous êtes trop honnête.

CHACTAS.

Que vois-je ?... tout est original dans ce pays... jusqu'à cette jeune Indienne... Je demande si parmi nos jeunes personnes de Paris on en trouvera de cette taille-là ?

ROSALA, entrant dans la maison en le saluant encore.

C'est étonnant comme il me regarde !

DELATOUR.

Parbleu ! mon cher Bernard, je veux dire mon cher Chactas, je suis enchanté de te voir sain et sauf.

CHACTAS.

Je vous demande pardon si je ne m'incline pas, j'ai pour le quart d'heure une espèce de fatigue dans la colonne vertébrale.

DELATOUR.

Pas de cérémonie !... Je suis Delatour.

CHACTAS.

C'est vous qui êtes le vieillard vénérable ?...

DELATOUR.

Mais pas tant ! quand on n'a que quarante-cinq ans...

CHACTAS.

Oui, homme mûr serait peut-être plus juste ; mais vieillard vénérable sonne mieux à l'oreille ; écoutez : la vérité quand on peut, l'harmonie avant tout.

DELATOUR.

Eh! mon Dieu ! c'est trop juste, soyons en bonne harmonie, c'est tout ce que je désire.

CHACTAS, se tournant vers Domingo.

Bon nègre... (A Delatour.) Heureusement je sais sa langue, sans cela nous serions dans un bel embarras ; (A Domingo, qui tend la main.) bon nègre, remercie toi d'avoir porté malle à moi, mais être service que cœur seul peut payer et le cœur à moi être toujours débiteur à toi. (Voyant qu'il tend toujours la main.) Ça suffit, il est de ces êtres grossiers mais nobles qu'on offenserait en leur donnant de l'argent.

(Domingo sort.)

DELATOUR.

Mais donne-moi donc des nouvelles de ta famille.

AIR : gai, gai, mariez-vous

Dis-moi si tout va bien,
Et si ton père
Prospère?
Dis-moi si tout va bien,
Surtout ne me cache rien.

CHACTAS.

Au lieu de l'enseigne brune
Qui déparait la maison,
On vient d'en acheter une
D'un grand peintre du Salon.

DELATOUR.

Bien, bien ! ça va fort bien ;
Je vois qu'il a fait fortune,
Bien, bien ! ça va fort bien;
Mais tout va-t-il aussi bien ?

CHACTAS.

Enfin, pour l'aider, mon père
A pris un jeune commis ;
Tout lui sourit, et ma mère
Vient de lui donner un fils.

Ensemble.

DELATOUR.

Bien! bien ! Tout va fort bien,
A ton père,
Tout prospère!
Bien ! bien! tout va fort bien,
Il ne lui manque plus rien.

CHACTAS.

Bien! bien ! Tout va fort bien,
A mon père, etc.

DELATOUR.

Quant à toi, il paraît que tu préfères le commerce en grand.

CHACTAS.

Oui, le grandiose, c'est mon genre.

DELATOUR.

Et quelle branche de commerce as-tu étudiée ?

CHACTAS.

Mais presque toutes... Mon papa a d'abord voulu me mettre au comptoir, je n'ai pu y rester... après cela, il m'a mis

dans les cotons, je n'ai pas pu y mordre; enfin il m'a mis dans l'eau-de-vie, parce qu'il croyait par là me conserver; mais, naturellement doué d'une imagination vagabonde, j'ai dédaigné, comme dit cet autre, le souvenir de la couche de mes *pères*, et jusqu'à nouvel ordre, je me suis lancé indéfiniment dans le romantique.

DELATOUR.

C'est une assez bonne partie... celui de la Jamaïque est en hausse dans ce moment.

CHACTAS, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc de la Jamaïque?

DELATOUR.

Nous en reparlerons, je ne veux pas que tu te mettes à l'ouvrage le jour de ton arrivée; je te laisse libre, et tu pourras faire aujourd'hui tout ce qui te conviendra.

CHACTAS.

Oh! je n'en abuserai pas... je n'ai jamais été pour les plaisirs tumultueux.

AIR : Combien j'ai douce souvenance.

Avec soin j'évitais la foule,
J'estimais l'oiseau
Qui roucoule,
La feuille qui tombe ou bien l'eau
Qui coule,
Et je faisais du haut des ponts
Des ronds.

DELATOUR.

Le fait est que voilà des plaisirs bien innocents.

CHACTAS.

Tant il est vrai qu'il y a dans l'eau qui coule quelque chose de vague et d'incertain qui est l'homme. Voyez-vous, depuis que mon pied a touché cette terre des souvenirs, depuis que j'ai humé les vapeurs poétiques des savanes embaumées, je ne sais ce qui se passe en moi, il m'a pris un

dégoût de la vie sociale... (Commençant à s'exalter.) Pendant que vous parliez, je regrettais le silence des forêts ; lorsque vos accents frappaient mon oreille, je croyais entendre ou la perruche du désert ou le chant monotone de la caille, ou bien encore le... la troisième comparaison m'échappe, je vous la redevrai.

DELATOUR.

Ne te gêne pas, mon garçon.

CHACTAS.

Je n'y tiens plus, il faut que j'aille me promener dans le sein des forêts.

DELATOUR.

A ton aise, si ça peut t'être agréable.

CHACTAS.

Justement, je me suis fait faire quelques habits à la mode du pays, c'est peut-être le chef-d'œuvre de Babin, un petit carrick à l'indienne.

DELATOUR.

Et que veux-tu faire de cela?

CHACTAS.

Ce que j'en veux faire?... (L'orchestre joue l'air : *Partant pour la Syrie*, sur lequel Chactas se livre à une pantomime expressive; il court à sa malle, en retire un costume de sauvage qu'il apporte aux pieds de Delatour. — *Premier tableau d'*ATALA. — Étonnement de Delatour.) Adieu, adieu, mon père!...

(Chactas s'éloigne en emportant son costume, son arc et ses flèches.)

SCÈNE V.

DELATOUR, puis VIRGINIE.

DELATOUR.

A qui en a-t-il?... Si j'ai rien compris à ce qu'il m'a dit, et à ce qu'il veut faire!... C'est à coup sûr quelque vertigo...

peut-être l'air de la mer... et pendant qu'il se promène, il faut que je consulte là-dessus notre voisin.

VIRGINIE, *sortant de la maison.*

Eh bien! mon père, où est donc ce nouvel arrivé?

DELATOUR.

C'est bon! c'est bon! tu le sauras. (*Entrant chez Jonathan.*) Ce pauvre garçon m'inquiète...

SCÈNE VI.

VIRGINIE, PAUL *paraissant sur la montagne.*

PAUL.

AIR : Oui, noir; mais pas si diable. (*L'Amitié à l'épreuve.*)

Bonjour, ma Virginie!

VIRGINIE.

Je reconnais sa voix.

PAUL.

C'est toi, ma tendre amie,
C'est toi que je revois.

PAUL et VIRGINIE.

C'est toi, c'est toi que je revois.

VIRGINIE.

Hélas! déjà mon cœur
Maudissait ta lenteur;
Je n'ai plus de colère,
Dans mes bras je te serre,
Et le bonheur, mon frère,
Sur tes pas disparu,
Enfin (*Bis.*) le voilà (*Bis.*) revenu.

Comme tu as chaud!

PAUL.

C'est que j'ai été bien loin, et si loin que j'ai rencontré nos amis les sauvages.

VIRGINIE.

Qu'est-ce qu'ils t'ont dit?

PAUL.

Ils m'ont demandé du rhum, je leur en ai donné, et le traité d'alliance a été conclu.

AIR : Je ne suis plus de ces vainqueurs. (*Amour et Mystère.*)

Ainsi, je me suis dégagé,
Et je reviens vers mon amie;
Que n'auraient-ils pas exigé
S'ils avaient tenu Virginie?
On aurait, à juste raison,
Rassemblé tout l'or de la terre,
Que jamais encor la rançon
N'aurait valu la prisonnière.

Eh bien! suis-je maintenant de la maison?

VIRGINIE.

Tu ne sais pas; il est arrivé à mon père un nouveau commis, un ami à lui.

PAUL.

Et moi donc, qui suis-je?

VIRGINIE.

Toi, Paul, tu es le mien, et s'il n'avait tenu qu'à moi...

PAUL.

Joliment! tu ne tiens jamais tes promesses, hier encore...

VIRGINIE.

Paul, nous étions convenus que tu ne me parlerais plus de cela.

AIR tiré de *Paul et Virginie*. (KREUTZER.)

Je ne veux rien avoir à toi;

Nous voilà quittes de la sorte.
(*Elle lui envoie un baiser avec la main.*)

PAUL.

Ce baiser-là n'est pas pour moi,
Puisque c'est le vent qui l'emporte.
(*Il court après elle et lui dérobe un baiser.*)
Pour celui-là, je le tiens bien;
Le vent, je crois, n'en aura rien.
(*Premier tableau* de PAUL ET VIRGINIE.)

VIRGINIE.

C'est mon père !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; DELATOUR, JONATHAN, *sortant de la maison.*

JONATHAN, *à la cantonade.*

Qu'on ait toujours l'œil sur lui.

DELATOUR.

Comment, mon voisin, vous croyez...

JONATHAN.

Des douches, je vous dis, il n'y a que de bonnes douches... mais vous avez bien fait de m'avertir... moi et mes gens nous l'avons arrêté à temps; je l'ai reconnu de loin à ses plumes rouges, et il s'en allait du côté de la forêt, les mains dans les poches... Mais imaginez-vous que quand nous l'avons entouré, il nous a pris pour des ennemis et nous a crié : Je suis Chactas, fils d'Outalissi... Eh bien ! lui ai-je dit, Chactas, fils d'Outalissi, réjouis-toi, tu auras des douches. A quoi il a répondu : Voilà qui va bien... et puis une foule de phrases où nous n'avons rien compris.

DELATOUR.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (Fanchon la vielleuse.)

Mais peut-être bien, compère,

Est-ce une langue étrangère

JONATHAN.

Non, et, si je m'y connais,
Ça ressemble à du français.

DELATOUR.

Comme à Paris la grand' ville,
Tout s' perfectionne, dit-on,
C'est sans doute un nouveau style
Par brevet d'invention.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; UN VALET du docteur.

LE VALET.

Monsieur, v'là qu'il se promène dans votre salon ; il fait des grands bras qui menacent de jeter tout par terre.

JONATHAN.

Ah ! mon Dieu ! mes porcelaines !... J'y cours.

VIRGINIE.

Mais, mon papa, qu'est-ce que c'est donc ?

JONATHAN.

AIR : Quel carillon.

J'y vais, voisin,
Et sur le succès je compte,
Ou bien, voisin,
J'y perdrai tout mon latin.

Il va pour commencer, mon cher,
Passer cette nuit en plein air.

LE VALET.

Auprès de lui nous veillerons,
Et du prisonnier je réponds.

TOUS.

J'y vais, voisin, etc.

(Dumaurer et Virginie rentrent chez eux, et Jonathan entre chez lui, avec deux valets qui transportent la malle de Chactas.)





ACTE DEUXIÈME

Le jardin de Jonathan. — Chactas, en costume de sauvage, est attaché à un gros arbre ; différentes cordes partent de ses bras et de ses jambes et sont fixées à des piquets près desquels dorment étendus plusieurs gardiens, valets du docteur. — *Deuxième tableau d'*Atala. — A gauche, est la malle de Chactas, qu'on y a transportée.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHACTAS, *étendant la main.*

Que de souvenirs dans la rosée du soir ! Elle me rappelle le matin de ma vie et fait rétrograder mon âme, comme l'écrevisse du désert... ils ne sentent rien de tout cela, ces fiers Muscogulges, et ils se permettent de ronfler comme des sabots ; ils ne m'entendent point, ils sont bien heureux ! et moi je me vois en perspective de passer une nuit blanche.

Air : Ah ! vous avez des droits superbes. (*Le Nouveau Seigneur de village.*)

Dôme étoilé, voûte lunaire,
Vous, lianes aux longs rameaux,
Qui de ma couche solitaire
Formez le ciel et les rideaux !
Chambre à coucher de la nature,
Cèdres épais, verts acacias,
Vous me servez de couverture ;
Ah ! me voilà dans de beaux draps !

(*Parlé.*) Vous me servez d'oreiller, de traversin, de courte-

pointe et de couverture. Ah ! faites-moi l'amitié de me dire s'il est possible

De s' trouver (*Bis.*) dans de plus beaux draps.

J'ai cru entendre le bruissement de l'herbe froissée par le contact d'un tissu féminin... ces tissus qu'en Europe nous appelons jupes, et qu'au désert on désigne sans doute par le nom primitif de cotillon... Quelle est cette grande figure qui se glisse à travers les bruyères et qui, comme une blanche vestale, répand autour d'elle ce grand secret de mélancolie que la lune aime à raconter au vieux chêne?

SCÈNE II.

CHACTAS, ROSALA.

ROSALA, timidement.

Avançons.

CHACTAS.

Est-ce vous, vierge des dernières amours ?

ROSALA.

Silence !

CHACTAS.

J'ai dit des dernières, car il me semble difficile que vous soyez celle des premières.

ROSALA.

C'est ce qui vous trompe... (A part.) Qu'oses-tu dire, fiancée criminelle?

CHACTAS.

Vous êtes aux premières... vous n'en êtes que plus digne d'éloges, et quoique je sois par terre, cette idée me met au paradis.

(L'orchestre joue l'air : *Formez, formez les nœuds les plus doux.* Sur cet air, Rosala détache avec précaution les cordes qui retiennent Chactas.)

CHACTAS, à part.

Comme elle en détache !

ROSALA.

Je me nomme Rosala, sœur de Jonathan, chef de ces farouches gardiens.

CHACTAS, vivement.

C'est vous qui tantôt... (A part.) Étrange contradiction du cœur de l'homme, moi qui avais tant envie de lui dire les choses du mystère !... le génie de l'amour a dérobé mes paroles.

(Rosala et Chactas ont descendu le théâtre, et Rosala le tient en laisse avec une des cordes qu'elle vient de détacher.)

ROSALA, balbutiant.

Ces piquets ne vous arrêtent plus, et vous êtes bien faiblement retenu.

CHACTAS, avec l'explosion de la sensibilité.

Faiblement retenu, ô femme !... y eût-il un cent de piquets, ce ne serait qu'un jeu, mais cette corde... cette corde qui dans vos mains devient une véritable chaîne des dames...

ROSALA.

Malheureux ! sais-tu que tu es entre les mains de mon frère, et que nul n'a jamais pu en réchapper ? Tu ne connais donc pas le docteur Jonathan et les douches qu'il te prépare ?

CHACTAS.

Tu pleures... Oui, parbleu ! c'est une belle et bonne larme... orage du cœur, est-ce une goutte de votre pluie ?... eh bien ! viens avec moi au désert.

ROSALA.

Et les discours des hommes ?

CHACTAS.

Eh bien ! pour échapper à tous les yeux, prends comme moi le déguisement de la nature, sois mon Atala... (Il court à

sa malle d'où il retire une toque et une ceinture de plumes.) Cache-toi sous la transparence de ces plumes.

ROSALA, courant à sa maison.

Le sort en est jeté.

CHACTAS.

Que faites-vous ?

ROSALA.

C'est un petit panier de provisions que j'avais préparé à tout événement, sans savoir comment ça se terminerait.

CHACTAS.

O ingénuité du désert !...

ROSALA.

C'est de l'eau de noyau, de l'eau de fleurs d'oranger qui viennent de la cave de mes pères.

CHACTAS.

Elle a dit aux eaux de ses pères : levez-vous et venez aux terres étrangères... je vous demande pardon pour ce qui me regarde de ne pas m'être chargé des os de mes pères, j'ai bien assez des miens.

(L'orchestre joue l'air : *Le malheur me rend intrépide.* — Génuflexion, invocation, Chactas et Rosala disparaissent sur la montagne.)





ACTE TROISIÈME

Une forêt. — Un banc de mousse, à gauche; sur le second plan, un arbre chargé de fruits; dans le fond un étang. — Chactas et Rosala arrivent sur un radeau. — *Troisième tableau* d'Atala.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHACTAS, ROSALA.

ROSALA.

Où sommes-nous?

CHACTAS.

Les forêts déroulent maintenant leurs solitudes démesurées... O pèlerinage d'amour, cette frêle embarcation qui labourait les vagues, où nous avions de l'eau à mi-jambe, ces cotrets mal joints qui me froissaient les reins et me brisaient les côtes, tout cela plaît à vingt ans, parce qu'il y a dans la jeunesse quelque chose qui nous porte incessamment aux chimères, et la preuve, c'est qu'un individu de cinquante à soixante ans en aurait eu plein le dos... n'est-il pas vrai, Atala, ô ma chère Atala?...

ROSALA.

Je vous ai déjà dit que ce n'était pas mon nom.

CHACTAS.

Qu'importe!... Écoute, fille du désert, ce génie des bois qui secoue sa chevelure bleue embaumée de la senteur des

pins, ces fondrières, ces précipices, jusqu'à ces petits crocodiles qui jouent à cache-cache sous les liquidambars de la fontaine, tout cela ne suffit plus à ma félicité ; et lorsqu'à côté de toi, dans ces bois encore plus antiques que le monde, je me vois piqué par les cousins, aveuglé par les chauve-souris, étourdi par les serpents à sonnettes, je sens qu'il y a encore quelque chose de plus doux dans la nature.

ROSALA.

Mon jeune ami, n'achève pas. (A part.) O fatal secret, funestes fiançailles ! (Avec résolution.) Chactas, tu as l'esprit des renards et la prudence des tortues.

CHACTAS.

Tortues ! vous ne dites pas cela pour mes jambes ?

ROSALA.

Non, car tu es beau comme le désert avec toutes ses fleurs et toutes ses brises... Eh bien, Chactas ! je ne puis être ton épouse.

CHACTAS.

Par exemple... si c'est là raisonner !

ROSALA.

Ne critique pas ma logique...

CHACTAS, avec un désespoir sombre et concentré.

Fille inexplicable... à peine ai-je vingt neiges et une neige de plus... ce qui veut dire vingt et un ans, mais le feu brûlant des passions amène le dégel et le dégel amène la débâcle, Atala, songes-y.

ROSALA.

Chactas !... Mais si nous dînions ?

CHACTAS.

Admirable subterfuge de la sagesse, qui réveille la mémoire de l'estomac pour imposer silence à celle du cœur !

ROSALA.

Mais je ne vois pas où nous pourrions...

CHACTAS.

En ramant tout à l'heure avec mon adresse ordinaire, j'ai jeté à l'eau notre panier de provisions... Mais rassurez-vous ; Amour, restaurateur de tout ce qui existe, c'est toi que j'invoque !

ROSALA.

Comment ! ni chair ni poisson...

(Commencement d'orage.)

CHACTAS.

Mais en revanche, voilà une fameuse sauce qui se prépare. Comme tout est magnifique dans ce pays-ci !... les belles gouttes, larges comme la main !... deux comme cela suffisent pour être trempé...

ROSALA.

Où nous cacher ?

(Chactas et Rosala se réfugient sous un arbre ; au milieu de l'orage qui redouble, on entend une sonnette.)

CHACTAS.

AIR : Ermite, bon ermite. (*L'Ermite de Sainte-Avèle.*

Est-ce un serpent-sonnette
Que j'entends dans les bois ?

ROSALA.

D'effroi je suis muette.

LE PÈRE ODRY, dans la coulisse.

Nous sommes aux abois,
Tous deux, et sans litière,
Nous marchons de moitié,
Car la vertu sur terre
Toujours chemine à pié.

ROSALA.

Malgré mon innocence,
Cet ermite est venu,
Dans cette circonstance,
Bien à propos, je pense,
Pour sauver ma vertu.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE PÈRE ODRY, avec un parapluie, une casquette, une tasse de cuir en bandoulière, un bâton à la main, et tenant un chien en laisse.

ROSALA.

Elle tombe aussi sur lui, la grêle de l'adversité.

CHACTAS.

Et plus heureux que nous, il a le parapluie à canne de la patience...

LE PÈRE ODRY.

N'entends-je pas ici quelques voyageurs?... Dites donc là-bas! les plumes rouges... ayez pitié de ce pauvre aveugle... donnez à ce pauvre aveugle la charité, s'il vous plait?...

CHACTAS.

Eh bien! sont-ils étonnants dans ce nouveau monde! en voilà une que je noterai sur mon itinéraire, un aveugle qui voit des plumes rouges...

LE PÈRE ODRY.

Enfant des hommes... suspends tes jugements téméraires... ce n'est pas pour moi que je vous demande, c'est pour ce pauvre animal qui a le malheur d'être myope et dont je guide les pas incertains.

CHACTAS.

O charité sublime!

LE PÈRE ODRY.

C'est pour lui que j'ai la fierté de mendier.

CHACTAS.

Il s'adresse bien, nous qui allions avoir l'orgueil... ça fait justement un plat de dessert... les quatre mendiants...

LE PÈRE ODRY.

Vous en seriez là ?... Rassurez-vous... l'homme des anciens jours ne vous abandonnera pas... car, tel que vous me voyez, je suis un mendiant propriétaire.

CHACTAS.

Serait-il possible !

LE PÈRE ODRY.

Un des gouverneurs de ce pays, qui ne manque pas d'esprit, a ordonné que tous les mendiants eussent à déclarer leurs moyens d'existence; alors j'ai établi ici une auberge où je reçois les voyageurs, et quand il n'en vient pas, je demande l'aumône pour utiliser mes instants, car tous mes vieux os se sont ranimés par l'ardeur de la charité...

CHACTAS.

Qui es-tu donc, être surnaturel ?

LE PÈRE ODRY.

Je vous l'ai dit, je suis l'homme des anciens jours; quelquefois aussi, je suis le vieux des âges, ce qui ne m'empêche pas d'être l'homme du rocher, et de temps en temps l'homme de la prière, en un mot, je suis le père Odry.

CHACTAS.

Qu'entends-je ? vous voulez dire le père Aubry.

LE PÈRE ODRY.

Non... *Dry*.

CHACTAS.

Bry... Dans notre pays nous prononçons *bry*... mais c'est égal, je vous connaissais déjà; voilà cette longue barbe qui a quelque chose de sublime dans sa quiétude, et ce nez aquilin qui aspire à la tombe.

LE PÈRE ODRY.

Oui, mon fils, ce front n'a pas toujours été chauve.

CHACTAS.

Je le vois bien, ces traits sont ceux d'un homme qui dans

son temps a eu du toupet... on voit que ses jours ont été mauvais... Mais, dites-moi, homme du rocher, où est cette auberge dont vous nous avez parlé ?

LE PÈRE ODRY.

Vous y êtes.

CHACTAS.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

LE PÈRE ODRY.

C'est ici l'auberge de la Belle-Étoile.

CHACTAS.

Comment ? en plein air !

LE PÈRE ODRY.

On n'en voit que mieux l'enseigne de la maison.

CHACTAS.

A la bonne heure !... mais qu'est-ce que vous nous donnerez ?

LE PÈRE ODRY.

Vous n'avez qu'à choisir.

CHACTAS.

Un petit beefsteak, si c'est possible.

LE PÈRE ODRY.

O mon fils, tu ne connais pas les hommes du pays des palmiers, notre estomac national se refuse à ce mets britannique.

CHACTAS.

Que diable !... donnez-nous alors... quelques oiseaux d'Inde, c'est ici le pays.

LE PÈRE ODRY.

Vous n'en trouverez que chez vous, ô mon fils ; de fréquentes migrations les y ont naturalisés, notre patrie est veuve de ses enfants, et le dindon du désert est maintenant l'oiseau de l'exil, qui malgré lui se voit forcé de paraître aux festins de l'étranger.

CHACTAS.

Vous pouviez me dire tout uniment que vous n'en aviez pas, ça aurait été bien plus tôt prêt; eh bien! donnez-moi un verre d'eau.

LE PÈRE ODRY.

Garçon... j'aime mieux vous servir moi-même pour que vous n'attendiez pas. (Il va vers une source et présente la tasse pleine à Chactas.) Hein! quel goût ça vous a!

CHACTAS.

Un peu crue...

LE PÈRE ODRY.

Encore une?

CHACTAS.

C'est assez, je vous remercie de votre généreuse hospitalité, quoique je n'en sois pas plus gras.

LE PÈRE ODRY.

Il n'y a pas besoin de vous faire la carte... c'est à prix fixe, voilà une heure que vous vous reposez chez moi... quatre francs pour le logement, le reste est pour les rafraîchissements.

CHACTAS.

Qu'est-ce qu'il dit donc, l'homme des anciens jours?

LE PÈRE ODRY.

Dame! c'est vingt sous chaque tasse.

CHACTAS.

Chactas... Chactas... j'entends bien mon nom. (A part.) Voilà un Indien qui est un peu juif.

LE PÈRE ODRY.

AIR : Le troubadour. (*Jean de Paris.*)

Mon fils, je voi
Que vous êtes honnête.

CHACTAS.

Et je te doi?...

LE PÈRE ODRY.

C'est trois livres par tête.

CHACTAS.

Voilà pour moi.
(Montrant Rosala.)
Le reste est dû par elle.
Allons, ma belle,
Paie à ton tour
L'écot du jour.

(Rosala s'est endormie et ne répond pas.)

CHACTAS.

Mais qu'est-ce qu'elle a donc ? Atala !... Atala !... blanche hermine du rocher !...

LE PÈRE ODRY.

Est-ce qu'elle s'est endormie pendant que nous chantions ?

CHACTAS.

J'y suis... sa chasteté aura dévoré sa vie... elle sera morte de peur de m'épouser.

(L'orchestre joue l'air de *Marlborough;* Chactas et le père Odry portent Rosala sur le banc de mousse ; Chactas reste la tête penchée, aux pieds d'Atala, et le père Odry est, à sa tête, en contemplation. — *Quatrième et cinquième tableaux* d'Atala.)

SCÈNE III.

Les mêmes ; PAUL et VIRGINIE paraissant sur la montagne, se tenant par la main, et cachés sous la jupe de Virginie. — *Deuxième tableau de* Paul et Virginie.

PAUL et VIRGINIE.

Air : Blondinette, Joliette. (*Aline, reine de Golconde.*)

Nous pouvons braver l'orage,
Grâce à cet abri nouveau ;
Quand on est deux en voyage,
Le temps paraît toujours beau.

VIRGINIE.

Mais regarde donc, Paul ! ce sont eux.

PAUL, appelant.

Domingo, Domingo !... par ici.

VIRGINIE, à Chactas et à Rosala.

Vous nous avez donné assez d'inquiétude ! mon père... Jonathan... Domingo... tout le monde est à votre recherche. (Montrant Rosala.) Rosala, mademoiselle Rosala... est-ce qu'elle se trouverait mal?...

CHACTAS.

L'appétit !...

PAUL.

Et vous restez là les bras croisés... pardieu! vous êtes bien de votre pays.

VIRGINIE.

Et il faut que vous n'ayez guère d'invention.

PAUL.

Attendez... attendez...

(Il monte sur l'arbre, cueille des fruits, et Virginie revient avec de l'eau dans ses mains. — *Troisième tableau de* PAUL ET VIRGINIE.)

CHACTAS.

Le fait est que ce n'est pas par l'invention que nous brillons... c'est par le sentiment.

LE PÈRE ODRY.

Et l'intérêt.

PAUL, lui jetant des fruits.

Tenez!

CHACTAS, les recevant et les mangeant.

Qu'il est fort, l'appétit du malheur !

VIRGINIE, jetant quelques gouttes d'eau sur la figure de Rosala.

Mademoiselle Rosala !

ROSALA.

Où suis-je?

CHACTAS.

Elle revient, cette biche altérée !

LE PÈRE ODRY.

Ces enfants ont plus d'esprit que nous, ô mon fils !

CHACTAS.

Cette jeune fille est jolie comme la colombe du bocage.

PAUL.

Je le crois bien.

AIR : Bouton de rose.

De Virginie
L'âme est pure comme un beau ciel,
De tous vos grands mots la magie
Est loin de l'heureux naturel
De Virginie.

VIRGINIE.

A Virginie
Vous avez bien fait quelque vol,
Mais vos amours, je le parie,
Ne vaudront jamais ceux de *Paul*
Et Virginie.

Partons... allons rassurer M. Delatour.

ROSALA.

Je n'aurai jamais la force de marcher.

LE PÈRE ODRY.

Voilà, grâce au ciel, un nouvel accroc.

PAUL.

Sont-ils drôles ! un rien les embarrasse... Est-ce que vous êtes manchot ?

LE PÈRE ODRY.

O mon fils, je suis l'homme de la parole, je parlerai tant qu'on voudra, mais pour le reste... atome indéfini, molécule imparfaite, je me laisse aller dans le moule de l'immensité sans chercher ni qui m'y fit, ni qui m'y mit.

PAUL.

AIR tiré de *Paul et Virginie.* (KREUTZER.)

Dans peu je revien,
Ne craignez rien.

(Paul et Domingo s'éloignent.)

VIRGINIE.

Tous deux vont se mettre à l'ouvrage.

LE PÈRE ODRY.

Qu'on est heureux (*Bis.*)
D'avoir de l'adresse comme eux!

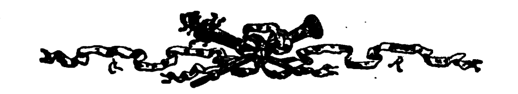
(Paul et Domingo reviennent avec un brancard en feuillages.)

VIRGINIE, à Rosala.

Prenez courage,
Placez-vous (*Bis.*) sur ce feuillage.
Mon père au logis nous attend,
Il faut, mes amis, à l'instant
Nous remettre tous en voyage.

(On fait monter Rosala sur le brancard; Paul et Domingo le portent. Virginie donne la main à Rosala, Chactas et le père Odry se groupent de manière à former tableau. — *Quatrième tableau de* PAUL ET VIRGINIE.)





ACTE QUATRIÈME

Une plantation de M. Delatour.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELATOUR, JONATHAN.

DELATOUR.

Savez-vous que je commence à être inquiet de nos enfants?

JONATHAN.

Et moi de ma sœur! Concevez-vous qu'elle disparaisse en même temps que notre malade?

AIR : Eh, ma mère, est-c' que j' sais ça?

Pour opérer mainte cure
J'ai des moyens bien certains,
C'est le premier, je le jure,
Qui réchappe de mes mains.

DELATOUR.

Ou bien, ayant pu connaître
Votre état et votre nom,
Le drôle aura fui, peut-être,
Dans un moment de raison.

Mais tenez, je ne me trompe pas, c'est Domingo.

SCÈNE II.

DELATOUR, JONATHAN; VIRGINIE, sur le palanquin porté par DOMINGO et plusieurs autres COLONS.

AIR tiré de Paul et Virginie. (KREUTZER.)

VIRGINIE et LES COLONS.

Sur ce petit lit de feuillage,
Gaîment nous revenons vers vous,
Et l'espoir d'un moment si doux
Abrégeait pour nous le voyage.

JONATHAN.

Eh bien! nos fugitifs?

VIRGINIE.

Nous les avons rencontrés et nous venons de reconduire chez vous mademoiselle Rosala.

JONATHAN.

Dieu soit loué! et Chactas?

VIRGINIE.

Oh! pour celui-là, c'est toujours à recommencer... imaginez-vous qu'au bas de la montagne, nous apercevons de loin une troupe de sauvages qui étaient en habits de fête, et qui, selon leur habitude, s'étaient peints de diverses couleurs; alors il a crié qu'il voulait être comme eux, qu'il voulait se faire tatouer... qu'il en avait vu à Paris... et que c'était un moyen sûr de se mettre à la mode... Nous avons voulu en vain le retenir; il a couru les rejoindre et a disparu avec eux.

DELATOUR.

Mon Dieu! s'il lui arrivait quelque accident!

VIRGINIE.

C'est ce que Paul a pensé, car il a pris son fusil et s'est élancé sur leurs traces.

CHŒUR, dans la coulisse.

AIR : En plein, plan, r'lan tanplan, tirelire en plan.

Par derrière et par devant,
En plein, plan,
R'lan tanplan, tirelire en plan,
Par derrière et par devant,
Ah ! mon Dieu ! qu'il est drôle!

SCÈNE III.

LES MÊMES ; PAUL, COLONS ; puis CHACTAS et LE PÈRE ODRY.

PAUL.

Rassurez-vous, je vous le ramène.

DELATOUR.

Est-ce qu'il serait tatoué ? un si joli garçon !

PAUL.

Il a manqué éprouver mieux que ça : au moment où je suis arrivé, nos amis les sauvages s'étaient mis en rond pour dîner et je crois qu'ils allaient traiter M. Chactas comme ils traitent quelquefois leurs prisonniers de guerre ; heureusement un seul coup de fusil à poudre les a tous fait fuir, et le voilà encore dans son négligé de table.

(Chactas arrive conduit par le père Odry. — Il est arrangé comme une volaille qu'on va mettre à la broche, avec une grande barde, ficelé et recouvert de feuilles de vigne, ses mains sont relevées sous ses aisselles en guise d'abatis.)

CHACTAS.

Vous êtes tous des farceurs, de mauvais farceurs.

DELATOUR.

Eh ! mon pauvre Chactas, de quoi as-tu l'air ?

CHACTAS.

Parbleu ! d'un échappé de la broche, j'étais déjà coiffé et

bardé, et sans lui j'étais le dindon de la farce... Détachez-moi un peu mon aileron, je vous en prie.

DELATOUR.

Mais aussi, qu'allais-tu faire ?...

CHACTAS.

AIR du Pot de fleurs.

Qui jamais aurait pu s'attendre
Qu'ils compteraient sur moi pour leur repas ?
Quand je m'y mets, moi je ne suis pas tendre,
Et ces messieurs ne me connaissaient pas.
Tous les héros cités par leur vaillance
N'ont résisté que jusques à leur mort,
Et moi, défunt, j'aurais offert encor
Une nouvelle résistance.

Dites-moi... est-ce que je ne sens pas un peu le brûlé ?

LE PÈRE ODRY.

Mon Dieu ! non... peut-être un peu le roussi...

CHACTAS, *se tâtant.*

Il ne me manque rien... je n'oublie rien... Eh bien ! bon nègre, fais malle à moi pour décamper moi au plus vite.

PAUL.

Comment, vous voulez nous quitter ?

CHACTAS.

La température de ce pays ne me vaut rien... il y fait trop chaud pour moi, je finirais par y griller.

DELATOUR.

Mais, mon cher Chactas...

CHACTAS.

Chactas !... je suis bien votre serviteur, je n'ai plus aucun goût pour les festins du désert, surtout quand on s'est vu destiné, comme moi, à y jouer un rôle purement passif... je reviens à la côtelette et au beefsteak européens, et je préfère les bienfaits de l'omelette civilisée à tout le luxe de la

cuisine sauvage... sans compter que je commence à croire qu'il vaut mieux coucher dans un mauvais lit que dans les plus belles forêts du monde; je dis cela pour votre auberge, père Odry.

VIRGINIE.

Et la place de commis que mon père vous destinait...

CHACTAS.

Qu'il la donne à qui il voudra... à mon libérateur, qui ne demande pas mieux et qui, à coup sûr, la remplira aussi bien que moi.

DELATOUR.

Allons! tu le veux, que Paul te remplace.

CHACTAS.

Soyez heureux, habitants du nouveau monde, moi je retourne dans l'ancien... Nouvel enfant prodigue, je reverrai le foyer domestique et le potage paternel, qui dorénavant sera tiré pour moi du pot-au-feu du repentir! et pour rentrer dans la carrière commerciale par une heureuse spéculation, je publie une relation de mon voyage, par souscription. Je n'annonce d'abord que deux petits volumes; mais avec de l'adresse, des notes et des cartes de géographie, je peux aller jusqu'à la douzaine, et ma fortune est faite; trop heureux si, après m'être soustrait à la dent des sauvages, je puis échapper à celle de la critique.



LES

DEHORS TROMPEURS

OU

BOISSY CHEZ LUI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET MELESVILLE

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 6 Avril 1818.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE MARÉCHAL DE SAXE. . . .	MM.	CAZOT.
BOISSY.		BOSQUIER-GAVAUDAN.
AUGUSTE BOISSY, son fils		LÉONARD.
FAVART		AUBERTIN.
VAUCANSON.		LEFEBVRE.
LEROC, propriétaire de la maison habitée par Boissy		DUBOIS.
FRITOT, garçon traiteur		LEGRAND.
JENNY, fille de Leroc	Mmes	MARIA.
FRANÇOISE, gouvernante de Boissy.		BAROYER.

HOMMES DE LETTRES. — GARÇONS ET FILLES D'AUBERGE.

A Choisy-le-Roi.



LES DEHORS TROMPEURS

OU

BOISSY CHEZ LUI

Un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOISE, JENNY.

FRANÇOISE, essayant de lire un mémoire de dépense.

Du 15, 54 liv. 16 sols... Non, 58... 56... Mes pauvres yeux! je n'en viendrai jamais à bout...

JENNY, entrant.

Bonjour, madame Françoise.

FRANÇOISE.

Ah! c'est vous, mademoiselle Jenny?

JENNY.

M. Boissy est-il chez lui?

FRANÇOISE.

Mon Dieu, oui, il travaille; il a envoyé ce matin son fils à Paris, je ne sais pourquoi.

JENNY.

C'est bien ridicule de l'envoyer à Paris quand j'en arrive... J'avais tant de choses à lui dire! Vous ne savez pas... Je suis dans le ravissement. Nous avons été avant-hier à la comédie avec les billets que M. Boissy nous avait donnés; mon Dieu! la jolie pièce que ces *Dehors trompeurs*, et qu'on doit être heureux d'avoir de l'esprit comme cela!

FRANÇOISE.

Oui, nous en sommes bien plus riches...

JENNY.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

L'amant épouse sa maîtresse,
C'est un bien joli dénoûment;
Mais qu'il a de mal dans la pièce
Pour former ce lien charmant!
Oui, c'est trop tard qu'il le contracte;
Si j'étais auteur, je le sens,
Dans mes pièces, tous les amans
Se marieraient au premier acte.

Et je suis bien sûre qu'Auguste est de mon avis.

FRANÇOISE.

Ah! je le crois bien. Ce cher Auguste, c'est lui qui est sage, modeste, économe! et si M. Boissy, mon cher maître, lui ressemblait... Mais j'en dirais trop sur ce chapitre-là... Tenez, voilà encore des mémoires du mois que je ne puis pas déchiffrer... Mais il doit y en avoir de belles...

JENNY.

Mon Dieu, madame Françoise, si je pouvais vous aider...

FRANÇOISE.

Vous êtes bien bonne... C'est que c'est si fin... C'est de l'écriture de M. Auguste.

JENNY, prenant le papier.

De M. Auguste... Ah! je lirai très-bien... (Elle lit.) « Pour

la maison garnie de Choisy-le-Roi, dû à M. Leroc, 450 livres. »

FRANÇOISE.

C'est à payer.

JENNY.

450 livres; le fait est que M. Leroc, mon père, loue un peu cher.

FRANÇOISE.

C'est vrai; mais je vous demande un peu ce qu'un auteur a besoin d'une maison de campagne?...

JENNY, continuant.

« Lustres, girandoles et tentures pour le dernier bal, 200 livres. »

FRANÇOISE.

Acquitté!

JENNY.

« Fournitures du boulanger pour trois mois. »

FRANÇOISE.

Oh! c'est à payer.

JENNY.

« Pour étoffe d'un habit, dix écus; pour la broderie, 500 livres. »

FRANÇOISE.

Oh! la broderie est payée; 500 livres... Ah! mon Dieu, mon Dieu!... Vous voyez, mademoiselle Jenny, ce que c'est que la vanité, le désir de briller...

JENNY.

Effectivement, il paraît que M. Boissy lui sacrifie tout ce qu'il a.

FRANÇOISE.

Et même ce qu'il n'a pas; il se donne les airs de traiter, de singer le marquis... Un auteur!... Cela n'est-il pas scandaleux?... Obtient-il un succès?... Brrr... la tête part, l'ar-

gent vole, rien n'est trop beau pour lui : des habits magnifiques... des fêtes ruineuses.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Oui, tous les jours monsieur tient table ouverte;
Dieu sait quel monde et surtout quel éclat!
On voit chez lui courir d'un pas alerte
Nos beaux esprits, affamés par état;
C'est un ami qu'un ami nous amène;
Et chaque ami, le gosier altéré,
Dîne en un jour pour toute la semaine,
Sans compter l'arriéré.

C'est ainsi qu'on absorbe les recettes, qu'on mange les succès, et il ne reste plus pour la dépense de la maison que des pièces tombées et des sifflets... Faites donc faire bonne chère avec des pièces tombées!

SCÈNE II.

LES MÊMES; LEROC.

LEROC, *appelant dans la coulisse.*

Madame Françoise! madame Françoise!

JENNY.

Ah! mon Dieu, c'est mon père...

LEROC, *entrant.*

Ah! madame Françoise, je suis bien aise de vous trouver... (*A Jenny.*) Eh bien! mademoiselle, que faites-vous ici? Je vous ai défendu de paraître au jardin.

JENNY.

Il n'y a pas d'autre promenade.

LEROC.

Eh bien! on ne se promène pas, mademoiselle. Je sais fort bien ce que vous cherchez à la promenade: c'est M. Au-

guste... Mais je vous ai ordonné de l'oublier, et vous aurez la bonté de m'obéir...

JENNY.

Eh bien! mon père... je ne le peux pas... Aussi c'est votre faute... Pourquoi avez-vous d'abord consenti à notre mariage?

LEROC.

J'y ai consenti, parce que j'ai cru m'allier à une famille opulente... M. Boissy me promet dix mille écus de dot, argent comptant; et au moment du contrat... un dîner superbe... une corbeille magnifique... de belles paroles, et rien de plus.

JENNY.

Mais son fils...

LEROC.

Son fils sera de même...

AIR du vaudeville du Petit Courrier

Je veux qu'on soit loyal et franc;
Si l'un nous trompe en ses largesses,
Qui nous dira qu'en ses promesses
L'autre n'en fera pas autant?

FRANÇOISE, *se rapprochant.*

Ah! c'est bien différent, j'espère;
Son fils est jeune et peut remplir
Bien des promesses que son père
N'est pas en état de tenir.

LEROC.

Oui, un jeune fou qui fait des vers, et qui s'avisera peut-être d'être un homme à talents comme son père!

JENNY.

Voyez le grand malheur!

LEROC.

C'est le plus grand de tous. Ce n'est pas ainsi qu'on prospère. Oui, mademoiselle, mon grand-père, mon père et moi

nous avons tous fait notre chemin... Aussi nous n'étions pas des génies, je m'en flatte.

JENNY.

Mais... mon père...

LEROC.

Brisons là, mademoiselle Leroc... je vous en supplie! Tenez, madame Françoise, remettez ce billet à votre maître... Je ne me soucie pas de le voir; il saura quelles sont mes intentions, et j'espère qu'il voudra bien s'y conformer, sinon j'emploie les voies judiciaires. Serviteur... Vous, mademoiselle, suivez-moi.

AIR : La loterie est la chance. (Sophie Arnould.)

Je sors; mais bientôt j'espère
Que nous allons voir punis,
Et tous les retards du père
Et l'audace de son fils.
(A Françoise.)
Plus de loyer...
(A Jenny.)
Plus de flamme,
Et j'entends, avec raison,
Que l'un sorte de votre âme
Et l'autre de ma maison.

Ensemble.

LEROC.

Je sors; mais bientôt j'espère, etc.

FRANÇOISE.

Il sort; bientôt il espère
Que l'on pourra voir punis,
Et tous les retards du père
Et l'audace de son fils.

JENNY.

Quoi qu'il en dise, j'espère
Qu'un jour nous serons unis,

Et jamais des torts d'un père
On ne doit punir son fils.

(Leroc et Jenny sortent.)

SCÈNE III.

FRANÇOISE, seule.

C'est charmant... Nous voilà à la porte. Ah! il n'y a plus moyen d'y tenir avec un maître pareil... et je m'en vais lui dire son fait, une bonne fois pour toutes. Ça m'étouffe. Ah! le voici. Eh bien! ne dirait-on pas, à le voir ainsi tranquille, que nous roulons sur l'or?

SCÈNE IV.

BOISSY, en robe de chambre; FRANÇOISE.

BOISSY, sans voir Françoise, et un numéro du *Mercure* à la main.

Bravo, Boissy! vivat, mon ami! Te voilà sûr de l'immortalité... *L'Homme du jour*, lu chez le Roi! et *le Mercure* qui m'annonce cette bonne fortune! c'est la première fois qu'il ne m'écorche pas.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*

Je puis braver la satire,
Hier, le Roi se fit lire
(Lisant.)
« *Les dehors trompeurs;* »
(Parlant.)
Pourvu
Que son lecteur ait bien lu!
(Lisant.)
« Il parut content... »

(Parlant.)

Ah! sire,
Que ne vous devrai-je pas!
Le prince a daigné sourire;
La cour va rire aux éclats.

FRANÇOISE, avec humeur.

Oui, oui, chantez, monsieur, vous en avez sujet.

BOISSY.

Ah! te voilà, Françoise... Peste! tu parais fâchée; c'est de bonne heure.

FRANÇOISE.

J'ai tort; notre position est si gaie!

BOISSY.

Comment? qu'y a-t-il donc?

FRANÇOISE.

Il y a que... je vois bien que... M. Leroc ne veut plus vous garder, et qu'il faudra quitter la place.

BOISSY.

Bah! c'est pour nous effrayer. (A lui-même.) Le Roi... le Roi lui-même...

FRANÇOISE.

C'est possible; mais il m'a laissé ce billet pour vous.

BOISSY.

Ah! bien oui; j'ai bien le temps!... Je lirai ça demain... dans... dans la semaine. (A lui-même.) Sa Majesté a daigné sourire.

FRANÇOISE.

Enfin, monsieur, vos créanciers sont furieux; vous êtes sans argent, sans crédit.

BOISSY.

Je ne vois rien là de nouveau; (Riant.) pas même ton humeur, ma bonne Françoise.

FRANÇOISE.

Oh! mon humeur... Qui n'en aurait pas avec vous?...

BOISSY.

Eh! mais...

FRANÇOISE.

Tenez, monsieur, il faut que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur; vous m'avez donné mon franc-parler; et ma foi, puisque je ne touche plus mes gages, je me paye en paroles.

BOISSY, riant.

Diable! mais à ce compte, c'est toi qui me redevrais quelques années d'avance.

FRANÇOISE.

A quoi que ça vous mène d'aller toujours vêtu comme un prince? Quelle nécessité de recevoir sans cesse des seigneurs, des gens de lettres qu'à peine vous connaissez, et qui vous ruinent en se moquant de vous? Un père de famille qui n'a rien dans le monde, et qui, au lieu de ménager...

BOISSY.

Si je n'ai rien, que veux-tu donc que je ménage? Tiens, si tu raisonnais un moment, ma bonne Françoise, tu verrais que ma conduite est plus sage qu'on ne croit. Dans la carrière des lettres surtout, ne sais-tu pas quelle défaveur s'attache à l'extérieur de la misère? Les hommes sont tous les mêmes; il faut les éblouir.

FRANÇOISE.

Et que vous a produit ce beau système?

BOISSY.

Des liaisons utiles, des amis puissants.

FRANÇOISE.

Qui n'ont rien fait pour vous.

BOISSY.

Patience! cela viendra; d'ailleurs je suis en fonds pour

quelque temps : Auguste est parti ce matin pour Paris, il doit me rapporter le produit de *l'Homme du Jour;* la somme sera considérable. Dix-neuf représentations !

FRANÇOISE.

Il faut avant tout s'acquitter avec M. Leroc.

BOISSY.

Non, non, j'ai des dépenses plus sérieuses... Une dette sacrée que l'amitié m'impose, un dîner que je suis forcé de donner. Ah ! tu vas me gronder.

FRANÇOISE.

Un dîner !

BOISSY.

Vrai, je n'ai pu m'en dispenser ; ce sont de bons amis.

FRANÇOISE.

Et vos créanciers ?

BOISSY.

Mes créanciers ne sont pas mes amis, demain je songerai à eux.

FRANÇOISE.

Ah ! celui-là est trop fort.

BOISSY.

Que veux-tu ? Hier je me trouve chez Favart, au milieu de la réunion la plus nombreuse et la plus brillante. On y parle de Choisy-le-Roi, de mon habitation, de promenade sur l'eau, de petite fête champêtre... On a l'air de me provoquer.

AIR : Amis, dépouillons nos pommiers. (*Val de Vire.*)

Au premier service, Favart
Est le seul que je prie;
Au second, Fuselier, Bernard
Sont de notre partie;
Un vin pétillant
Paraît à l'instant,

Et soudain je convie
Plusieurs fins gourmets;
Au dessert, j'avais
Toute la compagnie.

FRANÇOISE.

Miséricorde! qu'allons-nous devenir?

BOISSY.

Allons, rassure-toi, j'ai tout prévu; Auguste doit amener de Paris un fameux cuisinier, des musiciens pour notre symphonie...

FRANÇOISE.

Des musiciens, un cuisinier, voilà le revenu d'un an mangé en un jour!

BOISSY, se frottant les mains.

Quelle journée charmante! Ils ne s'attendent pas à la réception que nous leur préparons. Mais j'aperçois Auguste! Allons, la vue de notre fortune va te calmer; je parierais pour plus de mille écus.

SCÈNE V.

LES MÊMES; AUGUSTE.

BOISSY.

Ah! le voilà, ce cher enfant! parbleu, mon ami, tu es expéditif.

AUGUSTE.

Ma charge n'était pas lourde.

BOISSY.

Ah! ah! on t'a donné de l'or.

AUGUSTE.

Mon père, on ne m'a rien donné; la caisse était fermée. La Comédie-Française est à Versailles depuis ce matin pour les fêtes de la cour.

BOISSY.

Ah ! mon Dieu ! que me dis-tu là ? Le caissier....

AUGUSTE.

AIR : Ma commère, quand je danse.

Un caissier peut se permettre
Quelquefois de ces tours-là;
En route il vient de se mettre,
Dans huit jours il reviendra;
Et les auteurs sont, d'après ça,
Priés de vouloir remettre
Leur appétit jusque-là.

Aussi, vous pensez bien que je n'ai amené ni cuisinier, ni musiciens.

BOISSY.

Oh ! maladroit ! et mes convives?

FRANÇOISE.

Il faut vite envoyer un exprès et leur faire dire qu'un accident, qu'une affaire imprévue...

BOISSY.

Impossible ! à l'heure qu'il est, et puis où les trouver ? de tous mes convives, à peine si j'en connais trois ou quatre.

FRANÇOISE.

A merveille... Voilà ces bons amis, dont vous ne savez pas même le nom.

BOISSY.

Mais j'en ai d'autres qui peuvent m'aider, M. Leroc lui-même...

FRANÇOISE, ironiquement.

Oui, oui, lisez donc sa lettre.

BOISSY.

Voyons, voyons. (Il lit.) « Monsieur, je respecte beaucoup « les lettres et le talent, mais j'ai trouvé un locataire qui a « l'air aussi d'un homme d'esprit et qui m'a avancé le pre- « mier terme ; vous sentez qu'à mérite égal je dois la pré-

« férence au talent qui paye. Je vous préviens donc que dès « aujourd'hui ma maison est à la disposition du nouveau lo-« cataire. »

FRANÇOISE.

Nous voilà bien.

AUGUSTE.

Et mon amour? Et ma pauvre Jenny?... Que je suis malheureux!

BOISSY.

Il est bien question de ton amour!... et ma petite fête, et mon dîner?

FRANÇOISE.

Vous y pensez encore! Quoi! après un congé définitif...

BOISSY.

Le congé ne me défend pas de dîner peut-être; allons, Françoise, nos convives vont arriver... Voyons... rassemblons tout ce qu'il peut y avoir.

FRANÇOISE.

Oh! monsieur, il n'y a rien, rien absolument.

BOISSY.

C'est malheureux! Mais c'est égal, conservons les apparences; tu vas préparer...

FRANÇOISE.

Ah! je ne veux pas être témoin de quelque catastrophe.

AIR : Une fille est un oiseau. (On ne s'avise jamais de tout.)

Eh quoi! vous pouvez songer
A les traiter de la sorte,
Quand on vous met à la porte
De votre salle à manger?
Non, je ne puis plus me taire;
De notre propriétaire
Je connais le caractère,
Et, redoutant ses projets,
Tandis que, tranquille à table.

Vous allez faire l'aimable,
Je vais faire nos paquets.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BOISSY, AUGUSTE.

BOISSY.

Quelle humeur agréable, mon cher Auguste !

AUGUSTE.

Je suis au désespoir.

BOISSY.

A l'autre, maintenant... Tout le monde s'en mêle : un amoureux, un dîner, l'enfer et ma gouvernante, voilà de quoi m'achever !

AUGUSTE.

Eh ! mais, j'entends des voitures dans l'avenue.

BOISSY.

Ce sont eux ! Ne perdons pas la tête... Auguste, mon cher ami, il faut nous tirer de là.

AUGUSTE.

Oui, mon père, je cours dire de ne point dételer.

BOISSY, l'arrêtant.

Garde-t'en bien !

AUGUSTE.

Comment ! vous les recevrez ?

BOISSY.

Avec un peu de présence d'esprit, on ne s'apercevra de rien.

AUGUSTE.

Vous croyez qu'ils perdront de vue le dîner?

BOISSY.

Mon Dieu, ne t'inquiète point, je vais faire courir dans tout le village, nous trouverons peut-être quelques marchands qui ne me connaissent point... Je mettrai s'il le faut mon répertoire en gage ! Pourvu que je puisse composer un petit repas de campagne, je suis sauvé ! Et puis mon cuisinier aura été malade, mes fournisseurs m'auront manqué de parole... Seulement une demi-douzaine d'accidents, et je sors d'embarras.

AUGUSTE.

Mais mon mariage !

BOISSY.

Sois tranquille, mon enfant, j'en ai raccommodé de plus désespérés.

AUGUSTE.

Oui, dans vos comédies.

BOISSY.

Tout ira bien, te dis-je ; je vais donner mes ordres. Reçois la compagnie ; de l'aisance, de la gaîté, un air prévenant et gracieux, comme cela : Eh bien ! messieurs, arrivez donc ! mon père vous attend... Les voilà, je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, seul.

Je suis curieux de voir comment il s'y prendra ; mais j'entends nos convives. Ah ! mon Dieu, mon père a donc invité l'Académie entière?

SCÈNE VIII.

LE MARÉCHAL DE SAXE, FAVART, VAUCANSON, AUGUSTE, PLUSIEURS HOMMES DE LETTRES.

(Le maréchal est vêtu très-simplement ; Vaucanson et Laruette sont les seuls qui peuvent être mis un peu en caricature.)

TOUS.

AIR : La séance est terminée. (*Flore et Zéphyre.*)

Vive le champêtre asile
Où règne la liberté ;
Ce n'est que loin de la ville
Qu'on retrouve la gaîté.

VAUCANSON.

De plaisir mon cœur s'enflamme
Quand je suis hors de Paris,
Car j'y laisse avec ma femme
Mes dettes et mes ennuis.

TOUS.

Vive le champêtre asile, etc.

FAVART.

Eh ! voilà le cher Auguste ; touche là, mon ami ; je suis de parole et j'amène à ton père toute ma société : le bon Laruette, Fuselier, Vaucanson, notre célèbre mécanicien, (Montrant le maréchal de Saxe.) M. Maurice, un des braves du maréchal de Saxe.

AUGUSTE.

Les amis de Favart sont sûrs d'être bien accueillis chez Boissy.

FAVART.

A la campagne, on agit sans façons ; nous venons nous établir ici pour toute la journée. Mais qu'as-tu donc ? Je te trouve un peu triste.

LE MARÉCHAL.

A l'âge de monsieur... cela se demande-t-il? on n'est triste que d'amour.

FAVART.

Parbleu! je l'oubliais, moi qui suis son confident. Eh bien! ta petite Jenny? Le père se rend-t-il? Épousons-nous bientôt?

AUGUSTE.

Oh! ne m'en parlez pas.

VAUCANSON.

Cela va mal, peut-être?

AUGUSTE.

Oh! très-mal, en effet. (A Favart.) Je vous conterai tout. Je vais chercher mon père... Si vous voulez l'attendre ici...

LE MARÉCHAL.

Sans doute, ce jardin est charmant.

FAVART.

Et puis le grand air nous donnera de l'appétit.

VAUCANSON.

Ma foi, je n'en ai pas besoin, je n'ai pas déjeuné.

AUGUSTE, à part.

Les pauvres gens! venir tout exprès de Paris, et pour mourir de faim!

VAUCANSON.

Surtout, n'oublie pas le champagne.

AUGUSTE, à part.

Si celui-là leur porte à la tête!...

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté Auguste.

FAVART, au maréchal.

Eh bien! monseigneur, êtes-vous satisfait?

LE MARÉCHAL.

Encore monseigneur!... Corbleu! Favart, nous nous fâcherons: songe à nos conditions.

FAVART.

C'est entendu, vous n'êtes point le maréchal de Saxe, mais monsieur Maurice, simple officier de l'armée, et notre ami commun.

LE MARÉCHAL.

A la bonne heure!

AIR : Fille à qui l'on dit un secret. (La Dansomanie.)

A la ville, ainsi qu'à la cour,
Mon rang me fatigue et m'ennuie;
Il faut fuir l'éclat, le grand jour,
Pour savoir jouir de la vie;
A l'ombre du mystère aussi,
L'amour, l'amitié doivent naître.

FAVART.

Ce n'est que devant l'ennemi
Que monseigneur aime à paraître.

VAUCANSON.

Mais êtes-vous certain que Boissy ne vous connaisse point?

LE MARÉCHAL.

Je ne l'ai jamais rencontré, c'est peut-être le seul homme de lettres qui n'ait point recherché mes suffrages. (En riant.) J'en suis presque piqué, et je vois bien qu'il faut que je fasse les avances.

VAUCANSON.

En venant lui demander à dîner.

LE MARÉCHAL.

C'est la bonne manière d'éclaircir quelques doutes que j'ai sur sa situation.

FAVART.

Que voulez-vous dire?

LE MARÉCHAL.

On prétend qu'il est peu favorisé de la fortune.

VAUCANSON.

C'est une calomnie! Vous allez en juger par le repas qu'il nous prépare; tout est chez lui d'une recherche!

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

On le croirait dans les finances,
Tant ses dîners sont brillants et choisis;
Jamais Boissy n'a compté ses dépenses,
Pas plus que vous vos ennemis;
Il éblouit tous ceux qui le connaissent.
Oui, vous-même en seriez jaloux,
Et les écus devant lui disparaissent,
Comme les Anglais devant vous.

LE MARÉCHAL.

Il est pourtant certain qu'il n'a reçu aucune grâce de la cour; et quelle que soit la fortune d'un homme de lettres...

FAVART.

A merveille! voilà déjà Boissy au nombre de vos protégés. Mais le voici.

SCÈNE X.

LES MÊMES; BOISSY.

BOISSY, *d'un air empressé.*

Bonjour, mes chers amis.

FAVART.

Bonjour, Boissy, nous arrivons en bonne compagnie.

BOISSY.

C'est bien aimable à vous. Ah çà! point de gêne, je vous traite sans cérémonie.

FAVART.

J'en agis de même et je t'amène un convive de plus, M. Maurice, franc et loyal militaire, sous-lieutenant dans l'armée royale.

BOISSY.

C'est me faire plaisir. (A part.) Que le diable t'emporte avec ton convive de plus!

LE MARÉCHAL.

Je suis sensible à une réception si polie, j'espère que vous ne me trouvez pas déplacé parmi vous?

BOISSY.

Un brave n'est déplacé nulle part.

FAVART.

Eh bien! mon cher Boissy, *l'Homme du jour* va aux nues... C'est un coup de fortune pour toi.

LE MARÉCHAL.

Marmontel n'a pas été hier aussi heureux, sa *Cléopâtre* ne se relèvera pas.

BOISSY.

Comment! tombée?

LE MARÉCHAL.

Sans espoir de rechute. Eh! parbleu! le cher Vaucanson peut nous en donner des nouvelles, il a travaillé à la pièce.

BOISSY.

Comment! Vaucanson, tu veux aussi devenir académicien?

VAUCANSON.

Qu'appelles-tu académicien? je suis mécanicien et voilà tout.

FAVART.

Marmontel crie partout que c'est ton aspic qui l'a tué.

VAUCANSON.

Messieurs, je vous en fais juges.

AIR : Fille avant le mariage. (Les Habitants des Landes.)

Pour son dénoûment tragique,
J'avais surpassé mon art ;
Cette invention magique
Devait tromper le regard.
S'élevant sur Cléopâtre,
D'un long sifflement l'aspic
Fit retentir le théâtre ;
Mais, ô fatal pronostic !
Le public,
Le public,
Fut de l'avis de l'aspic.

LE MARÉCHAL.

Pauvre Marmontel, être sifflé même par ses acteurs !

BOISSY.

Parbleu ! le maréchal de Saxe doit être enchanté de sa mésaventure.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi donc ?

BOISSY.

Ce fripon de Marmontel lui a déjà enlevé trois ou quatre maîtresses.

LE MARÉCHAL.

Trois ou quatre ?...

BOISSY.

Mais on fait tant d'histoires ! il n'y en a peut-être que la moitié de vrai.

LE MARÉCHAL, à part.

C'est beaucoup trop, corbleu !

BOISSY.

Eh ! que lui importe !

AIR du vaudeville de Monsieur Guillaume.

Un accident aussi vulgaire
Pourrait encore, je le crois,
Affliger une âme ordinaire,
Tout au plus quelqu'esprit bourgeois. (*Bis.*)
Mais un héros qu'en tous lieux on renomme
Est au-dessus d'un pareil coup ;
Et sur la tête d'un grand homme
Les lauriers couvrent tout.

FAVART.

Ah çà ! si nous allions causer à table ?

VAUCANSON.

Bien vu !

BOISSY, *à part.*

Aïe !... aïe !... (*Haut.*) Je ne sais à quoi pensent mes gens... Holà ! hé ! Labrie ?

FAVART.

Tu as peut-être fait des façons ?

BOISSY.

Non, non, en vérité.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; AUGUSTE.

FAVART, *à Auguste.*

Eh bien ! tu viens nous annoncer sans doute qu'on va servir ?

AUGUSTE.

Pas encore.

BOISSY.

C'est inimaginable.

AUGUSTE.

Le cuisinier est un peu embarrassé, il dit qu'il lui manque quelque chose d'essentiel.

BOISSY, feignant d'être en colère.

C'est tous les jours la même histoire.

FAVART.

Allons, ne te fâche pas ; nous pouvons bien attendre.

AUGUSTE, à voix basse.

Le traiteur du village veut bien fournir un repas complet, mais il veut être payé sur-le-champ.

BOISSY, de même.

Ah ! grand Dieu ! (Haut.) Vous m'excuserez, messieurs, vous savez qu'un maître de maison...

LE MARÉCHAL.

A votre aise, monsieur Boissy.

BOISSY, bas, à Auguste.

Cours vite chez l'intendant du château voisin ; je lui ai rendu quelques services, il ne refusera pas de me prêter la somme nécessaire...

AUGUSTE, de même.

Et nos convives ?

BOISSY, de même.

Je vais les promener. Voilà un repas qui m'aura donné plus de mal qu'un ouvrage en cinq actes. (Haut.) Eh bien ! messieurs, faisons-nous un tour de promenade pendant qu'on met le couvert ?... Je vous montrerai mes jardins.

FAVART.

Est-ce que tu as acheté la maison ?

BOISSY.

J'en ai eu envie un moment... Mais le propriétaire ne me convient pas... Ce M. Leroc est un Arabe.

LE MARÉCHAL, étonné.

Hein ! comment dites-vous ? Leroc... Cette maison est celle de M. Leroc ? (A part.) Voilà qui est singulier.

BOISSY.

J'ai idée que je la quitterai bientôt, je la trouve trop petite.

VAUCANSON.

Et puis, on y dîne trop tard.

FAVART.

Heureusement que nous ne perdrons pas pour attendre.

AIR : Je suis un chasseur plein d'adresse. (Renaud d'Ast.)

De Boissy la table embaumée
M'offre les trésors de Comus.

VAUCANSON.

Je crois en sentir la fumée.

BOISSY, à part.

Oui, la fumée, et rien de plus.

FAVART.

Amis, sous cet ombrage aimable
Jusqu'à demain restons à table.

VAUCANSON.

Bonne chère et refrain joyeux,
Ce sera le banquet des dieux.

(L'orchestre joue le refrain : *Va-t'en voir s'ils viennent*. — Ils sortent tous, excepté Vaucanson et le maréchal.)

VAUCANSON.

Vous ne venez pas... monseigneur ?

LE MARÉCHAL.

Je suis à vous.

(Vaucanson sort.)

SCÈNE XII.

LE MARÉCHAL, seul.

Je n'en reviens pas, cette maison qui se trouve être celle de M. Leroc... ce débiteur insolvable dont il me parlait... Il y a là-dessous quelque mystère... Ah ! voilà quelqu'un de la cuisine.

SCÈNE XIII.

LE MARÉCHAL, FRITOT.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! mon garçon, dînons-nous enfin ?

FRITOT.

Dame, monsieur... Il paraît que monsieur est le maître de la maison ?

LE MARÉCHAL.

Mais... je crois que oui...

FRITOT.

C'est que, voyez-vous, il n'y a que deux jours que je suis au *Coq-Hardi*, le traiteur du coin, et je viens vous dire de la part de notre bourgeois que voilà une société qui arrive de Paris, qui va prendre votre dîner.

LE MARÉCHAL.

Comment, prendre notre dîner ?

FRITOT.

Dame, c'est une société payante, et alors...

LE MARÉCHAL.

Ah ! c'est-à-dire...

FRITOT.

J'sens bien qu' ça ne doit pas vous arranger; c'est comme ce gros monsieur en habit marron qui vient de m'arrêter.

LE MARÉCHAL.

Ce pauvre Vaucanson.

FRITOT.

C'est celui-là qui a fait une mine quand j'y ai dit qu'on ne dînerait pas... Mais, v'là qu' j'y pense, c'est peut-être une bêtise que j'ai faite là, parce que si vous êtes mal dans vos affaires et que vous n'ayez pas d'argent, il ne faut pas que vos amis le sachent.

LE MARÉCHAL.

C'est juste.

FRITOT.

Et si mon maître est las de vous faire crédit, et qu'il ne veuille donner son dîner que l'argent à la main, ça ne regarde personne, et c'est à vous à savoir ce qu'il faut faire.

LE MARÉCHAL.

Tu as raison.

FRITOT.

Ainsi vous voilà averti qu'il y a une société payante qui le demande; on vous donne la préférence, et si, d'ici à dix minutes, vous ne faites rien dire, on en disposera, et je retourne à la broche.

LE MARÉCHAL.

C'est bon, tu feras mes compliments à ton maître sur l'intelligence de son aide de camp... je veux dire de son aide de cuisine.

FRITOT, *tendant la main.*

Oui, monsieur Boissy... Il n'y a pas autre chose ?

LE MARÉCHAL.

Non.

FRITOT.

AIR : Ah ! qu'il est doux de vendanger! (Les Vendangeurs.)

Puisque v'là tout, c'est entendu,
J' m'en vas comme j' suis v'nu ;
Not' maître me l'avait bien dit,
Et j' commence à le croire,
Avec les gens d'esprit,
Y gnia jamais d' pour-boire.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LE MARÉCHAL.

Allons, plus de doute, voilà mes soupçons confirmés, c'est un tour sanglant que nous a joué Boissy, et je veux... Mais j'aperçois nos convives honoraires qui se dirigent de ce côté, Vaucanson à leur tête. Quelle figure désappointée ! Allons songer aux moyens de nous venger.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

VAUCANSON, FAVART et TOUS LES CONVIVES.

TOUS.

AIR : Ah ! quel scandale abominable! (Les Rigueurs du cloître.)

Ah ! c'est un trait abominable !
Nous faire ainsi mourir de faim!
On ne se mettra pas à table,
Est-il bien vrai ?

VAUCANSON.

J'en suis certain.

Après un trait pareil il faut fuir tous les hommes et les dîners en ville.

FAVART.

Un instant, messieurs; ah ! Boissy nous a joués... Nous lui devons au moins des adieux, il n'y a rien de si malhonnête que de s'esquiver en sortant de table.

VAUCANSON.

Il est homme à recevoir nos remerciements.

FAVART.

Chut ! le voici, je porte la parole.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; BOISSY.

BOISSY, *à part.*

C'est une fatalité, il n'y a plus moyen de le leur cacher... (*Haut.*) Eh bien, mes chers amis !... (*A part.*) Je ne sais que leur dire.

FAVART.

Arrive donc, Boissy. Tu vas nous aider à finir notre plan...

BOISSY.

Un plan ?

FAVART.

D'opéra-comique... L'idée est neuve... Tu vas travailler avec nous.

BOISSY.

De tout mon cœur; quel est ton titre ?

FAVART.

Nous appellerons cela... *Les Dehors trompeurs.*

BOISSY.

Tu te moques de moi; mais c'est mon titre que tu me voles !

FAVART.

C'est égal, mon ami, le sujet est tout différent. Tu as peint les travers d'un seigneur, moi je veux seulement me moquer des ridicules d'un bourgeois, homme d'esprit d'ailleurs...

BOISSY.

Ah! Et tu lui donnes pour caractère...

FAVART.

Le caractère le plus original; imagine-toi un homme qui commande des fêtes sans avoir un écu, invite tout le monde à dîner et ne sait peut-être pas lui-même comment il dînera.

BOISSY, froidement.

C'est un peu invraisemblable.

FAVART.

Pas du tout, nous avons notre original.

BOISSY.

Ah! vous avez...

VAUCANSON.

Oui : l'original est trouvé.

BOISSY, à part.

Ils auront fait un tour à la cuisine.

FAVART.

Le vois-tu, vêtu comme un marquis...

VAUCANSON.

L'air aisé...

FAVART.

Au milieu d'une foule d'amis qui se rendent à son invitation...

VAUCANSON, riant.

D'honneur, je crois le voir.

FAVART, riant.

Cela peut être fort drôle.

(Ils rient tous.)

VAUCANSON.

Tu peux juger de l'effet, toi qui dois savoir ce que c'est que de se trouver sans dîner.

BOISSY, feignant de rire.

Comment? sans dîner...

VAUCANSON.

Ça m'est arrivé aussi plus de vingt fois, à moi qui te parle; mais par exemple je n'invitais personne.

(Ritournelle de l'air suivant.)

BOISSY, troublé.

Eh quoi! vous pourriez croire...

VAUCANSON.

Il n'en conviendra pas encore!... Mais qu'entends-je?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; PLUSIEURS GARÇONS et FILLES D'AUBERGE, apportant une table richement servie et éclairée par des bougies.

VAUCANSON.

Que vois-je!

BOISSY, à part.

Quel prodige!

TOUS.

Une table!

LES GENS DE L'AUBERGE.

AIR : Je regardais Madelinette. (Le Poëte satirique.)

C'est ici le joyeux empire
Où Bacchus répand ses faveurs ;
Doux plaisirs, aimable délire,
Venez tous enivrer nos cœurs!

BOISSY, à part.

Que veut dire ceci?... Un ambigu superbe...

VAUCANSON.

Je tombe de mon haut.

BOISSY, parlant aux garçons d'auberge.

C'est fort bien, messieurs. (A part.) C'est sûrement pour une noce à côté, ils se seront trompés de maison... Le diable m'emporte si j'y conçois rien. Ah! j'oubliais le pourboire.

PREMIER VALET.

Vous savez bien que tout est payé.

BOISSY.

Comment!

LES GENS DE L'AUBERGE.

C'est ici le joyeux empire, etc.

(Ils sortent et laissent la table au milieu du théâtre.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; excepté les gens de l'auberge. — Tous rient, excepté Boissy, qui reste stupéfait, et qui, de temps en temps, feint de rire avec eux.

VAUCANSON.

Ah! ah! allons, c'était une mystification... C'est clair, il a voulu nous inquiéter un moment; son embarras supposé, son trouble affecté, ce dîner succulent qui arrive juste au moment où nous allons partir... C'est charmant!... délicieux!...

FAVART.

A merveille, je n'aurais pas mieux fait.

BOISSY.

N'est-il pas vrai. (A part.) Je veux être pendu...

VAUCANSON.

AIR : Le tiscipline est pas sache. (Thibault, comte de Champagne.)

Çà, plus de retard funeste,
Je prends d'abord mon couvert.

BOISSY, à part.

Ah! c'est la manne céleste
Qui tombe dans le désert!
Mais pourquoi me creuser la tête
A trouver ce miracle-là?
Puisque le voilà,
Mettons-nous là.

VAUCANSON.

On rira,
On boira,
Quelle fête!

BOISSY.

Boira qui voudra,
Larirette;
(A part.)
Paîra qui pourra,
Larira.

TOUS.

Boira qui voudra,
Larirette;
Rira qui voudra,
Larira.

(Ils entourent la table.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; FRANÇOISE, avec des paquets.

FRANÇOISE.

Ah! mon Dieu; qu'est-ce que je vois?

BOISSY.

Arrive donc, ma chère Françoise! Messieurs, permettez-moi de vous présenter mademoiselle Françoise, ma femme de charge, ma gouvernante, etc... etc...

FAVART.

La servante de Molière.

BOISSY, à Françoise.

Recevez nos compliments, il est impossible de mieux ordonner un dîner... Ces messieurs sont ravis, enchantés...

FRANÇOISE, à part, regardant la table.

J'étais sûre qu'il n'en aurait pas le démenti; (A Boissy.) quel étalage! quel désordre!

BOISSY, à Fançoise.

Je te jure que je pourrais en donner comme cela tous les jours, sans déranger mes affaires.

FRANÇOISE, haut.

Tenez, tenez, j'aperçois quelqu'un qui va égayer le festin.

VAUCANSON.

Encore quelque surprise délicate.

SCÈNE XX.

LES MÊMES; LEROC, arrivant d'un air effaré.

BOISSY.

Ah! C'est monsieur Leroc.

FAVART.

Un nouveau convive sans doute?

BOISSY.

Eh bien! Françoise, à quoi songez-vous donc? Un couvert à M. Leroc!

LEROC.

Il s'agit bien de cela!... Je vous l'ai mandé, ce matin je l'ai dit à Françoise... Vous n'avez pas voulu me croire... Et il faut à l'instant même quitter la place.

FAVART.

Quitter la place? Monsieur croit peut-être que nous avons dîné.

VAUCANSON, à table.

Je prends racine où je suis.

BOISSY, riant.

Voyons, monsieur Leroc, qu'est-ce qu'il y a?

LEROC.

Le nouveau locataire qui arrive, rien que cela.

VAUCANSON.

Le nouveau locataire?

FAVART.

Est-ce que tu n'es pas chez toi?

BOISSY.

Si fait... Si fait, mes amis, ne faites pas attention... Ce sont des affaires qui regardent Françoise... Un appartement que j'ai sous-loué. (Bas à Leroc.) Vous dites que le locataire...

LEROC, de même.

Vient prendre possession... Je l'ai rencontré dans le village, il sortait de chez le traiteur.

BOISSY, à part.

Ah! mon Dieu! ce sera à lui, le dîner.

LEROC, haut.

Quand je vous le disais! voici le maître de la maison lui-même.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; LE MARÉCHAL, tenant JENNY et AUGUSTE, par la main; son habit est entr'ouvert, et laisse apercevoir sa décoration.

LE MARÉCHAL.

Venez, mes enfants, c'est moi qui veux tout arranger.

VAUCANSON.

Ah! mon Dieu! nous nous mettions à table sans le maréchal de Saxe.

BOISSY.

Qu'entends-je?

TOUS.

AIR : C'est notre ami Blondel.

Quoi ! Monseigneur, aujourd'hui (*Bis.*)
Vient chez Boissy?

LEROC.

Le maréchal, mon locataire!

LE MARÉCHAL.

Eh bien! messieurs, vous dînez sans moi? je ne vous reconnais pas là.

BOISSY, s'inclinant.

Est-il possible! Quoi, monseigneur?

LE MARÉCHAL.

Oui, mon cher Boissy, moi-même qui viens me mêler un peu de vos affaires.

LEROC.

Comment! monsieur serait...

AUGUSTE.

Le héros de Fontenoy.

VAUCANSON.

Et le héros de la fête.

BOISSY.

Monseigneur, je ne me pardonnerai jamais...

LE MARÉCHAL.

Voilà qui est mal : est-ce que vous seriez plus fier que moi par hasard, et rougiriez-vous d'accepter mon dîner quand je suis venu au vôtre sans être invité?... Il est vrai que le roi s'était chargé de payer mon écot, et je comptais vous apprendre au dessert que Sa Majesté vous accordait le privilége du *Mercure de France.*

FAVART, *à Boissy.*

Excellente place ! tu pourras dire toujours du bien de tes pièces.

VAUCANSON, *au maréchal.*

Monseigneur, si Votre Excellence voulait se mettre à table.

LE MARÉCHAL.

Vaucanson a raison, mais un instant!

AIR de Julie.

J'ai dans ce jour, usant de représailles,
A vos enfants promis que ce repas
Serait celui des fiançailles;
A mes désirs ne vous opposez pas.
Par moi, je gémis quand j'y pense,
Plus d'un ménage, hélas! fut désuni;
J'en veux former un aujourd'hui
Pour l'acquit de ma conscience.

Je me charge de la fortune de ces jeunes gens.

BOISSY.

Monseigneur, faites comme chez vous.

LEROC.

Va donc pour le repas des fiançailles.

BOISSY.

Ah ! pour le coup, je vous prépare une fête !

LE MARÉCHAL.

Je m'invite à la noce.

VAUCANSON.

Moi aussi.

BOISSY.

C'est cela, une petite réunion de famille, moins de luxe et plus de gaîté... Favart, tu prieras ces messieurs de la Comédie-Italienne ; moi j'inviterai ces messieurs et ces dames de la Comédie-Française ; monseigneur amènera ses aides de camp, son état-major, et vous jugerez alors si l'on dîne bien chez Boissy.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *L'Homme vert.*

AUGUSTE.

Panégyrique de commande,
Superbes places qu'on attend,
Belles maisons que l'on marchande,
Femme innocente que l'on prend,
Courbettes du surnuméraire,
Eau bénite des protecteurs,
Petits et grands, chacun sur terre,
Sont dupes des dehors trompeurs.

FAVART.

Parfois un fastueux avare
Nous présente un vin étranger
Du flacon la forme bizarre
Du moins le fait ainsi juger.
J'en bois... Un goût qui me réveille

M'arrache à ces douces erreurs ;
Messieurs, même en fait de bouteilles
Redoutons les dehors trompeurs.

LE MARÉCHAL.

A l'apparence mensongère
Chez nous tout est sacrifié ;
J'ai vu des faquins en litière
Et j'ai vu l'honnête homme à pié.
Sous ces manteaux que l'or écrase,
Sous l'hermine de nos docteurs,
Et même jusque sous la gaze,
Ah ! combien de dehors trompeurs !

FRANÇOISE.

Mon premier amant, c'est unique,
Je le crus danseur, il boîtait ;
J'crus l'second un brun magnifique,
Mais il portait un faux toupet.
Au troisième enfin j' me marie,
Ce furent bien d'autres erreurs !
J' veux rester veuv' toute ma vie,
De crainte des dehors trompeurs.

VAUCANSON, au maréchal.

Votre Excellence aura peut-être
Vu chez moi deux originaux :
L'un balance sa tête en maître,
L'autre s'incline à tous propos.
A leurs beaux habits écarlates,
Vous les preniez pour des seigneurs ;
Ce n'étaient que des automates ;
Combien les dehors sont trompeurs !

BOISSY, au public.

Comptant nous glisser à la suite
D'un grand nom et d'un grand succès,
Notre affiche ce soir imite
La grande affiche des Français ;

Mais nous sentons notre faiblesse,
Jugeant nos titres et les leurs ;
Chez eux vous trouverez la pièce,
Et chez nous les dehors trompeurs.



TABLE



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (580, 5-6.)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·



E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS, PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
EUGÈNE SCRIBE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION
DIVISÉE EN SIX SÉRIES

Formant environ cinquante volumes grand in-18 jésus.
Ces volumes paraissent successivement de mois en mois.
Chaque volume est vendu séparément.

PRIX : 2 FRANCS

***Par la poste*, franco, 2 fr. 60 c.**

PROSPECTUS

*Cette nouvelle édition des Œuvres d'*EUGÈNE SCRIBE*, édition définitive et seule complète, la première publiée depuis la mort de l'auteur, comprend, de plus que les éditions antérieures, tous les ouvrages qui n'ont jamais figuré dans aucune de ces précédentes éditions, ainsi que des œuvres diverses et inédites.*

Elle est divisée en six séries, ornée d'un portrait de l'auteur *et d'un* fac-similé de son écriture, *et elle sera complétée par différentes tables générales, présentant le classement de tous les ouvrages qui composent l'œuvre entière d'Eugène Scribe, soit par ordre chronologique ou alphabétique, soit par genre ou par théâtre, avec l'indication de tous les collaborateurs et compositeurs dont les noms sont associés à l'œuvre de l'auteur.*

Les éditeurs ont pensé que des vignettes spéciales, accompagnant chacune des œuvres, donneraient à cette édition un caractère plus élégant. Ils ont été heureusement secondés par le talent de dessinateur de M. E. Reybert, *architecte, qui a composé, à cet effet, pour chaque série, une suite de motifs gracieux d'ornements et d'attributs, formant tête de pages et culs-de-lampe, et rappelant ingénieusement les différents genres traités par Eugène Scribe.*

L'avertissement *que les éditeurs ont placé en tête de cette nouvelle édition indiquant suffisamment le but de l'importante publication qu'ils ont entreprise, nous nous bornerons à le reproduire ici, en le faisant suivre d'un* catalogue *détaillé indiquant, par série, les ouvrages qui sont compris dans chaque volume. (Les 2e, 4e et 6e séries seront ultérieurement développées.)*





AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

Eugène Scribe, né à Paris le 24 décembre 1791 et mort le 20 février 1861, a composé, seul ou en société, et fait représenter sur les divers théâtres de Paris, pendant une période de cinquante ans (de 1811 à 1861), plus de *quatre cents pièces*, dont trois cent cinquante au moins ont été imprimées isolément et dans différents recueils. Il a, en outre, publié, dans plusieurs journaux ou revues périodiques, des *Proverbes*, des *Nouvelles*, des *Romans*, etc.

Les principales éditions de ses Œuvres parues jusqu'en 1859 (il n'en a pas été publié depuis cette époque), bien que portant quelquefois le titre d'*Œuvres complètes*, n'étaient, en réalité, que des recueils d'*Œuvres choisies;* elles ne comprenaient d'ailleurs ni les proverbes, nouvelles et romans pu-

bliés depuis 1846, ni les pièces de théâtre représentées depuis 1852*.

Toutes ces éditions sont actuellement épuisées.

Au moment d'entreprendre une nouvelle publication des œuvres d'Eugène Scribe, ses éditeurs ont hésité sur le parti qu'il convenait de prendre pour mieux honorer sa mémoire.

Devaient-ils se contenter de publier des *Œuvres choisies*, composées seulement de ses ouvrages dramatiques ou autres, particulièrement consacrés par un long succès? Devaient-ils au contraire offrir au public des *Œuvres complètes*, c'est-à-dire la collection de toutes les productions de sa plume féconde?

C'est à ce dernier parti qu'ils ont cru devoir s'arrêter; car, ce qu'ils voulaient, c'était non-seulement remettre en lumière des ouvrages si longtemps

* Voici la liste de ces diverses éditions:

1° **1827-1842.** — Aimé André. — ***Théâtre complet.*** — 24 vol. in-8°; 168 pièces, de 1812 à 1840.

2° **1840-1842.** — Furne et Aimé André. — ***Œuvres complètes.*** — 5 vol. gr. in-8°, en 10 tomes, à 2 colonnes : 171 pièces, de 1812 à 1840.

3° **1845.** — Firmin Didot. — ***Œuvres choisies.*** — 5 vol. in-12 : 54 pièces, de 1815 à 1840.

4° **1852-1854.** — Ledigre-Duquesne. — ***Œuvres complètes.*** — 17 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes : 209 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

5° **1854-1859.** — Vialat et Marescq. — ***Œuvres illustrées.*** — 12 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes : 208 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

6° **1855-1859.** — Michel Lévy. — ***Théâtre, Historiettes*** et ***Proverbes, Nouvelles*** et ***Romans.*** — 25 vol. in-18 : 123 pièces, de 1817 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

et si justement applaudis; c'était aussi, en réunissant l'œuvre entière de cet auteur, qui fut l'une des plus brillantes personnifications du théâtre contemporain, le montrer dans toute la puissance de son travail et sous tous les aspects de son talent; c'était enfin faire connaître les véritables causes de tant de succès, causes si bien expliquées du reste dans les discours qui ont été prononcés à l'Académie française, lors de la réception de son successeur :

« Il y avait chez Scribe, — a dit M. Vitet*, —
« une faculté puissante et vraiment supérieure qui
« lui assurait et qui m'explique cette suprématie
« sur le théâtre de son temps. C'était un don d'in-
« vention dramatique que personne avant lui peut-
« être n'avait ainsi possédé : le don de découvrir
« à chaque pas, presque à propos de rien, des com-
« binaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant ;
« et de les découvrir, non pas en germe seulement
« ou à peine ébauchées, mais en relief, en action,
« et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut
« à ses confrères poûr préparer un plan, il en achève
« plus de quatre; et jamais il n'achète aux dépens de
« l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est
« pas dans un moule banal que ses fictions sont
« jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne
« s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages
« qui n'ait au moins son grain de nouveauté...

* Réponse de M. Vitet au discours prononcé par M. Octave Feuillet dans la séance du 26 mars 1863.

« Scribe avait le génie de l'invention dramatique. »

« ..... Un des arts les plus difficiles dans le do-
« maine de l'invention littéraire, — disait au-
« paravant M. Octave Feuillet*, — c'est celui de
« charmer l'imagination sans l'ébranler, de toucher
« le cœur sans le troubler, d'amuser les hommes
« sans les corrompre : ce fut l'art suprême de
« Scribe. »

Les éditeurs n'ont donc pas craint de publier les œuvres réellement complètes d'Eugène Scribe. En agissant ainsi, ils ont songé à procurer au lecteur des éléments plus nombreux d'observation et d'étude ; ils ont voulu aussi répondre à cette curiosité qui s'attache volontiers aux plus fugitives productions d'un auteur célèbre. Et, quelque jugement que l'on porte sur certaines de ces œuvres dépouillées du prestige de la représentation ou de l'attrait de l'actualité, ils pensent qu'elles intéresseront encore les amateurs de l'art dramatique.

Tous les ouvrages compris dans la présente édition ont été revus et collationnés avec soin sur les manuscrits originaux ou sur les éditions primitives, dans le but de rectifier quelques erreurs et de réparer certaines omissions qui s'étaient successivement glissées dans les éditions postérieures.

Cette publication sera divisée en six séries distinctes, comprenant chacune, par ordre chronolo-

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.

gique, les divers ouvrages classés d'après leur genre, savoir : — *Comédies* et *Drames*. — *Comédies-Vaudevilles*. — *Opéras* et *Ballets*. — *Opéras-comiques*. — *Proverbes*, *Nouvelles*, et *Romans*. — *Œuvres diverses* et *inédites*. — Cette dernière série se composera notamment de pièces de théâtre inédites, représentées ou non, de lettres, de discours, de chansons et d'autres opuscules en prose ou en vers.

Eugène Scribe aimait à associer au souvenir des principaux rôles de ses pièces les artistes qui s'étaient distingués dans leur interprétation, et qu'il considérait comme lui ayant apporté une part essentielle de collaboration. C'est pour se conformer à ce sentiment que les éditeurs ont rappelé, dans cette nouvelle édition, en regard du nom des personnages, celui des acteurs qui avaient créé les rôles.

La première édition des Œuvres d'Eugène Scribe portait, en tête, une *Dédicace à ses collaborateurs*. C'est également par cette dédicace que commence la présente édition. Elle exprime à la fois des sentiments si modestes de la part de son auteur et si flatteurs pour ceux qui les ont inspirés, que ce serait faire tort à l'un et aux autres que de ne pas la reproduire.

Enfin, on a fait suivre cette dédicace du *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé par Eugène Scribe dans la séance du 28 janvier 1836, seule préface qu'il ait voulu mettre en tête des précédentes éditions de ses œuvres.

Les éditeurs pensent que la publication de cette œuvre considérable permettra de mieux apprécier encore cet homme d'esprit, cet homme de bien, *qui* « crut servir assez son pays en l'honorant*, » et dont on peut dire, à si juste titre, ce qu'il a dit lui-même de son confrère, ami et neveu J.-F. Bayard : — Il était du petit nombre de ceux qui, fiers du titre d'homme de lettres, n'en ont jamais voulu d'autre ; étranger à tous les partis, il n'a spéculé sur aucune révolution, il n'a flatté aucuns pouvoirs, même ceux qu'il aimait ! Il n'a sollicité ni honneurs, ni places, ni pensions ! il n'a rien demandé qu'à lui-même ! Il a dû à son talent et à son travail, son bonheur et son indépendance. — Il en fut de même, en effet, d'Eugène Scribe, qui dut aussi à son *travail*, son *bonheur* et son *indépendance*, ce que traduisait fidèlement sa devise : *Indè fortuna et libertas*, — *Indè liber et felix.*

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PREMIÈRE SÉRIE

COMÉDIES. — DRAMES.

TOME I.

Portrait de l'Auteur. — Fac-simile de son écriture. — Avertissement des Éditeurs.
Dédicace aux Collaborateurs.
Discours de réception à l'Académie française.

Tome II.

La Bohémienne, ou l'Amérique en 1775, Drame en cinq actes, en société avec M. Mélesville. Théâtre du Gymnase, 1er juin 1829.

Les Inconsolables, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 8 décembre 1829.

Dix Ans de la vie d'une Femme, ou les mauvais Conseils, Drame en cinq actes et neuf tableaux, en société avec M. Terrier. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 17 mars 1832.

Bertrand et Raton, ou l'Art de conspirer, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 14 novembre 1833.

Tome III.

La Passion secrète, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 13 mars 1834.

L'Ambitieux, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 27 novembre 1834.

La Camaraderie, ou la Courte Échelle, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 19 janvier 1837.

Les Indépendants, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 20 novembre 1837.

Tome IV.

La Calomnie, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 20 février 1840.

La Grand'Mère, ou les trois Amours, Comédie en trois actes. Théâtre du Gymnase, 14 mars 1840.

Japhet, ou la Recherche d'un Père, Comédie en deux actes, en société avec E. Vanderbruch. Théâtre-Français, 20 juillet 1840.

Le Verre d'eau, ou les Effets et les Causes, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 17 novembre 1840.

Tome V.

Une Chaine, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1841.

Oscar, ou le Mari qui trompe sa Femme, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Duveyrier. Théâtre-Français, 21 avril 1842.

Le Fils de Cromwell, ou Une Restauration, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1842.

La Tutrice, ou l'Emploi des Richesses, Comédie en trois actes, en société avec M. Duport. Théâtre-Français, 29 novembre 1843.

Tome VI.

Le Puff, ou Mensonge et Vérité, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 22 janvier 1848.

Adrienne Lecouvreur, Comédie-Drame en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 14 avril 1849.

Les Contes de la reine de Navarre, ou la Revanche de Pavie, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 15 octobre 1850.

Tome VII.

Bataille de Dames, ou Un Duel en Amour, Comédie en trois actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 17 mars 1851.

Mon Étoile, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 6 février 1854.

La Czarine, Drame en cinq actes. Théâtre-Français, 15 janvier 1855.

Tome VIII.

Feu Lionel, ou Qui vivra verra, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Potron. Théâtre-Français, 23 janvier 1858.

Les Doigts de fée, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 29 mars 1858.

Les trois Maupin, ou La Veille de la régence, Comédie en cinq actes, en société avec M. H. Boisseaux. Théâtre du Gymnase, 23 octobre 1858.

Tome IX.

Rêves d'amour, Comédie en trois actes, en société avec M. de Biéville. Théâtre-Français, 1er mars 1859.

La Fille de trente ans, Comédie en quatre actes, en société avec M. E. de Najac. Théâtre du Vaudeville, 15 décembre 1859.

La Frileuse, Comédie en trois actes. Théâtre du Vaudeville, 6 septembre 1861.



DEUXIÈME SÉRIE.

COMÉDIES-VAUDEVILLES.





TROISIÈME SÉRIE.

OPÉRAS. — BALLETS.

Tome I.

La Somnambule, *ou* l'Arrivée d'un nouveau Seigneur, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 19 septembre 1827.

La Muette de Portici, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1828.

Le Comte Ory, Opéra en deux actes, en société avec M. Delestre-Poirson, musique de G. Rossini. Théâtre de l'Opéra, 20 août 1828.

La Belle au bois dormant, Ballet-Pantomime-Féerie en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 27 avril 1829.

Alcibiade, Opéra en deux actes, musique de C.-L.-J. Hanssens. Bruxelles, Grand-Théâtre, 30 octobre 1829.

Manon Lescaut, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 3 mai 1830.

Le Dieu et la Bayadère, *ou* la courtisane amoureuse, Opéra-Ballet en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 13 octobre 1830.

Le Philtre, Opéra en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 20 juin 1831.

L'Orgie, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Coralli, musique de M. Carafa. Théâtre de l'Opéra, 18 juillet 1831.

Tome II.

Robert le Diable, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 21 novembre 1831.

Le Serment, *ou* les Faux-Monnayeurs, Opéra en trois actes, en société avec M. Mazères, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er octobre 1832

Gustave III, *ou* le Bal masqué, Opéra en cinq actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 27 février 1833.

Ali-Baba, *ou* les Quarante voleurs, Opéra en quatre actes, en société avec M. Mélesville, musique de S. Chérubini. Théâtre de l'Opéra, 22 juillet 1833.

571

Tome III.

La Juive, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 février 1835.

Les Huguenots, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1836.

Guido et Ginevra, *ou* la Peste de Florence, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 5 mars 1838.

La Volière, *ou* les Oiseaux de Boccace, Ballet-Pantomime en un acte, en société avec Mademoiselle Thérèse Elssler, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 5 mai 1838.

Le Lac des Fées, Opéra en cinq actes, en société avec M. Mélesville, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er avril 1839.

La Tarentule, Ballet Pantomime en deux actes, en société avec M. Coralli, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 24 juin 1839.

Tome IV.

La Xacarilla, Opéra en un acte, musique de M.-A. Marliani. Théâtre de l'Opéra, 28 octobre 1839.

Le Drapier, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 6 janvier 1840.

Les Martyrs, Opéra en quatre actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 10 avril 1840.

La Favorite, Opéra en quatre actes, en société avec MM. A. Royer et G. Vaëz, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 2 décembre 1840.

Carmagnola, Opéra en deux actes, musique de C.-L. Ambroise Thomas. Théâtre de l'Opéra, 19 avril 1841.

Dom Sébastien, roi de Portugal, Opéra en cinq actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 13 novembre 1843.

Jeanne la Folle, Opéra en cinq actes, musique de A.-L. Clapisson. Théâtre de l'Opéra, 6 novembre 1848.

Tome V.

Le Prophète, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 16 avril 1849.

La Tempête, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Londres, Théâtre de la Reine, 8 juin 1850. Paris, Théâtre-Italien, 25 février 1851.

L'Enfant prodigue, Opéra en 5 actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 6 décembre 1850.

Zerline, *ou* la Corbeille d'oranges, Opéra en trois actes, musique de D.-F. E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 16 mai 1851.

Florinde, *ou* les Maures en Espagne, Opéra en quatre actes, musique de S. Thalberg. Londres, Théâtre de la Reine, 3 juillet 1851.

Le Juif errant, Opéra en cinq actes, en société avec M. de Saint-Georges, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 avril 1852.

Tome VI.

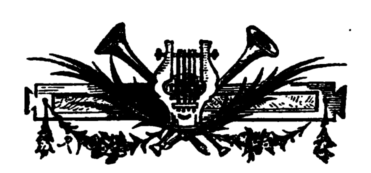
La Nonne Sanglante, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de C-F. Gounod. Théâtre de l'Opéra, 18 octobre 1854.

Les Vêpres Siciliennes. Opéra en cinq actes, en société avec M. Ch. Duveyrier, musique de G. Verdi. Théâtre de l'Opéra, 13 juin 1855.

Marco Spada, *ou* la Fille du Bandit, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Mazillier, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er avril 1857.

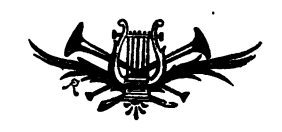
Le Cheval de Bronze, Opéra-Ballet en quatre actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 21 septembre 1857.

L'Africaine, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 28 avril 1865.



QUATRIÈME SÉRIE.

OPÉRAS-COMIQUES.





CINQUIÈME SÉRIE.

PROVERBES. — NOUVELLES. — ROMANS

Tome I.

Un ministre sous Louis XV, ou Le Secret de rester en place, Historiette en action. *Revue de Paris*, Avril 1829.

Le jeune Docteur, ou le Moyen de parvenir, Historiette en action. *Revue de Paris*, Mai 1829.

Le Tête-à-Tête, ou Trente Lieues en poste, Proverbe. *Revue de Paris*, Juillet 1830.

La Conversion, ou A l'impossible nul n'est tenu, Proverbe. *Revue de Paris*, Octobre 1830.

Potemkin, ou Un Caprice impérial, Anecdote de la cour de Russie. *Revue de Paris*, Avril 1831.

Le Prix de la vie, Historiette tirée des Mémoires d'un gentilhomme de Bretagne. *Europe littéraire*, Mars 1833.

Judith, ou la Loge d'opéra, Historiette contemporaine. *Presse*, Février-Mars 1837.

Le Roi de carreau, Nouvelle. *Revue de Paris*, Juillet 1837.

Les Malheurs heureux, Proverbe en trois parties. *Constitutionnel*, Avril 1851.

Tome II.

La Maitresse anonyme, Nouvelle. *Constitutionnel*, Juin-Juillet 1838.

Carlo Broschi, Nouvelle historique. *Journal des Débats*, Août-Septembre 1839

Maurice, Historiette contemporaine. *Siècle*, Décembre 1844-Janvier 1845.

Tomes III, IV, V.

Piquillo Alliaga, ou les Maures sous Philippe III, Roman. *Siècle*. Mars-Septembre 1846.

Tome VI.

Le Filleul d'Amadis, *ou* les Amours d'une fée, Roman de chevalerie. *Constitutionnel*, Novembre-Décembre 1855.

Noélie, Nouvelle. *Constitutionnel*, Mars-Avril 1859.

Tome VII.

La jeune Allemagne, *ou* les Yeux de ma tante, Roman. *Constitutionnel*, Janvier-Mars 1857.

Tome VIII.

Fleurette (Histoire d'une bouquetière), Roman. *Constitutionnel*, Octobre-Décembre 1860.



SIXIÈME SÉRIE.

ŒUVRES DIVERSES ET INÉDITES.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

VAUDEVILLES

LE COMBAT DES MONTAGNES
LE CAFÉ DES VARIÉTÉS — TOUS LES VAUDEVILLES
LE PETIT DRAGON — LES COMICES D'ATHÈNES
LES NOUVELLES DANAÏDES — LA FÊTE DU MARI
CHACTAS ET ATALA — LES DEHORS TROMPEURS

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II. — 3.

1876



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

